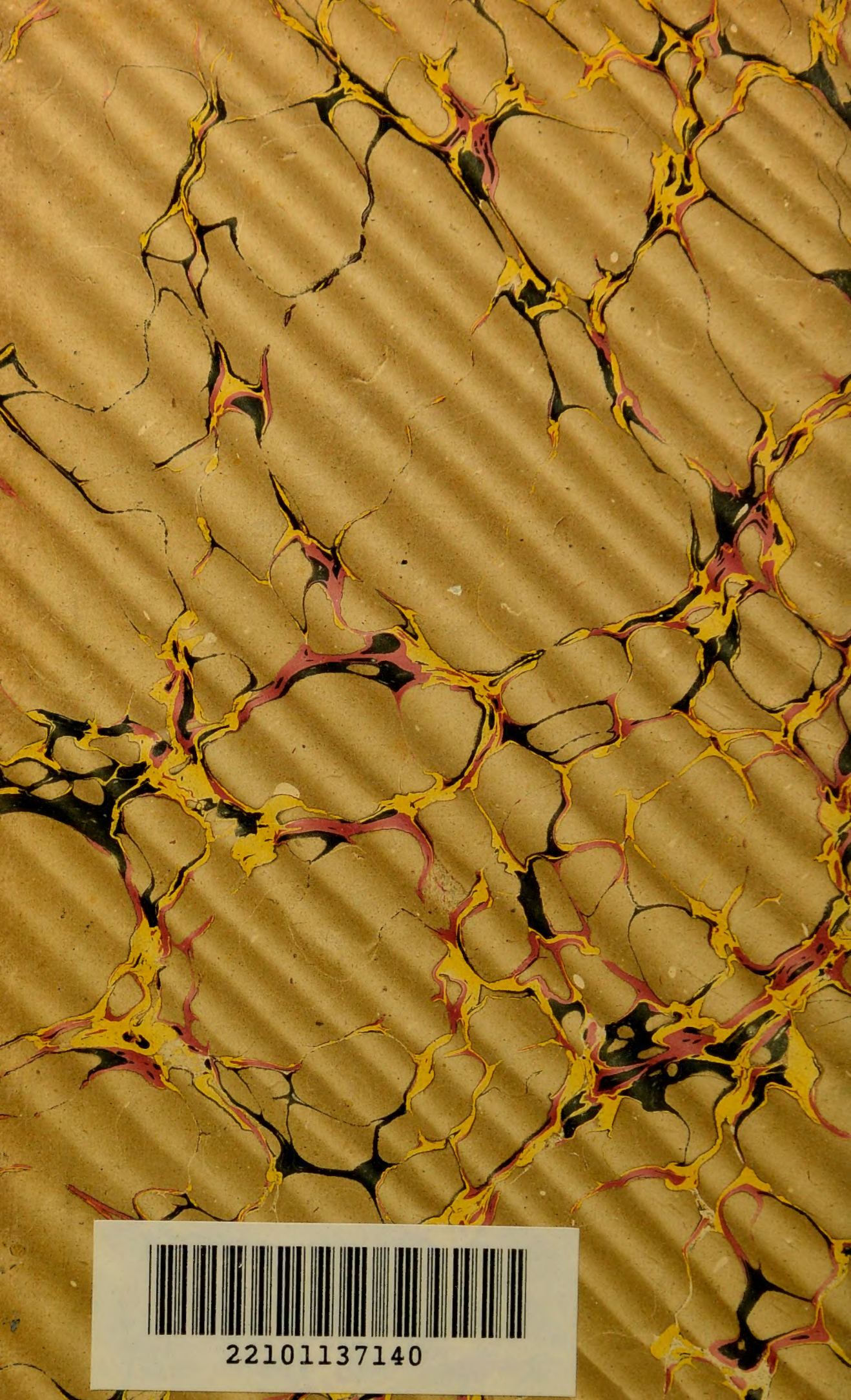
LYCÉE IMPÉRIAL NAPOLÉON


22101137140

BZP (Humboldt)

40.00
28
510

LETTRES

DE

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

LETTRES

DE

ALEXANDRE DE HUMBOLDT

A

VARNHAGEN VON ENSE

(1827-1858)

Accompagnées d'extraits du journal de Varnhagen et de lettres diverses.

> Votre dernière lettre, très-honorable pour moi, contenait quelques mots sur le sens desquels je voudrais bien ne pas me méprendre. «*Vous avez peine, dites-vous, à accepter pour vous seul la propriété de mes impiétés.*» — Vous pouvez disposer à votre gré de cette propriété après ma mort prochaine. Tant qu'on vit, on ne doit la vérité qu'à ceux qu'on estime hautement; donc je vous la dois.
>
> ALEXANDRE DE HUMBOLDT A VARNHAGEN.
> (*Lettre du 7 décembre* 1841.)

ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE

et ornée d'un beau portrait.

GENÈVE

L. HELD, ÉDITEUR.

PARIS

L. HACHETTE ET Cie

rue Pierre-Sarrazin, 14.

BRUXELLES

A. LACROIX VAN MEENEN ET Cie

rue de la Putterie, 33.

1860.

Réserve de tous droits.

HUMBOLDT, Friedrich Heinrich
Alexander von [1769-185
VARNHAGEN von ENSE, [1785-1858
Carl August Ludwig Philipp
320419
STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.
WELLCOME LIBRARY INSTITUTE
(2)
BZP (Humboldt)

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Les *Lettres d'Alexandre de Humboldt à Varnhagen*, dont M. Louis Held offre au public français la traduction, ont paru en Allemagne dans le courant du mois de février, et ont eu un succès si éclatant qu'au commencement d'avril la quatrième édition était en vente dans toutes les librairies de la Confédération germanique.

Ce succès tenait à plusieurs causes : il était dû, avant tout, à l'imposante renommée scientifique et littéraire du plus grand naturaliste des temps modernes, de l'homme de génie qui employa une partie de sa longue carrière à explorer, dans l'intérêt de la science, des régions peu connues, et consacra l'autre à de profondes études ou à des travaux qui, comme le *Cosmos*, immortalisent son nom. Ce succès était dû aussi aux révélations piquantes et inattendues du chambellan et ami de Frédéric-Guillaume IV, de l'homme que ses fonctions appelaient à accompagner son royal maître de Berlin à Potsdam, de Potsdam à Sanssouci, et qui, au milieu de l'étiquette des cours, conserve son franc-parler,

ne dissimule pas ses idées libérales, fronde avec esprit les princes, les hauts dignitaires, les mœurs, les institutions de sa patrie.

Si la haute renommée de Humboldt et l'incontestable supériorité de son esprit mordant et enjoué assuraient une place à part à cette publication, le nom plus modeste, mais estimé, de Varnhagen, ne pouvait qu'ajouter à son retentissement. On n'ignorait pas en Allemagne les étroites relations qui avaient existé jusqu'au dernier moment entre l'immortel savant et le noble littérateur; on savait d'avance que Varnhagen avait été le dépositaire de la pensée la plus secrète de son illustre correspondant. « Nulle part, dit la nièce de Varnhagen, Mlle Ludmilla Assing, qui a publié l'édition originale de ces lettres, nulle part Humboldt ne s'est épanché si librement, si sincèrement, que dans ses lettres à Varnhagen, son vieil et fidèle ami, l'objet d'une estime et d'une sympathie toutes spéciales. Il avait en lui une confiance sans réserve, et comme il avait l'habitude de détruire la plupart des lettres qu'il recevait, il lui remettait en dépôt tout ce qu'il jugeait assez important pour être conservé[1]. Il comptait

[1] C'est ainsi que ce recueil contient un grand nombre de lettres, adressées à Humboldt par des souverains, tels que les rois de Prusse et de Danemark, les grands-ducs de Toscane et de Saxe-Weimar; par des princes, tels que le prince Albert, le prince Napoléon, la duchesse d'Orléans; par des hommes d'État, tels que Metternich, Robert Peel; par d'illustres savants, tels que Arago, Herschel, et par d'autres célèbres écrivains, tels que Thiers, Guizot, Manzoni, Rückert, Victor Hugo, Mignet, Jules Janin, etc.

que Varnhagen, le plus jeune des deux, lui survivrait; mais il est mort le premier.»

Né en 1785 à Düsseldorf, Varnhagen avait renoncé dans sa jeunesse à la médecine pour se livrer à ses goûts, qui le portaient vers la littérature. A dix-neuf ans, il publiait déjà avec Chamisso l'*Almanach des Muses*, et se livrait à de sérieuses études qu'il continua pendant plusieurs années dans les principales universités de sa patrie. Pendant les guerres d'Allemagne, nous le voyons dans les camps où l'appelait son patriotisme; il est blessé à Wagram, vient à Paris après la paix de Vienne, ne prend aucune part à la campagne de Russie, reprend son épée en 1813, devient aide de camp de Tettenborn, dont il publie les opérations militaires, et entre à sa suite dans la capitale de la France. La carrière diplomatique s'ouvre devant lui; il assiste au congrès de Vienne et revient encore une fois à Paris, après Waterloo, à la suite du prince de Hardenberg. Plus tard, il est appelé au poste de ministre-résident à Carlsruhe; mais, malgré quelques missions extraordinaires et son titre de conseiller intime de légation, nous ne voyons pas qu'il ait joué un rôle politique actif, à dater de 1819.

Dans sa retraite, il s'intéresse vivement aux affaires de la Prusse, suit jour par jour la marche des événements, exprime dans son journal ses impressions qui s'accordent assez ordinairement avec celles de Humboldt, et paraît prendre philosophiquement son parti de sa disgrâce, bien que son ami s'étonne

qu'un homme d'un tel mérite ne soit pas consulté sur les affaires de l'État. Son activité littéraire n'a pas de relâche, mais l'énumération de ses œuvres ne pourrait trouver ici sa place. Des poésies, de nombreuses études biographiques et des travaux de critique littéraire, telles sont les trois principales directions de sa vie de cabinet; les deux dernières surtout lui ont assigné un rang très-honorable parmi les écrivains de l'Allemagne.

Si Frédéric-le-Grand mettait ses lauriers de la guerre de sept ans bien au-dessus d'Athalie, si Richelieu était plus sensible à l'éloge de ses mauvais vers qu'aux hommages rendus à son génie politique, Humboldt, lui aussi, est assez indifférent aux louanges qui ont pour objet ses immenses travaux scientifiques; mais il se préoccupe infiniment de son style, consulte à chaque instant Varnhagen sur un titre, un fragment, une phrase, un simple mot, attend avec impatience une réponse, et s'estime heureux d'obtenir l'approbation de son ami, dont les jugements sont pour lui sans appel.

Dans ses réponses, Varnhagen fait preuve de goût et d'indépendance, mais sans jamais oublier un seul instant la distance que le génie ou peut-être aussi la position sociale établit entre lui et son correspondant; plus Humboldt se montre confiant et affectueux, plus Varnhagen se tient sur ses gardes, mesure ses mots et observe scrupuleusement les convenances, dont il est le modèle, au jugement de son ami. Ces nuances sont plus sensibles dans l'ori-

ginal que dans la traduction, parce que j'ai supprimé les formules d'usages, très-courtes dans les lettres de Humboldt, toujours très-longues et cérémonieuses dans celles de Varnhagen.

La correspondance s'arrête vers la fin de 1858, à la mort de Varnhagen. Dans les dernières lettres, il est fréquemment question de Mlle Ludmilla Assing, l'auteur d'*Élisa d'Ahlefeldt;* Humboldt se répand en éloges sur l'ouvrage et sur l'esprit de celle qui l'a composé. Cette dame se trouve ainsi admise en tiers dans l'intimité des deux nobles vieillards; elle sait que son oncle est le dépositaire des lettres de Humboldt, et qu'elles doivent être publiées après la mort du grand naturaliste. « En remplissant cette mission, elle s'est fait une loi, dit-elle, de laisser fidèlement subsister chaque mot tel qu'il avait été écrit; elle aurait cru offenser la mémoire de Humboldt, si elle avait eu la prétention de modifier en quoi que ce soit ses jugements. »

Dès que les lettres eurent paru, la discussion s'établit en Allemagne sur ce sujet; on voulut même contester que Humboldt eût autorisé Varnhagen à faire paraître cette correspondance. Mlle Ludmilla Assing traite à fond cette question dans une nouvelle préface, jointe aux dernières éditions; elle se porte garant de l'intention positive de Humboldt à cet égard; elle se fonde sur les entretiens dont elle a été témoin, sur les assertions réitérées de son oncle, et sur les nombreuses preuves, éparses dans la correspondance même. Si je ne traduis pas ce

plaidoyer, écrit avec beaucoup de mesure et de clarté, c'est que la cause est évidemment gagnée, et ne sera probablement pas l'objet d'un débat littéraire en France.

L'admission du point de fait décharge entièrement Mlle Ludmilla Assing de toute responsabilité; héritière des obligations de son oncle, elle a voulu acquitter les dettes de la succession.

La thèse change de nature, quand on se demande si Humboldt n'eût pas mieux fait de soumettre à certaines conditions l'impression de sa correspondance. Une fois entrées dans le domaine de la publicité, ces lettres appartiennent à l'histoire; elles offrent un portrait fidèle de l'individualité de Humboldt à l'époque de sa vieillesse; mais l'auréole qui entoure son nom en sera-t-elle plus brillante?

Les côtés nobles du caractère de Humboldt nous intéressent sans doute vivement. Pour nous borner à un exemple, ne sommes-nous pas émus du pieux respect dont il entoure la mémoire de son illustre frère Wilhelm, son aîné de deux ans, qui l'a précédé de vingt-quatre ans dans la tombe? On aime à voir avec quelle sollicitude il consacre dix années à recueillir les nombreuses productions éparses de Wilhelm, pour élever à sa mémoire un monument digne de la vie d'un homme d'État, qui avait noblement représenté la Prusse dans le gouvernement et dans tous les congrès; d'un illustre savant qui explorait, commentait et comparait entre elles toutes les langues, depuis le grec jusqu'à

l'idiome taïtien, depuis la langue kawi jusqu'à l'idiome basque. Avec quelle anxiété Alexandre écoute les jugements du public sur les œuvres de Wilhelm! Quelle indignation, quand une note criarde parvient à son oreille! Quelle reconnaissance envers Varnhagen, qui l'aide de ses conseils et de ses travaux dans sa pieuse tâche! Quand le monument est élevé, avec quelle satisfaction il s'écrie qu'il peut maintenant mourir tranquille!

Nous aimons à voir aussi ce noble vieillard, si jeune encore d'esprit, défendre dans sa patrie les grands principes de liberté, d'humanité, plaider énergiquement à l'étranger la cause de l'abolition de l'esclavage, tendre la main à ceux qui sont dans l'infortune et ont besoin d'une place, d'un conseil, d'un appui.

Pourquoi faut-il que les plus hautes intelligences aient leurs faiblesses, comme le reste des mortels? Humboldt est enjoué, spirituel, mais il ne sait pas s'abstenir du sarcasme; il aime sincèrement son royal maître, il est passionné de la gloire d'un monarque dont il peint avec entraînement les rares facultés; mais il lui arrive plus d'une fois de ne pas lui rendre justice. Il est dévoué à ceux qu'il aime, à ceux qui partagent ses vues et ses opinions; il est douloureusement affecté de la cruelle maladie d'Arago, qui fut quarante ans son ami; de la mort de Varnhagen qu'il connaissait depuis près d'un demi-siècle; mais ses jugements sont trop peu mesurés, quand ils ont pour objet ses adversaires poli-

tiques ou les hommes qui n'ont pas eu le bonheur de lui plaire ; plus ils sont haut placés, plus aussi sa verve est railleuse et mordante. Ses décisions littéraires sont très-souvent justes, parfois aussi arbitraires, quand la passion l'empêche d'être impartial. Les opinions de Humboldt sur beaucoup d'hommes marquants de l'Allemagne et de l'étranger ne peuvent être considérées que comme une manière de voir purement individuelle.

Ne m'est-il pas permis d'ajouter que mes convictions religieuses ont été profondément froissées en traduisant quelques passages de ces lettres ? Si le respect que je porte à la mémoire d'un illustre savant m'interdisait de les supprimer, un devoir plus sérieux encore m'impose la loi de déposer ici un regret et une protestation.

Envisagées au point de vue du style, les *Lettres de Humboldt* ne présentent pas les difficultés que j'avais à surmonter en traduisant l'ouvrage de Schubert sur *Mme la duchesse d'Orléans;* ici c'étaient parfois de mystiques allégories qu'il ne fallait pas seulement transplanter, mais greffer sur un sol étranger ; là, c'est le style rapide d'un homme qui, à côté de ses importantes fonctions publiques, de ses énormes travaux, des visites de tout genre auxquelles il ne pouvait se soustraire, écrivait chaque année plus de deux mille lettres et en recevait au moins autant : aussi ne se préoccupe-t-il pas de sa phrase, comme dans ses ouvrages scientifiques ou littéraires ; il entasse les idées, accumule les paren-

thèses et jette en courant un trait, un mot, une réflexion sur des sujets qui, même pour les Allemands, auraient souvent besoin d'un commentaire. Moins pressé par le temps et par l'impatience légitime de l'éditeur, j'aurais cherché à multiplier les notes explicatives et à combler en partie une lacune de l'ouvrage original. J'y ai plus d'une fois suppléé dans le texte même, en cherchant de mon mieux à éclaircir la pensée de l'auteur. L'ouvrage y perd sans doute en concision ce qu'il gagne peut-être en clarté.

Bâle, 1er juin 1860.

C. F. Girard.

TABLE DES MATIÈRES.

Lettres.			Pages.
1	à	7 Humboldt à Varnhagen.	1
8		Varnhagen à Humboldt.	7
9		Humboldt à Rachel	9
10		Humboldt à Varnhagen	10
11		Humboldt à Rachel	11
12	à	24 Humboldt à Varnhagen.	12
25		Humboldt à la princesse de Pückler.	26
26	à	41 Humboldt à Varnhagen.	26
42		Le prince de Metternich à Humboldt.	47
43		Humboldt à Varnhagen.	49
44		Christian VIII, roi de Danemark, à Humboldt. . . .	50
45	à	48 Humboldt à Varnhagen.	51
49		Guizot à Humboldt	57
50		Arago à Humboldt	58
51		Humboldt à Bettina d'Arnim	59
52	à	54 Humboldt à Varnhagen.	60
55		Humboldt à Spiker	66
56	à	57 Humboldt à Varnhagen.	66
58		Christian VIII, roi de Danemark, à Humboldt. . . .	69
59	à	76 Humboldt à Varnhagen.	71
77		J. W. T. à Humboldt	102
78		Le comte Bresson à Humboldt	103
79		Arago à Humboldt	105
80		Quatre billets de Frédéric-Guillaume IV à Humboldt .	106
81		Christian VIII, roi de Danemark, à Humboldt . . .	108
82		John Herschel à Humboldt.	109
83		Balzac à Humboldt.	112
84		Robert Peel à Humboldt	113
85		Metternich à Humboldt	114
86		Prescott à Humboldt.	115

Lettres.		Pages.
87	Mme Récamier à Humboldt.	117
88	Humboldt à Varnhagen.	118
89	Léopold, grand-duc de Toscane, à Humboldt	118
90 à 97	Humboldt à Varnhagen.	120
98	Metternich à Humboldt	127
99	Jules Janin à Humboldt.	129
100 à 109	Humboldt à Varnhagen.	131
110	Humboldt à Frédéric-Guillaume IV	142
111	Bessel à Humboldt	144
112	Victor Hugo à Humboldt	149
113	Frédéric Rückert à Humboldt.	150
114	Alexandre Manzoni à Humboldt	151
115	Thiers à Humboldt	153
116	La princesse de Canino à Humboldt.	153
117 à 119	La duchesse d'Orléans à Humboldt	154
120 à 121	Humboldt à Varnhagen.	155
122	Metternich à Humboldt.	157
123 à 126	Humboldt à Varnhagen.	160
127	Mignet à Humboldt	163
128	Humboldt à Baudin	165
129	Humboldt à Varnhagen.	167
130	Metternich à Humboldt.	169
131	Le prince Albert à Humboldt	170
132 à 136	Humboldt à Varnhagen.	171
137	Metternich à Humboldt.	178
138	Humboldt à Varnhagen	178
139	La duchesse Hélène d'Orléans à Humboldt.	179
140 à 143	Humboldt à Varnhagen.	180
144	Humboldt à Bettina d'Arnim	184
145 à 156	Humboldt à Varnhagen.	185
157	Arago à Humboldt	199
158 à 159	Humboldt à Varnhagen.	200
160	Varnhagen à Humboldt.	204
161	Humboldt à Varnhagen.	207
162	Humboldt à Bettina d'Arnim	209
163 à 165	Humboldt à Varnhagen.	211
166	Varnhagen à Humboldt.	213
167 à 169	Humboldt à Varnhagen.	214
170	La princesse de Liéven à Humboldt.	221

Lettres.		Pages
171 à 173	Humboldt à Varnhagen	222
174	Varnhagen à Humboldt	223
175 à 176	Humboldt à Varnhagen	226
177	Le ministre-résident prussien de Gerolt à Humboldt	227
178	Varnhagen à Humboldt	229
179 à 180	Humboldt à Varnhagen	231
181	Le grand-duc Charles-Alexandre de Saxe-Weimar à Humboldt	232
182	Varnhagen à Humboldt	232
183 à 184	Humboldt à Varnhagen	234
185	Metternich à Humboldt	236
186 à 188	Humboldt à Varnhagen	238
189	Le grand-duc de Saxe-Weimar à Humboldt	241
190	Jobard à Humboldt	243
191	Vers de Varnhagen sur le tableau d'Hildebrand	244
192 à 193	Humboldt à Varnhagen	244
194	Le grand-duc de Saxe-Weimar à Humboldt	247
195	Humboldt à Varnhagen	248
196 à 198	Varnhagen à Humboldt	250
199 à 200	Humboldt à Varnhagen	254
201	Le grand-duc de Saxe-Weimar à Humboldt	256
202 à 203	Varnhagen à Humboldt	257
204 à 206	Humboldt à Varnhagen	260
207	Le grand-duc de Saxe-Weimar à Humboldt	263
208 à 209	Humboldt à Varnhagen	264
210	Le grand-duc de Saxe-Weimar à Humboldt	266
211	Thiers à Humboldt	267
212 à 214	Humboldt à Varnhagen	268
215	Varnhagen à Humboldt	272
216 à 218	Humboldt à Varnhagen	274
219	Le prince Napoléon à Humboldt	277
220 à 224	Humboldt à Varnhagen	279
225	Humboldt à Ludmilla Assing	285

LETTRES

DE

M. ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

1.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 25 septembre 1827.

Oserais-je vous offrir, mon cher ami, la meilleure épreuve qui me reste de ma dissertation[1]? Les dernières lignes vous rendront plus indulgent pour ce qui précède.

Mardi. A. DE HUMBOLDT.

2.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 1er novembre 1827.

Vous m'avez un jour adressé quelques obligeantes paroles sur les essais que j'ai faits de présenter de la nature un tableau animé et pourtant vrai (c'est-à-dire en rapport exact avec les observations). L'envoi de ce faible témoignage de ma gratitude[2] vous prouvera

[1] Sur les causes principales des variations de la température.

[2] Tableaux de la nature. Nouvelle édition.

l'agréable impression que vos paroles m'ont laissée. J'ai presque entièrement refondu les *annotations*, et fait usage du *style rhodien*[1], pour lequel Schiller avait quelque prédilection. Votre

A. Humboldt.

Il est singulier que Koreff n'ait jamais répondu, après ce que nous avons fait ici pour lui.

3.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 21 novembre 1827.
Mercredi soir.

Comme je fais plus de cas de votre bienveillance et de mes notes, rigoureusement consultées, que des extraits de mes auditeurs, je vous envoie, mon cher ami, toute la cinquième leçon, ainsi que la récapitulation d'aujourd'hui. Vous n'y trouverez sûrement aucune pensée antiphilosophique. Faites de ces feuilles l'usage que vous voudrez, *sauf d'en tirer une copie pour l'impression*, et ayez la bonté de me les renvoyer avant samedi. Le désordre de la rédaction vous prouvera que ces notes n'étaient que pour moi seul; mais le désir d'agir ouvertement me fait passer par-dessus les scrupules de la vanité. A. Humboldt.

(Ces feuilles devaient être communiquées au professeur Hegel, à qui on avait rapporté que Humboldt s'était permis quelques sarcasmes contre la philosophie.)

[1] Le style rhodien, dont on fait remonter l'origine au séjour d'Eschine à Rhodes, tient le milieu entre la concision du style attique et l'exubérance du style asiatique. (*Note du trad.*)

4.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 15 avril 1828.

Oserais-je vous déranger aujourd'hui un moment entre deux heures et quart et trois heures, pour vous consulter sur un point de littérature? Mon livre doit être intitulé : *Esquisse d'une description physique du monde.* Je voudrais bien faire mention des cours qui ont été l'occasion de cette étude, mais faire sentir en même temps que je donne plus et autre chose encore. J'apprends qu'on a trouvé ridicule et prétentieux d'ajouter : « élaborée par A. de Humboldt, sur les souvenirs des cours faits en 1827 et 1828. » J'y renonce volontiers; toutefois, les *Souvenirs d'un cours de physique du monde,* les *Souvenirs d'un voyage en Perse,* me semblaient inoffensifs. Quel titre dois-je mettre? *Esquisse d'une description physique du monde,* par A. de Humboldt (refondue à la suite du cours sur le même sujet, ou : « travaillée en partie sur un cours?) » Tout cela me semble gauche. Les adverbes ne vont pas à un titre. Si j'ajoutais en tout petits caractères : « Une partie de cet ouvrage a été l'objet de cours faits dans les années 1827 et 1828? » Mais c'est long; d'ailleurs, le verbe! « A la suite, » vaut peut-être mieux encore. Je compte sur votre talent. Vous m'aiderez sûrement à sortir de ce labyrinthe. Votre

A. Humboldt.

(*Note de Varnhagen.* J'avais moi-même blâmé le premier titre à la table du prince Auguste, et Humboldt l'avait appris par Beuth.)

5.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 3 avril 1829.

J'irai en personne vous remercier, jouir pendant quelques instants de votre retour, des beaux souvenirs que votre nouvelle sphère d'activité a laissés partout, et, dans les malheureuses circonstances de ma famille, implorer le pardon de votre spirituelle compagne, à qui j'ai voué une éternelle amitié. Le roi ne permet jamais (même au prince Wittgenstein) qu'on lui présente directement un livre [1]. Il faut suivre la voie ordinaire. Mais je le recommanderai très-instamment à Albert. Je suis épuisé de fatigue, et je pars dans huit jours ! A. Ht.

6.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 26 avril 1830.

Je reviens à l'instant de Potsdam et je trouve vos aimables lettres et votre cadeau, dont je suis charmé. Le Zinzendorf me donnera une très-grande jouissance : c'est une physionomie à part, telle que celle de Lavater ou de Cardanus. J'ai souri du nouveau piétisme (p. 22), qui *commençait* à se produire à Halle. Votre conclusion de l'ouvrage est digne et attrayante. — J'apprends avec plaisir que vous voulez bien garder mon *cri de Pétersbourg,* parodie faite pour la cour; — œuvre de

[1] Un ouvrage de Ranke.

deux nuits, tentative de flatter sans bassesse, et de dire ce qui devrait être. Comme vous prenez part à tout ce qui me concerne, vous et votre spirituelle épouse, qui m'honore de sa bienveillante amitié depuis tant d'années, je vous annonce que le roi m'envoie auprès de l'empereur pendant la durée de la diète ; je partirai probablement avec le prince royal, qui va prendre l'impératrice pour le rendez-vous de Fischbach. Votre

A. Ht.

Les lettres de Zinzendorf au Sauveur étaient sans doute plus lisibles.

7.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 9 juillet 1830.

Agréez, avant mon nouveau départ, ainsi que Mme Varnhagen, l'expression de ma plus vive reconnaissance pour votre dernier cadeau, qui me fait grand plaisir [1]. Celui dont vous décrivez avec tant de tact l'originalité, m'était personnellement inconnu ; il était de ceux que leur individualité relève et qui prennent plus de place par leur vie que par leurs écrits. Un homme qui s'imagine que ses souvenirs remontent jusqu'à la première année de sa vie (la margrave calculait autrement ! j'étais une enfant très-précoce ; à deux ans je savais parler, à trois ans je marchais), un homme qui a un ange gardien en manteau noir, comme Cardanus, qui aime de sang-froid de vieilles filles dans le but

[1] *Mémoires du philosophe et médecin Jean-Benjamin Erhard*, publiés par C. A. Varnhagen von Ense, Stuttgart et Tubingue, Cotta, 1830.

unique de les convertir à la vertu et à la littérature ; un homme qui trouve la destinée des professeurs allemands chez les princes allemands plus tragique que celle des Grecs, un tel homme est si rare qu'il a toute mon admiration. La Gazette ecclésiastique ne le mettra pas au nombre des croyants, et les *Schimmelmanns*[1] ne vous sauront pas gré, mon très-cher, de rappeler par cet écrit les saturnales holsteino-danoises d'une sentimentale démagogie ! Je me réjouis infiniment que vous projetiez de vous occuper de Hardenberg ; c'est une tâche épineuse mais méritoire, si vous savez distinguer les époques et que la haine de parti se taise une bonne fois. En ce qui concerne Hegel, elle semble enfin vouloir se taire au sein de l'Académie, et je m'en félicite.

Votre reconnaissant

Vendredi. A. Humboldt.

Nous trouvons à cette date, dans le journal de Varnhagen, le passage suivant : Après la révolution de juillet, Alexandre de Humboldt disait à Gans, chez qui le nouveau gouvernement éveillait de trop chaudes sympathies : « Croyez-moi, cher ami, mes vœux sont d'accord avec les vôtres, mais mes espérances sont faibles. Depuis quarante ans, je vois les régimes se succéder à Paris, et toujours ils tombent par leur propre incapacité ; toujours de nouvelles promesses qui ne se réalisent pas, et une même pente qui les conduit à leur perte. J'ai connu la plupart des hommes du jour, quelques-uns intimement ; il y avait parmi eux des hommes distingués, animés de bonnes intentions, mais ils ne se soutenaient pas, et bientôt ils n'étaient pas meilleurs, souvent ils étaient pires que leurs devanciers. Jusqu'ici, aucun gouverne-

[1] Le comte de Schimmelmann (1724-1782), fils d'un marchand de Poméranie, s'enrichit pendant la guerre de sept ans, acheta de grands domaines dans le Holstein, et devint ministre des finances du roi de Danemark. (*Note du trad.*)

ment n'a tenu parole au peuple; aucun n'a subordonné ses intérêts à ceux de la nation. Tant que cela n'arrivera pas, aucune puissance n'aura chance de durée en France. La nation a toujours été trompée et le sera encore. Elle se vengera à son tour, car elle est assez mûre et assez forte pour cela.»

8.

Varnhagen à Humboldt.

Berlin, 23 janvier 1833.

C'est moi, en effet, que Votre Excellence a rencontré dernièrement à l'heure de midi; et, malgré un éblouissant soleil, nous nous sommes reconnus trop tard. J'aurais voulu courir après vous, mais je n'osais encore hâter le pas, comme il l'aurait fallu pour vous atteindre. J'aurais désiré communiquer à Votre Excellence un mot concernant M. de Bulow à Londres; ce mot, encore tout récent, pris à la meilleure source, et vraisemblablement encore neuf pour vous aussi, était une parole royale, d'après laquelle on doit regarder comme passé le péril où se trouvait ce téméraire ambassadeur. Dès lors Votre Excellence en a eu connaissance de toutes parts, et mon renseignement est de vieille date.

Nous autres Prussiens, nous avons aussi enfin une large représentation nationale, ou plutôt, nous l'avions depuis longtemps sans nous en douter. M. l'évêque Eylert nous a ouvert les yeux; il a le premier énoncé la grande vérité; je me représente que la salle des cérémonies, que le château tout entier à dû trembler lorsque, nouveau Mirabeau par l'éclat de la pensée et la hardiesse de l'expression, il a dit d'une voix tonnante

en présence de l'assemblée, que la représentation du peuple entier, de toutes les classes et de tous les intérêts était — la fête des ordres[1] ! Je m'incline avec respect et admiration devant cette colossale témérité, devant cette nouvelle et inouïe combinaison, par laquelle les misérables institutions qui ont passé jusqu'ici en Europe pour être la représentation nationale, Parlements, Chambres, États, Cortès et autres, sont rejetées dans le même néant, qui est leur lot. Je n'ai entendu l'orateur que par l'organe muet de la *Gazette d'État*, mais Votre Excellence était sans doute présente ; elle me plaint et me rappelle ce qui a été dit autrefois d'un discours de Démosthènes lu par un rival : « Que serait-ce, si vous l'eussiez entendu lui-même ! » Ajoutez à cela, pour augmenter l'effet, le sourire approbatif, la gracieuse satisfaction, les regards joyeux d'un auditoire étonné !

Nos pasteurs évangéliques sont dans une bonne voie ; ils promettent de n'être en rien inférieurs aux prêtres catholiques, tels qu'ils étaient aux plus beaux moments du régime clérical ! Cette duplicité en habit noir nous rend la risée de l'Europe entière. Qu'on accorde ou qu'on refuse une représentation nationale, peu m'importe en ce moment ; mais que cet homme-là veuille y substituer la fête des ordres, voilà certes une hardiesse digne des petites maisons ou d'une maison de force. — Et une telle monstruosité n'éveille pas même une chanson, une poésie de carrefour, une caricature ; non, tout est muet ! —

[1] *Ordensfest.*

Comme voici l'heure du sommeil, je vais aussi me coucher, en vous souhaitant, ainsi qu'à moi, des songes agréables. V.

(Voir le billet de Humboldt à Rachel, du 1er février 1833.)

9.

Humboldt à Rachel[1].

Berlin, 1er février 1833.

Une prompte réponse de ma part n'est pas un bon signe, ma respectable amie! Quand on veut mener quelque chose à bonne fin dans ce pays, il faut attendre quatorze mois ; alors il y a de l'espoir. La lettre, que je vous prie instamment de ne pas laisser entre les mains de votre amie, explique tout. On a d'abord écouté avec beaucoup de prévenance et d'intérêt mes explications orales et écrites ; mais ce matin, de bonne heure, on m'a renvoyé les dessins, qui sont très-beaux! Le mot souligné pourrait me donner encore quelque espoir ; toutefois j'aime mieux me faire illusion à moi-même qu'à d'autres, et l'inflexibilité du caractère de Beuth, qui décide seul en cette occasion, ôte tout espoir. Je n'ai pas besoin de dire que j'ai déployé autant d'activité que vous le désiriez. Cette conviction devrait

[1] Il est ici question de l'épouse de Varnhagen von Ense, née en 1771 à Berlin, morte en 1833. Elle est aussi connue par la distinction de son esprit que par les qualités du cœur, et surtout par celle du dévouement. Après sa mort, Varnhagen a consacré à sa mémoire deux ouvrages : l'un en trois volumes, *Rahel, ein Buch des Andenkens für ihre Freunde*, a paru en 1834; l'autre, *Galerie von Bildnissen aus Rahels Umgang*, a été publié deux ans plus tard. Son nom reparaît souvent dans ce recueil. (*Note du trad.*)

être passée chez vous à l'état de fait *historique*. Que ne pouvez-vous me rassurer au sujet du cher Varnhagen, le seul brillant appui de notre littérature (dans le sens élevé du mot), ainsi que de notre patrie, dans laquelle, selon l'expression de l'*évêque au glaive flamboyant*, les talents *les plus distingués* ne méritent, comme tels, aucune distinction. Rien d'étonnant qu'on tienne un tel langage ; mais, ce qui me semble navrant, c'est l'avilissement de la société au milieu de laquelle on vit, et qui n'est pas même agitée par de si indignes assertions. Comme vous valez mieux l'un et l'autre, ménagez-vous.

A. Ht.

10.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 3 février 1833.

Je suis profondément touché et reconnaissant de votre excellente lettre. La grâce et l'harmonie du langage devraient toujours escorter ainsi l'aménité des mœurs. Mon frère a passé deux jours ici, mais presque toujours dans la société des princes, qui ont le droit de prier sans refus possible ; il me charge de vous dire, mon cher ami, qu'il sent tout ce qu'il y a de flatteur dans votre offre ; il est toutefois si occupé de l'impression de son in-quarto sur les langues asiatiques de la famille du sanskrit, qu'il ne peut même accepter ce qu'il croit très-important. Il souhaite, pour la gloire de l'illustre défunt, que vous vous chargiez du travail. J'apprends avec douleur que votre spirituelle amie et vous, n'avez qu'un petit bout de santé que vous vous empruntez poliment l'un à l'autre ; c'est là une façon

d'enseignement mutuel ou de compensation à la Azaïs, dont je suis profondément affligé.

J'ai une longue lettre de Mme de Cotta. Il paraît qu'elle veut se charger elle-même de le *Gazette universelle;* encore un genre de vie antisalique. Il est pourtant bien vrai qu'à certaines époques un principe traverse le monde entier : réveil des anciennes croyances, indestructible besoin de paix, défiance de toute amélioration, horreur hydrophobique des talents, unité cléricale par voie de contrainte, manie des protocoles diplomatiques... *cardines rerum*. A. Ht.

(*Remarque de Varnhagen.* La maladie de Rachel ne lui avait pas permis de répondre elle-même au billet du 1er février; je l'avais fait à sa place, et j'avais exprimé en *post-scriptum* le désir que le ministre de Humboldt se chargeât de faire dans les *Annales de la critique* un article sur Faust, qui allait paraître en son entier.)

11.

Humboldt à Rachel.

Berlin, 9 février 1833.

J'ai été de nouveau chez Beuth pour lui remettre en mémoire ses anciennes relations avec L. Son idée est que la famille ferait bien de séparer les dessins architectoniques de ce qui n'est que paysage ou gravure. Les premiers seuls peuvent convenir à son institut, et si cela convient à la famille, il les achèterait pour quelques cents thalers (4-500?). Bien que cette proposition soit peu engageante, j'ai cru, Madame, devoir vous la communiquer. Beuth [1] se propose de traiter alors directe-

[1] Christian-Wilhelm Beuth, conseiller intime prussien et membre du Conseil d'État, était spécialement chargé de ce qui concernait les arts et métiers. (*Note du trad.*)

ment avec quelqu'un qui s'est présenté chez lui dans ce but. Puisse le soleil de printemps vous donner à tous deux chaleur, sérénité et force ! L'empire byzantin (d'ici) est très-sérieusement divisé en deux partis à l'occasion de deux recueils de cantiques : celui de Bunsen (*Gesangbuch*) et celui d'Elsner (*Liederschatz*). Ce dernier a pour lui le département militaire et les aides de camp. Quant à moi, je suis encore indécis.

Samedi. A. Ht.

12.

Humboldt à Varnhagen.

Samedi, 9 mars 1833.

Un esprit tel que le vôtre, mon noble ami, a besoin de solitude et de repos, car vous ne tirez que de votre propre fonds. Je n'ai appris la terrible nouvelle [1] que hier au soir par le prince Carolath. Vous savez quelle amie dévouée, indulgente et longuement éprouvée je perds dans celle qui fut l'ornement de son sexe. Elle s'est encore montrée si aimable à mon égard en me chargeant auprès de Beuth de la petite affaire que vous savez ! Elle connaissait si bien la fragilité et les misères de la vie, et pourtant elle était si sereine et si bienveillante ! A tant d'esprit elle joignait tant de cœur ! Le monde vous paraîtra longtemps désert, cher Varnhagen ; mais la conscience d'avoir jusqu'au dernier soupir donné à une si belle âme tout le bonheur que pouvait lui offrir l'esprit, le cœur et l'aménité d'un caractère tel que le vôtre, est pourtant un baume sur votre blessure. Ménagez votre santé, je vous en conjure.

A. Humboldt.

[1] La mort de Rachel.

13.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 3 décembre 1833.

Mille pardons de vous renvoyer si tard les études classiques de Frédéric Schlegel. Je les ai lues avec attention et je me suis convaincu que beaucoup d'aperçus de l'antiquité hellénique, dont les modernes se font honneur, se trouvent enfouis dans des travaux de 1795 (antiquité diluvienne). L'*Angelus Silesius*[1], dont je viens d'apprendre à connaître le prix, a aussi fait un grand plaisir aux deux frères. Il s'y trouve une piété, douce comme un zéphyr printanier, et les notes mystérieuses et hiéroglyphiques de celle que vous pleurez, me rendent doublement cher votre cadeau.

Dans l'annonce de la mort d'Oltmann, Spiker a fort étrangement pris pour une signature un génitif : *Observations astronomiques d'Alexandre de Humboldt.* Je laisserai passer cela sans réclamer. A. Humboldt.

14.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 9 décembre 1833.

Je vous envoie, mon ami, quelques mots de l'aimable duchesse de Dessau. Tout agréable souvenir de

[1] Angelus Silesius, dont le vrai nom est Jean Scheffler, était un poëte religieux du dix-septième siècle (1624-1677). Varnhagen avait publié à Berlin, en 1820, un *Recueil de pensées religieuses*, extraites de l'un des ouvrages de Silesius, *Der cherubinische Wandersmann*. (*Note du trad.*)

celle que nous avons perdue, doit être cher à votre cœur.

Dimanche. A. DE HUMBOLDT.

Dessau, 1er décembre 1833.

Agréez l'expression de ma reconnaissance pour les livres que vous m'avez fait parvenir, et qui, chacun dans son genre, m'ont fort intéressé. Je regrette de n'avoir pas connu personnellement Rachel; depuis surtout que sa vie intérieure est transparente à mes yeux, j'aurais aimé à observer comment elle se reflétait sur sa physionomie.

FRÉDÉRIQUE, duchesse d'Anhalt.

Je suis encore pleine d'admiration pour Rachel, *le Livre des livres*. Oserais-je, mon estimable ami, vous demander environ le tiers des *Œuvres complètes de Frédéric Schlegel?*

15.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 19 décembre 1833.

Empêché par la vie de cour, à la fois ennuyeuse et animée, de m'informer en personne de la précieuse santé de mon ami, je dois le prier, hélas! par écrit, de me renvoyer la lettre de la duchesse de Nassau, qui contenait d'affectueuses paroles au sujet de notre bienheureuse amie.

Jeudi. A. DE HUMBOLDT.

16.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 24 octobre 1834.

Je commence l'impression de mon ouvrage, de l'œuvre de ma vie entière. Tout le monde matériel, tout ce que nous savons aujourd'hui des phénomènes des cieux et de la terre, depuis les nébuleuses jusqu'à la géographie de la mousse qui croît sur les rochers de granit, voilà ce que j'ai l'extravagante pensée de concentrer dans un seul ouvrage, et encore dans un ouvrage qui, pour la vivacité de la forme, captive l'esprit et le cœur. Toute grande et importante idée, qui a rayonné quelque part, doit y avoir sa place à côté des faits. Il doit représenter une époque du développement intellectuel de l'humanité, en ce qui concerne la science de la nature. Les prolégomènes sont en grande partie achevés; c'est d'abord mon *Discours d'ouverture,* exposé d'improvisation, mais dicté le même jour et entièrement refondu depuis; il a pour objet le tableau de la nature, les moyens de développer le goût de cette étude dans l'esprit de notre époque (Ces moyens se décomposent en trois classes : 1° *Poésie descriptive et description animée des scènes de la nature dans les récits de voyages modernes;* 2° *Peinture de paysage, perception par les sens d'une nature exotique; son origine, l'époque où elle est devenue un besoin, les motifs pour lesquels l'antiquité passionnée ne pouvait l'avoir;* 3° *Plantations groupes d'après la physionomie des végétaux* [il ne s'agit pas de jardins botaniques]; *histoire de la description du monde physique; comment l'idée du monde, de l'enchaînement de tous les phéno-*

mènes, s'est présentée de plus en plus clairement aux nations dans le cours des siècles). Ces prolégomènes sont l'essentiel et forment la partie générale, suivie de la partie spéciale, dont les sujets sont disposés par ordre. Voici une partie de la table des matières : l'espace ; — toute l'astronomie physique ; — le globe terrestre, à l'intérieur, à l'extérieur ; électro-magnétisme de l'intérieur ; volcanisme, c'est-à-dire réaction de l'intérieur d'une planète sur sa superficie ; — organisation des masses ; une petite géognosie — mer — atmosphère — climats — organisme — géographie des plantes — géographie des animaux — races et langues des hommes, dont l'organisation physique (articulation des sons) est dominée par l'intelligence (dont le langage est le produit, la manifestation). Dans la partie spéciale se rangent tous les résultats numériques les plus exacts, tels qu'ils se trouvent dans l'*Exposition du système du monde*, de Laplace. Comme ces particularités ne peuvent recevoir le développement littéraire qui convient aux combinaisons générales de la science de la nature, je ne donne que les faits, et encore très-sommairement ; de telle sorte que, par exemple sur les climats, sur le magnétisme terrestre, le lecteur diligent doit trouver, résumés en quelques feuilles, tous les résultats qui ne seraient obtenus que par une étude d'un grand nombre d'années. Chaque chapitre spécial sera précédé de courtes introductions qui, par la forme littéraire, mettront ces sujets en harmonie avec le style de la partie générale. Otfried Müller a suivi avec beaucoup de bonheur la même méthode dans son excellente archéologie.

J'ai voulu, mon noble ami, vous donner moi-même une idée claire de mon entreprise. Je n'ai pas réussi à

concentrer le tout en un volume, ce qui aurait toutefois laissé la plus grandiose impression. J'espère que deux volumes embrasseront tout le sujet. Point de notes sous le texte, mais à la suite des chapitres ; on peut ne pas les lire, mais elles offrent une solide érudition et plus de détails. L'ensemble n'est pas ce qu'on appelle vulgairement *description physique du globe ;* il comprend le ciel et la terre, tout ce qui est créé. J'avais commencé, il y a quinze ans, à l'écrire en français, et je l'intitulais : *Essai sur la physique du monde.* Je voulais d'abord le nommer en allemand le *Livre de la nature*, à l'imitation d'Albertus Magnus, au moyen âge. Mais tout cela est indécis. Mon titre est maintenant : *Cosmos. Esquisse d'une description physique du monde*, par A. de H. — *D'après le cadre élargi de ses cours de 1827 et 1828. Cotta.* J'ai eu l'idée d'ajouter le mot *Cosmos*, et de contraindre le public à baptiser l'ouvrage de ce nom, pour éviter qu'on ne dise : *Description physique du globe, de H.*, ce qui rejetterait mon œuvre dans la classe des écrits de Mittersacher. Une description du monde, mot calqué sur l'*histoire du monde*, serait toujours considérée comme un terme impropre et confondue avec une description du globe. Je sais que *Cosmos* a quelque chose de prétentieux qui n'est pas sans une certaine afféterie ; mais ce titre dit en un mot frappant *ciel et terre*, et contraste avec la *Gœa* du professeur Zeune (assez mauvaise, mais véritable description du globe terrestre). Mon frère est aussi pour le titre de *Cosmos ;* j'ai longtemps hésité [1].

Maintenant encore une prière, mon cher ami. Je ne

[1] Voir la lettre 4, écrite déjà en 1828. (*Note du trad.*)

puis prendre sur moi d'envoyer le commencement de mon manuscrit, sans que vous y ayez jeté un coup d'œil critique. Vous avez un style si élevé, si attrayant, et vous êtes vous-même si spirituel et si indépendant que vous ne repoussez pas d'emblée les formes de style individuelles et divergentes des vôtres. Veuillez donc lire mon discours et y joindre une feuille sur laquelle vous écrirez tout uniment, sans indiquer de motifs : « au lieu de telle et telle tournure, j'emploierais telle et telle autre. » Mais ne vous bornez pas à blâmer, sans venir à mon aide. Tranquillisez-moi aussi au sujet du titre. J'ai en vous la plus parfaite confiance.

Lundi. A. DE HUMBOLDT.

Les principaux défauts de mon style sont une malheureuse tendance à adopter des formes par trop poétiques, de longues constructions participiales et une trop grande concentration d'aperçus et de sentiments divers dans une même période. Je crois que ces vices, provenant de mon individualité, sont atténués par une grave simplicité qui s'y associe, et par une tendance à généraliser, ou à planer au-dessus de l'observation, si j'ose employer une expression ambitieuse. Un livre sur la nature doit produire l'impression que produit la nature elle-même. Mais ce à quoi j'ai surtout veillé, par exemple dans mes *Tableaux de la nature*, et ce qui distingue entièrement ma manière de celle de Förster et de Chateaubriand, c'est qu'en décrivant et peignant ce qui est vrai, j'ai cherché à être moi-même scientifiquement vrai, sans me perdre dans l'aride région de la science.

17.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 28 octobre 1834.

Vous m'avez ranimé et réjoui par votre aimable lettre et votre sollicitude plus aimable encore. Vous êtes entré tout à fait dans l'esprit de ma requête; seulement, la manifestation de mon affectueuse confiance, suite de la haute estime que la famille Humboldt a pour votre talent, vous a rendu trop indulgent et vous a fait prodiguer l'éloge. Vos observations sont empreintes de tant de finesse, de goût et de perspicacité, qu'elles font de la correction de mon travail une agréable occupation. J'ai mis tout, presque tout à profit, plus des 19/20; il faut pardonner un peu d'obstination au premier rédacteur. Je vous fais mille excuses de vous avoir envoyé les dernières feuilles, dont je n'avais pas encore revu les cartons. Quelques phrases étaient tout à fait embrouillées. Vous me permettrez de vous remercier encore de bouche avant peu. Je vous soumettrai alors les améliorations introduites vers la fin du discours. — Moi aussi, je me serais estimé heureux d'avoir pu faire usage de quelques-unes des impressions de voyage de notre défunte amie. Votre reconnaissant

A. de Humboldt.

Que n'y a-t-il en allemand un recueil de synonymes aussi excellent, aussi pratique que celui que je vous envoie! Vous ne le connaissez sûrement pas; il m'a été recommandé par l'abbé Delisle, parce qu'il épargne beau-

coup de temps à celui qui cherche un synonyme. On voit d'un coup d'œil l'emploi qu'on en peut faire. J'irai le reprendre chez vous.

18.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, dimanche, six heures du matin,
5 avril 1835.

Mon cher Varnhagen, vous qui ne redoutez pas la douleur et qui en scrutez avec sagacité les traces dans les sentiments les plus profonds, vous avez droit, durant cette période de deuil, à quelques mots affectueux de la part des deux frères. La délivrance n'a pas encore eu lieu [1]. Je l'ai quitté hier soir à onze heures, et je vais à l'instant le rejoindre. La journée d'hier a été moins mauvaise. C'était une sorte d'état léthargique; beaucoup de sommeil sans trop d'agitation; puis, au réveil, des paroles d'amour, de consolation; toujours encore cette lucidité d'un esprit élevé, qui comprend, distingue tout et étudie son état. La voix était très-faible, rauque, et grêle comme celle d'un enfant, ce qui obligea d'appliquer encore des sangsues au larynx. Entière présence d'esprit!! «Pensez souvent à moi,» disait-il avant-hier d'un ton enjoué. «J'ai été très-heu-«reux; j'ai eu aussi un beau jour aujourd'hui, car «l'affection est le suprême bonheur. Je serai bientôt «auprès de notre mère, où j'aurai l'intelligence des lois «d'un monde supérieur....» Quant à moi, je n'ai plus d'espoir. Je ne croyais pas qu'à mon âge mes yeux eussent encore tant de larmes. Voilà huit jours que cela dure.

[1] Wilhelm de Humboldt est mort à Tegel, le 8 avril 1835, à six heures du soir.

19.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 5 mai 1835. Mardi.

Je suis, hélas! tellement obsédé par le séjour de princes étrangers, tellement emporté par un vent d'orage, qui glace sans rafraîchir, que j'ai à peine le temps de vous remercier, mon noble ami, à l'occasion du Bollmann et de la biographie de mon frère, dans laquelle je n'avais pas méconnu votre pinceau ni les retouches, lorsque la *Gazette d'État* m'est tombée sous la main. On ne devrait pas se permettre de parler dans un tel recueil d'hommes qui ont joué un rôle; entre une famille, un censeur et un public glacé, le problème est difficile à résoudre, lors même qu'on possède votre talent! Le nom de Mundt m'a rappelé quelques pages très-remarquables de sa *Madone* sur la propension des Allemands à laisser dans le vague les sentiments naturels. Il y a beaucoup de vérité dans ces réflexions, et je croyais y lire ma propre condamnation. Je n'en dis pas davantage, cher ami, sur ce monde, qui s'est changé pour nous deux en un désert. Votre reconnaissant

A. Humboldt.

Je regrette que vous ne vouliez pas voir la grande-duchesse.

20.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 6 mai 1835.

Je vous renvoie les cahiers que vous m'aviez remis, car ils pourraient faire une lacune dans vos collections.

J'ai connu personnellement presque tous les hommes dont Bollmann fait un portrait aussi animé que fidèle. On le voit, à mesure qu'il avance en âge, s'élever lui-même dans de plus hautes régions. Singulière destinée que celle de ce *médecin de sauvetage!* Vous m'avez fait concevoir de lui une meilleure idée; car, depuis quelques années et sans me rendre compte du motif, Bollmann ne me paraissait pas être aimé dans la famille de Lafayette. A. Ht.

21.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, samedi, 23 mai 1835.

Si le *Morgenblatt* du 18 mai est à votre disposition, cher ami, ayez la bonté de jeter un coup d'œil sur un article qui n'est pas précisément agréable et qui a pour titre : *Obsèques de Wilhelm de Humboldt.* Mon frère y est représenté comme délaissé par sa famille à son lit de mort. De telles fausseté me touchent peu; mais, ce que je voudrais deviner, c'est le point qui, avec la musique, restait inintelligible à mon frère, et qui ne peut être nommé. S'agit-il de Dieu ou d'un vice? Je suis dans une complète obscurité à cet égard. Cherchez, mon ami, à découvrir quelle interprétation on donne à ce passage dans le public. Quant à la retraite politique de mon frère, elle est tellement connue du monde entier qu'il est étrange de dire qu'on ignore si la faute en est à lui. Vous voyez que je fais appel à votre sagacité et à votre affection, pour suppléer la sagacité qui me manque. A. Humboldt.

22.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 28 mars 1836.

Un esprit tel que le vôtre, mon noble ami, sent en lui-même assez d'indulgence et de force pour tout justifier : après une si longue absence, après un hiver perdu dans les fêtes et l'agitation de la cour, je ne crains donc pas de paraître ce matin devant vous avec une prière. Au milieu du désert intellectuel de cette monotone ville, vous êtes seul à faire preuve de goût dans ce qui concerne l'harmonie du style, et de tact en ce qui affecte le cœur. Oserais-je vous demander de jeter un coup d'œil critique sur les feuilles ci-jointes[1] ? Il était difficile, mais indispensable de faire l'éloge de quarante personnes sur un mode varié. On savait d'avance qui devait y figurer. Il me semble qu'en caractérisant quelques individualités et en graduant l'hymne de louanges, je ne me suis pas trop sottement tiré d'affaire. Permettez-moi de passer chez vous aujourd'hui vers onze heures, pour prendre les feuilles, que l'imprimeur attend avec impatience, et pour entendre vos observations. Je modifierai sous votre dictée ce qui sera nécessaire. Vous seriez bien aimable de me recevoir au chevet de votre lit.

Lundi. A. Humboldt.

Je viendrai à onze heures.

Varnhagen écrivait le 11 mai 1836 dans son journal : « Ce matin, de bonne heure, Alexandre de Humboldt est venu chez moi

[1] Discours préliminaire de l'ouvrage de Wilhelm de Humboldt sur la langue kawi.

et y est resté une heure et demie. Les princes français, qui sont arrivés hier, ont fait l'objet essentiel de l'entretien. Le roi se trouve dans un grand embarras; il voudrait bien leur faire les plus grandes politesses, pourvu qu'on les envisageât à Saint-Pétersbourg comme des grossièretés. Le ministre Ancillon n'a pu prendre sur lui d'annoncer au prince royal leur arrivée; il a laissé au hasard le soin de l'en instruire. Nos princes étaient fort irrités de cette malencontreuse visite; les princesses Auguste et Marie, qui en parlaient favorablement, ont été rudoyées. Il était question de soulever un orage au théâtre; quelques-uns applaudiraient; d'autres, en plus grand nombre, siffleraient. Leur passage à Trèves a déjà été signalé par un épisode analogue. Cependant nos princes, en dépit de leur déplaisir, seront pleins de politesse, car la volonté du roi leur a été intimée à ce sujet de la manière la plus précise. La reine des Pays-Bas, qui est justement ici et qu'on croyait fort mal disposée, donne le bon exemple et déclare qu'elle recevra les étrangers chez elle. — Précédemment M. Bresson, ministre de France, et M. de Humboldt avaient cherché à dissuader de ce voyage. S'il a eu lieu malgré cela, on le doit, paraît-il, au prince de Metternich, qui a besoin de l'intervention de la France dans les affaires orientales, mais qui voudrait en même temps ménager la Russie; il met donc la Prusse en avant, et l'accueil qui sera fait à Vienne aux princes français, ne sera que la conséquence de celui de Berlin. Cette visite est sans contredit un événement qui exercera une grande influence sur les dispositions et les vues; c'est un fait dont chacun comprend la portée. Notre cour, il faut le dire, n'a pas les principes qu'elle semblait avoir jusqu'ici, à moins qu'elle ne soit trop faible pour les maintenir et ne doive dissimuler. Dans l'une et l'autre alternative, c'est mauvais! » —

23.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 31 mai 1836.

(Sur un article de la *Gazette universelle*, dirigé contre Raumer, et attribué au major de Radowitz.)

L'auteur ne doit pas avoir eu beaucoup à se soucier

de l'assertion mensongère de certaines femmes trop légères. Je suis de son avis en ce qui concerne en général le peu de profondeur et de vues du *grand historien*. En outre, quand on lit M. de Raumer, c'est « comme si on attrapait des coups de bâton ; » — voilà ce que je ne souffre et ne pardonne jamais.

24.

Humboldt à Varnhagen.

Lundi, 24 avril 1837.

Il est consolant de penser qu'au milieu du désert intellectuel de cette ville (si florissante dans le beau temps de Rachel), les deux frères vivent dans le souvenir du seul homme qui ait gardé la délicatesse des mœurs et les grâces du langage.

Toutes mes recherches au sujet de l'exemplaire du *Mémoire* ont été aujourd'hui inutiles; je ne possède pas même le volume de l'Académie pour l'année 1822, car je vivais alors à Paris. Je vous l'apporterai cependant sous peu de jours. Je vous montrerai en même temps la liste de tous les ouvrages laissés par mon frère ; je l'ai dressée avec peine, et vous la compléterez peut-être. Cotta imprimera tout, même les huit cents sonnets et poésies religieuses d'Espagne qui n'ont pas encore paru. Je travaille avec un sentiment de piété fraternelle à tout ce qui concerne cette édition, afin que je puisse mourir tranquille avant son achèvement. Comment pourrais-je jamais vous soupçonner, mon cher ami, de vouloir me produire chez l'excellente princesse, et faire de moi une *Sontag*, comme dans le salon de

la princesse Belgiojoso? Je lirai volontiers dans un cercle de douze à quinze personnes, mais pas autrement; car Berlin est une petite ville fort peu lettrée, mais très-maligne, qui trouverait ridicule qu'après deux productions déjà trop publiques, je donnasse une troisième représentation. Par bonheur, je ne suis pas une *Sontag* à Berlin, et la lecture peut bien rester un secret de comédie. Vous me ferez l'amitié de parler dans ce sens et de ne pas me blâmer. Votre A. DE H.

25.

Humboldt à la princesse de Pückler.

(Lettre écrite en français.)

J'arrive la nuit même de Potsdam et j'accepte avec plaisir l'aimable offre de Madame la princesse pour *demain* mercredi soir à huit heures précises, car le spectacle dure une heure. Je crains de prendre jeudi, vu l'incertitude des perturbations planétaires. Toutes les personnes que vous voulez bien choisir, me sont agréables; je prierais seulement Madame la princesse de ne pas inviter Rauch, Gans, et M. et Mme de Rühle, parce qu'ils ont déjà passé par cet ennui. M. de Varnhagen ajoutera qui il voudra. Rien ne surpasse le tact qu'il a pour deviner qui pourrait avoir quelque indulgence à m'entendre. Mille respectueux et affectueux hommages.

Ce mardi, 2 mai 1837. AL. HUMBOLDT.

26.

Humboldt à Varnhagen.

Je suis allé chez vous, cher ami, pour deux raisons: d'abord, pour vous porter un écrit du ministre Kamptz

(*casus in terminis*, tiré à 25 exemplaires) que vous n'avez peut-être pas encore lu, et qui en a occasionné un autre très-violent de l'ardent ministre de Œrtzen, de Mecklenbourg-Strelitz. Lisez p. 30, comment on peut en donner à garder à quelqu'un. Ne vous moquez pas de moi, je vous prie, si vous êtes invité demain à une lecture chez la princesse. Je puis vous affirmer qu'il y a dans cette affaire moins de vanité de ma part (bien que je n'en sois pas exempt), que de faiblesse de caractère et de bonhomie. J'ai cru devoir donner à la princesse cette satisfaction ; sa fille m'a instamment prié de son côté, et m'a montré une liste inoffensive de dix personnes. Si vous voulez en proposer ou introduire une ou plusieurs autres, j'y consens très-volontiers, pourvu qu'on ne m'ait pas déjà entendu. Vos amis sont les miens; je puis compter sur leur indulgence. Je maintiens qu'après avoir passé sa vie au milieu des chiffres et des cailloux, il y a quelque mérite à s'être donné la peine d'écrire en allemand. Votre AL. HT.

J'espère aussi vous procurer le violent écrit du ministre strélitzois, qui a bien plus d'esprit que l'autre.

Journal de Varnhagen du 3 mai 1837 : « Ce soir, chez la princesse de Pückler, lecture de M. de Humboldt, dont on parle depuis longtemps. — La séance a été très-belle et a fait la meilleure impression. Je me suis entretenu avec le général de Rühle sur Humboldt; il pense, comme moi, qu'on ne l'appréciera à sa valeur qu'après sa mort.

M de Humboldt est venu hier chez moi, et m'a apporté le petit écrit du ministre de Kamptz, *casus in terminis*, tiré à 25 exemplaires seulement ; il y met dans le meilleur jour le changement de dynastie française, et prend la défense du mariage de Mecklenbourg. Ce point de vue est tellement opposé à ses principes, que j'ai pu dire aussitôt : « S'il était double, il se mettrait en pri-

son. » Ce mariage trouve encore bien des contradicteurs. Le duc Charles de Mecklenbourg-Strelitz a intrigué dans un sens hostile, et a cherché à liguer le Mecklenbourg avec la Prusse pour s'interdire réciproquement toute alliance avec la famille d'Orléans; il était même question d'une protestation en règle. Tout cela est en contradiction formelle avec la volonté du roi. Le duc Charles est en ce moment malade de chagrin et de dépit, soit pour ce motif, soit pour d'autres encore. »

27.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 10 mai 1837.

Enfin, mon cher ami, je puis vous envoyer la partie des mémoires de l'Académie qui contient l'importante dissertation sur l'histoire. Comme je l'ai empruntée, je l'échangerai prochainement contre un autre exemplaire, que vous garderez. Il paraît qu'on n'a jamais tiré d'exemplaires à part. — Vous avez bien vite disparu après la dernière *représentation;* je crains fort que votre sortie dans ce jour fatal n'ait été qu'un sacrifice à mon adresse. Je vais et viens de Potsdam à Berlin avec la régularité du pendule. Je retournerai déjà demain à Potsdam, où nous attendons pour le 16 courant l'aimable princesse[1] qui a divisé tout le camp des Hellènes, et qu'on se réjouira bientôt « de ne pas trouver si belle. »

A. Humboldt.

Mercredi.

Je savais depuis longtemps que le général Bugeaud ne parlait pas français; je vois à présent que sa véri-

[1] Hélène, princesse de Mecklenbourg-Schwerin, plus tard duchesse d'Orléans.

table langue est le mongol. Quelle proclamation *timuride* « à l'armée civilisatrice [1] » !

Ce travail de mon frère est un des morceaux de style les plus parfaits qu'il ait composés. « Dieu gouverne le monde (p. 317) ; la tâche de l'histoire est de découvrir ses éternels et mystérieux décrets », tel en est proprement le résultat ; c'est là un sujet sur lequel j'ai plus d'une fois, non disputé, mais discuté avec mon frère. Ce résultat est sans doute conforme aux sentiments primordiaux de l'humanité, exprimés dans tous les idiomes. La dissertation de mon frère est le commentaire, le développement explicatif et approbateur de ce sentiment instinctif. C'est de cette manière que le physiologiste se procure de soi-disant forces vitales, pour expliquer des phénomènes organiques, parce que sa connaissance des forces physiques de la nature soi-disant morte ne lui suffit pas pour expliquer ce jeu de l'organisme animé. Les forces vitales en sont-elles pour cela démontrées ? Je sais que vous allez être courroucé contre moi, parce que vous devinez que l'idée fondamentale de cette magnifique dissertation ne me satisfait pas entièrement [2].

28.

Humboldt à Varnhagen.

Mercredi, 17 mai 1837.

Vous m'avez procuré une grande jouissance, mon ami. J'espère que ces réflexions sur la manière d'écrire

[1] Ce *post-scriptum* est écrit en français dans l'original.

[2] Le lecteur éprouvera le même sentiment que Varnhagen.
(*Note du trad.*)

l'histoire se trouveront un jour dans une nouvelle série de vos excellents petits écrits. Il est vrai que le vertige s'empare de nous à la vue des matériaux que de nouvelles sources amènent de toutes les parties du monde. Vous montrez comment cette matière doit être subordonnée à l'esprit. Tout se simplifiera dans les siècles qui suivront. La vie individuelle des nations a pu se maintenir en dépit des expéditions guerrières au travers des continents. Depuis la grande époque de Colomb et de Gama, depuis qu'un côté de notre planète a été révélé à l'autre, l'élément mobile, la mer, a rendu possible l'action universelle d'une branche de la civilisation, celle de l'Europe occidentale. D'autres mœurs, une autre foi, d'autres besoins pénètrent de toutes parts dans les régions jusqu'ici condamnées à l'immobilité. Les îles de la mer du Sud sont déjà des paroisses protestantes ; une batterie flottante, un seul vaisseau de guerre change la destinée du Chili....

Par la grâce empreinte dans toute sa personne et par sa supériorité intellectuelle, la princesse Hélène a encore triomphé hier de bien des résistances. Il était risible de voir quelques personnes faire tous leurs efforts pour être graves, dignes, et — paraître sottes. J'ai été très-réjoui de voir qu'elle va au devant de sa nouvelle patrie avec la disposition d'esprit la plus sereine. Sa mère est *brave* et a l'esprit cultivé, mais elle est timide [1] ; d'autres physionomies de l'entourage feraient mieux de rester de ce côté du Rhin. Il est fort heureux que dans le grand monde français on soit affranchi de ce petit esprit de moquerie et de persiflage qui règne à Berlin

[1] Schubert, qui la connaissait mieux, en fait un portrait plus idéal. (*Note du trad.*)

et à Potsdam, où l'on se nourrit des mois entiers de l'insipide fruit d'une imagination qui ne crée que de ternes caricatures.

J'avais fait part de ma jouissance au conseiller intime du cabinet Müller, qui sait apprécier votre personne et vos ouvrages. Mais lui, en sa qualité de jurisconsulte, il s'est arrêté à la première feuille nº 63 (*Examen critique du Droit provincial*, de Gœtze). Voulez-vous, cher ami, m'envoyer le commencement de ce travail, non pour moi, mais pour Müller? Votre

A. de Humboldt.

29.

Humboldt à Varnhagen.

Lundi, 30 mai 1837.

Vous pouvez, mon ami, disposer entièrement du volume de l'Académie, jusqu'à ce que je vous en procure un exemplaire qui soit à vous. La communication concernant le spirituel Gans m'est tout particulièrement agréable. Les études historiques de Hegel auront pour moi un intérêt spécial, parce que jusqu'ici j'ai un sauvage préjugé contre l'idée que chaque peuple doit représenter quelque chose, que tout arrive pour que la prédiction du philosophe «soit accomplie.» Je lirai avec attention, et je reviendrai volontiers de mon erreur. Votre

A. de Humboldt.

30.

Humboldt à Varnhagen.

Samedi, 1er juillet 1837.

Demain Tegel [1], et lundi départ pour la *source éternelle*, où l'aspect du prince de Varsovie n'égaiera pas mon âme attristée. Il ne me sera donc pas donné de vous adresser de bouche mes meilleurs remercîments. *Sophie Charlotte* [2] *et la Philosophie de l'histoire*, de Hegel, m'accompagneront et seront pour moi une source de jouissances. Quant à l'aliment du cœur, c'est à vous que je m'adresse de préférence. Il y a sans doute à mes yeux tout un monde d'idées dans ce Hegel, à qui Gans a si habilement légué le caractère de sa grande individualité; mais, pour un homme qui, comme moi, scrute minutieusement le sol et ses différences de nature, une abstraite affirmation de faits et de vues de toute fausseté sur l'Amérique et les Indes, m'oppresse et m'ôte ma liberté d'esprit. Je ne méconnais cependant pas tout ce qu'il y a de grandiose dans ces jugements.

Chez vous, tout est à la fois profond et tempéré, et vous possédez ce qui manque à Hegel, la grâce et l'éternelle jeunesse du langage. A. Humboldt.

J'ai très-mal organisé ma vie, et je fais tout pour devenir bientôt stupide. Je « renoncerais volontiers à la chair du bœuf européen, » que Hegel (p. 77) dans son

[1] Manoir appartenant à la famille Humboldt. Voir la 64e lettre.
[2] Ouvrage de Varnhagen. (*Notes du trad.*)

ignorance croit bien supérieure à celle du bœuf d'Amérique, et j'aimerais à vivre près des faibles et débiles crocodiles, qui ont malheureusement 25 pieds de longueur. Plus loin, p. 442-444, notre noble ami est assurément plus à mon goût. —

31.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 4 octobre 1837.

Vous aimez parfois à donner de la consistance à de légères publications, et à garder ce que les vents emportent; c'est pourquoi, cher ami, je vous envoie le petit discours que les gazettes ont tant mutilé! La tendance vous en plaira, bien que la forme eût gagné à être plus méditée. Au point de vue politique, j'ai trouvé le Hanovre tel que vous l'avez représenté; et mes entretiens particuliers avec le roi Ernest confirment cette manière de voir, car ils offraient un mélange de colère et de crainte. Leist de Stade, avec son discours de cinq heures et ses flatteries, doit avoir récemment augmenté le mal. Votre A. Ht.

Stieglitz, le plus ancien ami de Wilhelm, a été pour moi comme une apparition de revenant; la direction de son esprit produit en moi un certain malaise. Il a autrefois tiré de l'eau mon frère qui se baignait dans la Leine; Wilhelm lui criait avec un incroyable stoïcisme : « Je meurs, *mais cela ne fait rien!* »

32.

Humboldt à Varnhagen.

Dimanche, 22 octobre 1837.
Deux heures du matin.

Après un séjour de près d'une semaine à Potsdam, je reviens tout découragé et je trouve votre aimable souvenir. Recevez encore ce soir, cher ami, mes plus vifs remercîments ; vous avez loué en moi l'activité, qui est le but principal de mes efforts, car je tiens à ne pas devenir fossile, aussi longtemps que je puis me mouvoir, et à persister dans la conviction « que la nature a attaché une malédiction au repos. » La jeunesse est le symbole du progrès, et ceux qui gouvernent maintenant (les éléphants berlinois) sont des *momies en service extraordinaire*. Bonne nuit. A. Humboldt.

33.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, mardi 7 novembre 1837.

Le commencement de ma lettre est faible : la fin est plus raisonnable. Ne perdez toutefois pas de vue l'effet dramatique de l'ensemble!

Ce que vous demandez, mon cher ami, est très-dangereux, car il ne s'agit pas seulement de mes sentiments, mais aussi de ceux d'une famille qui n'est pas optimiste sur le sujet en question [1]. Si votre portrait est frappant et spirituel, surtout p. 10-15, l'ensemble

[1] *Étude de Varnhagen sur Wilhelm de Humboldt.* (*Note du trad.*)

souffre de la brièveté du travail, car les adoucissements ne pourraient résulter que de l'exposé d'une vie *entière*, qui n'a pas été sans importance politique et littéraire. Un tableau plus complet n'est pas possible pour le moment; c'est pourquoi j'en reste au plan de travailler à sa gloire en popularisant ses travaux littéraires. Omettre, changer, ce serait enlever à votre beau travail son charme et sa force. Vous l'avez noblement écrit, mais il y a des points (*Reineke Fuchs*, *Rapports avec M*me *de Humboldt*) qu'il n'est pas agréable d'aborder maintenant. Puisque vous désirez que je passe en revue mes impressions individuelles, je vais le faire. Ce ne sont souvent que des doutes.

P. 5. « Étranger à toute abstraction.... » La désignation de « philosophie médiatrice » convient sans doute à celle de Kant, qui avait le plus d'attrait pour lui. Il pensait précisément que la métaphysique, mais celle qui a précédé Hegel, avait été l'étude de prédilection de sa jeunesse. Je souhaiterais seulement que les traits fussent mieux marqués.

P. 6. « Il n'a pas été *productif* dans le sens propre du mot... » ? Philosophie de la langue d'après des vues toutes neuves, esprit de l'antiquité, travaux historiques, profondeur du sentiment poétique, — il a *produit* dans toutes ces directions des choses qui ne sont pas sans valeur.

P. 8. « Style glacé, » adoucissez ici. Vous le faites vous-même p. 30, où se trouve le mot *réchauffe*.

P. 13. « Les noms de Méphistophélès ou de Reineke... » On souhaiterait qu'ils ne fussent pas là; car, dans ce qui précède, tout a été dit avec bonheur et vivacité d'expression. « Méphistophélès » rappelle le duc Charles.

P. 14. Cette question sur le cœur, et le mot de Talleyrand que je ne connaissais pas, ne sont pas agréables. Ce mot n'a pu avoir de sens que dans son application à des vacillations politiques. Quant à moi, j'ai entendu Talleyrand dire de lui : « C'était un des hommes d'État dont l'Europe de mon temps n'a pas compté trois ou quatre. »

P. 15. « Ce que beaucoup lui contestaient entièrement... » est très-incisif et beau. La vieille princesse Louise disait de vous que « vous n'êtes jamais plus redoutable que lorsque vous faites une apologie. »

P. 18. Mon frère racontait souvent que Stieglitz l'avait sauvé ; mais les *paroles*, qui auraient été empreintes de vanité dans sa bouche, je viens de les apprendre de Stieglitz. Elles sont très-caractéristiques et vraies. Il faudrait seulement un mot d'explication pour prévenir tout malentendu.

P. 23. Il est parfaitement vrai qu'il professait une très-vive admiration pour Rachel.

P. 28. « Les bases d'une constitution... » Si jamais vous faites usage de ces feuilles, mon ami, ajoutez : « bien qu'il ait plus tard, dans d'autres écrits, insisté de la manière la plus précise sur la nécessité d'un gouvernement représentatif général. » — Cette restriction est indispensable. J'ai eu moi-même dans les mains son plan de constitution et de mode électoral, et il est mort avec cette conviction.

P. 31. Au lieu de : « avarice, » dites : « trop grande économie. »

Je relis : moins préoccupé, je trouve que l'ensemble est un de vos meilleurs morceaux. P. 6, 7, 10-12 ! 13-20,

24-27, 30!! Tout, presque tout, et vous avez rendu avec infiniment de ménagements ce qui vous semblait offrir quelques aspérités.

« Il n'y a rien de maudit, disait le grand peintre Gérard, comme de consulter la famille sur la ressemblance du défunt. Leur exigence est telle, qu'il y a de quoi se pendre. Ils auraient fait bon marché du parent vivant! » Voilà ce que vous direz de moi. Je me demande moi-même à la fin si je ne prive pas d'une grande gloire un frère si tendrement et si *soucieusement* aimé, en débutant par la prière de ne pas imprimer ce travail?

Sans aucun doute, je le priverais d'une gloire, car qui le jugera jamais avec tant de pénétration et d'éloquence? Tout ce dont je souhaite le sacrifice est si peu de chose! Quelques changements coûtent bien peu à votre plume si exercée! Le tout se borne aux quelques lignes que j'ai soulignées p. 13 et 14, sans y comprendre le jugement de Rachel, p. 14 et 15, car elle est toujours bienveillante, juste et pleine de charme.

Mille et mille fois merci, mon cher ami! Ne me répondez pas. Je passerai chez vous demain, vers midi.

Votre A. Humboldt.

34.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 9 juin 1838.

Je suis très-heureux, mon ami, de pouvoir vous offrir en présent les seuls volumes jusqu'ici publiés du grand poëte russe. Puis-je aller chez vous demain dimanche à une heure, afin que je voie de mes yeux les beaux yeux que vous avez initiés aux détours du labyrinthe de la langue slave, pour le bonheur de notre littérature?

J'ai été deux fois chez M. K. ; comme il n'était pas à la maison, je lui ai laissé des cartes; je lui ai, en outre, écrit une lettre affectueuse contenant des offres de service pour Saint-Pétersbourg ; mais je n'ai pas entendu parler de lui. Il est difficile de s'expliquer une telle conduite de la part d'un jeune homme qui, sans moi, serait encore clerc de Cosaques à Orenbourg.

A. Ht.

Ne répondez pas, si je puis aller vous voir.

35.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 3 août 1838.

Si vous êtes pour moi, mon ami, le juge du bon goût, vous l'êtes aussi des convenances et des usages. J'ai écrit pour le nouveau journal de Cotta (*Quartal-Zeitschrift*) deux articles dont ses conseillers sont enchantés ; il s'agit d'une description au point de vue de l'histoire naturelle du plateau de Bogota, et des fluctuations de la production de l'argent depuis le moyen âge. Il m'envoie pour ces quatre feuilles d'impression une lettre de change de 50 frédérics d'or à tirer sur Frege, c'est-à-dire plus de 12 frédérics par feuille. Quoique j'aie grand besoin d'argent, j'ai l'intention de renvoyer la moitié de cette somme ; mais, sur le point de l'exécuter, il me vient à l'esprit de m'informer quel est actuellement le maximum des honoraires pour articles de journaux; 6, 8, 10 frédérics d'or? Selon le cas, je renverrais moins. Cela peut avoir de l'importance pour la suite. Pardonnez cette prosaïque question, et adressez-moi prochainement quelques mots de réponse. Je vais aujourd'hui à l'île. Ht.

Journal de Varnhagen, du 9 août 1838 : « Humboldt, dans une longue visite, m'a raconté les nouvelles de Tœplitz. Le roi de Prusse et l'empereur de Russie ont mutuellement évité de se trouver en tête à tête, dans la crainte qu'il n'en résultât des embarras. Dans plusieurs occasions, l'empereur a parlé avec beaucoup de dédain du gouvernement français actuel, et avec plus de dédain encore du roi Louis-Philippe. Le prince de Metternich était léger et distrait, sans aucun souci pour le présent ; mais il nourrissait constamment la sombre pensée qu'à la mort de Louis-Philippe, les choses prendraient une autre tournure et que la guerre recommencerait. Veut-il pour le moment le persuader à d'autres ? Telle est la question que je me pose. Avec Metternich, il faut tout d'abord examiner en quoi une opinion peut servir sa position du moment. »

9 avril 1839 : « Humboldt est venu à l'improviste, et s'est vivement excusé de ne m'avoir pas vu depuis si longtemps. Après cela, il a vidé son sac plein de nouveautés, de Paris, d'ici ; cela a bien duré deux heures. Il voit les choses très en noir à Paris, et il a écrit dernièrement dans ce sens au prince de Metternich ; aujourd'hui, la crise française est encore intérieure, mais demain elle peut tourner à l'extérieur ; il est urgent que l'Allemagne soit affermie, que les sottises de Cologne et du Hanovre soient passées ! » —

19 avril 1839 : « J'ai fait une visite à Humboldt, qui m'a fait part de beaucoup de choses et m'a, entre autres, montré un beau portrait d'Arago, dont j'ai été frappé. Il a longuement parlé de l'embarras des relations russes et anglaises dans les Indes orientales et en Perse ; il a raconté ce qu'il avait lui-même entendu sur ce sujet de la bouche de l'empereur de Russie, qui est très-courroucé contre les Anglais, et mettrait le plus grand prix à entraver leur domination en Asie. Humboldt est tombé d'accord avec moi qu'il s'écoulera bien cinquante ans avant que les Russes puissent sérieusement menacer les Anglais dans les Indes, mais que les inquiétudes à ce sujet pourraient bien amener auparavant et sans nécessité un conflit en Europe ; cependant, des deux parts, on réfléchira mûrement avant de s'y décider. »

25 mai 1839 : « J'ai rencontré Humboldt à la promenade *Unter den Linden;* nous avons eu une longue conversation. Il m'a raconté qu'à l'occasion de la mort de Gans, on a critiqué à la cour ce philosophe sans aucun ménagement, à l'exception du roi, qui ne dit jamais de mal des morts, et du prince royal, qui a même exprimé quelques regrets; les autres princes ont paru triomphants; la princesse de Liegnitz, de son côté, s'est permis quelques remarques très-acerbes. »

36.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, lundi 3 juin 1839.

Le livre que vous m'avez prêté[1], mon cher ami, est un livre excellent, comme doit l'être tout ce qui caractérise l'individualité humaine. Les lettres de mon frère sont très-belles. Son jugement sur le chancelier d'État fait honneur à son caractère, et si la conclusion semble diminuer un peu l'éloge précédent, elle cache un sens politique plus profond, qui fait allusion, sans doute, à des résultats plus vastes que ceux qu'aurait pu produire le cours des événements de ce monde. Je suis particulièrement réjoui d'y trouver une digne appréciation de votre talent, de votre manière de présenter les choses, ainsi que de la richesse de sentiment qui abonde dans les lettres de Rachel, peu comprises en général. Les lubies aristocratiques d'Adam Müller, et les vulgaires caprices d'une princesse un peu lascive, sûrement parce qu'elle est bossue[2], forment un excellent contraste entre les misères politiques et les misères humaines. « Sauver la patrie, dit Gentz, c'est rétablir dans ses droits la noblesse prussienne et l'exempter de tout impôt, afin

[1] *Mémoires et lettres*, de Dorow, 3e vol.

[2] Sophie-Wilhelmine, princesse de Baireuth.

qu'après une courte négociation, elle puisse librement offrir au monarque son *don gratuit*. A cet effet, l'homme doit rester indissolublement fixé au sol. » Que les Montmorencis de l'Ukermark [1] doivent avoir été heureux de voir un écrivain de talent revêtir de formes si poétiques et si bien alignées des dogmes qui croupissaient sans utilité dans leurs pauvres âmes ! Cet esprit de caste n'est lié ni au temps ni à l'espace. Il se retrouvera là, menaçant fantôme, quand je ne serai plus. Je me demande souvent si Adam Müller ne pourrait pas de nouveau recueillir des signatures parmi les croisés qui, semblables aux héros d'Homère, se livrent au repos, étendus sur leurs sacs dans la rue du *Wollmark?* Benjamin Constant a fort bien exprimé ce sentiment héréditaire et inaltérable dans sa parabole du naufrage: « Grand Dieu, je ne suis pas assez indiscret pour vous prier de nous sauver tous. Sauvez-moi tout seul ! »

Si vous avez un moment de loisir, feuilletez dans le troisième volume de mon *Histoire de la géographie du moyen âge*, ce que j'ai dit des vues sur la nature et du style de Christophe Colomb, vol. III, p. 232. *Le Songe*, p. 316, a été lu chez Chateaubriand et chez Mme Récamier ; il a plu, comme l'expression d'un sentiment plaît au milieu des steppes arides d'une minutieuse érudition. J'espère pouvoir bientôt vous offrir les cinq volumes qui ont paru. La négligence de mon libraire ne me le permet pas en ce moment. A. Ht.

Voici ce que dit Varnhagen dans son journal du 9 juin 1839 : « Humboldt confirme une opinion souvent exprimée par moi, qu'il

[1] Province du Brandebourg, entre le Mecklenbourg et la Poméranie. (*Note du trad.*)

ne faut pas tirer trop de conséquences du silence des auteurs. Il cite trois faits importants et inattaquables, dont il n'est fait aucune mention dans des sources où l'on s'attendrait le plus à les trouver : les archives de Barcelone n'offrent aucune trace de l'entrée triomphale de Christophe Colomb dans cette ville ; Marco Polo ne fait pas mention de la muraille de la Chine, et les archives de Portugal ne parlent pas des voyages d'Américic Vespuce au service de cette couronne (*Histoire de la géographie du Nouveau-Continent*, part. IV, p. 160 et suiv.). » —

37.

Humboldt à Varnhagen.

Vendredi, 13 septembre 1839.

M. Piaget m'a fait une impression très-agréable. Il serait probablement très-utile au Collége français en qualité de professeur de littérature ou d'histoire, mais le stupide examen d'instituteur de première classe y met obstacle. Je l'appuierai de mon mieux auprès de M. de Werther, sur qui des moustaches peu littéraires et de longs cheveux lisses d'insulaire de la mer du Sud feront sans doute un effet peu avantageux.

A. DE HUMBOLDT.

Il est singulier que les conseillers neuchâtelois intriguent auprès du cabinet contre M. Piaget, — *par jalousie de métier?*

38.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 29 décembre 1839.

C'est très-aimable de votre part, mon cher ami, de

me prêter cet opuscule[1], qui me serait sûrement resté inconnu. L'éloge que vous en faites est une grande autorité, car vous savez mieux que personne donner à un portrait la vie et la grâce. Kries est, au reste, du nombre de mes amis de jeunesse. Nous suivions ensemble les conférences philologiques de Heyne. Je vous rapporterai prochainement ce travail. A. Humboldt.

En grande hâte.

39.

Humboldt à Varnhagen.

Mercredi après-midi, 26 février 1840.

Je m'accuse, cher ami, d'avoir manqué votre visite. J'avais au pied un malheureux petit abcès qui me faisait beaucoup souffrir, et j'étais seulement allé ce matin, pour la première fois, chez mon voisin Léopold de Buch. Grand merci pour *Sessenheim*[2]. Vous avez eu raison de tirer de l'oubli ce petit ouvrage, qui porte au plus haut degré le caractère allemand, et qui prend de votre préface un intérêt sérieux. Cet opuscule est empreint de nobles sentiments sur tout ce qui doit importer à un Allemand dans la littérature de son pays. L'auteur étudie Sessenheim et Drusenheim, comme d'autres la Troade. Les noms propres sont malheureusement moins poétiques. Les p. 12 et 13 ont l'agrément du style; mais, plus tard, le philologue devient lourdement indécis en parlant de ce qu'il n'a étudié qu'à demi; c'est comme

[1] Brochure de Jacobs en l'honneur du jubilé de Kries, à Gotha.

[2] *Wallfahrt nach Sessenheim*, von August Ferdinand Næke. Publié par C. A. Varnhagen von Ense. Berlin 1840.

s'il commentait un ancien manuscrit qu'il n'aurait fait que feuilleter. Je ne déciderai pas s'il aura l'approbation des sœurs de Frédérique «auxquelles on n'a pas besoin de porter tant d'intérêt» (p. 48), ni celle de l'ecclésiastique catholique qui les «a déshonorées,» ou, selon une autre version, qui ne les «a pas déshonorées.» On n'est pas encore tombé d'accord au sujet de la Troade et du Scamandre; et Hélène a dû se prêter complaisamment à bien des commérages grecs.

A. DE HT.

40.

Humboldt à Varnhagen.

Lundi, 9 mars 1840.

Le prince royal, à qui j'ai remis ce matin votre substantiel livre *de vie*, m'a chargé, mon ami, de vous exprimer «ses plus affectueux remercîments.» Il a rappelé à cette occasion votre Sophie Charlotte, votre Seydlitz, la grâce de votre style, votre habileté à peindre des portraits d'une exécution difficile. Je lui ai lu le passage plein de franchise sur Grimm. Il a été fort applaudi et a amené l'entretien sur le Hanovre. Le prince a laissé tomber à cette occasion quelques paroles très-sensées. «Le roi de Hanovre ne sait pas manier les Allemands: il ne sait pas qu'on peut les gagner en mettant habilement à profit le soulèvement des esprits. Le jour même où la nouvelle de l'élection définitive de Gœttingue est parvenue à Hanovre, j'aurais envoyé à Gœttingue un aide de camp ou un employé civil, pour remercier l'Université et lui demander s'il lui serait agréable que

je rétablisse les sept professeurs dans leurs chaires[1]. » Voilà de nobles paroles ! Je *ne* parle *pas* au prince royal de votre travail sur Niebuhr, que j'approuve à tous égards.

A. DE HT.

41.

Humboldt à Varnhagen.

Mercredi, 18 mars 1840.

Voici une fade dissertation de M. Gretsch contre Melgunof et contre le livre de Kœnig que je ne connais pas du tout. C'est une mauvaise et insupportable production, pleine de Sibérie, de strangulation, de fonds secrets et de patriotisme russe. Voulez-vous la lire, mon cher? Vous seul êtes en état de la comprendre en entier. Ce livre m'a presque réconcilié avec M. Melgunof, que j'avais déjà pris en grippe. Je ne me souviens ni de lui, ni de mon entretien avec lui; mais il doit avoir fait une singulière confusion en traduisant dans son idiome la langue dont je me servais, s'il me fait critiquer un homme dont je vante partout les talents, associés à la grâce du style et à l'aménité des mœurs. Comment serait-il croyable que je m'élevasse contre vous dans mon unique entretien avec un homme qui me présentait une lettre de votre main? Qui m'accusera donc d'avoir de telles habitudes, dignes des bords de l'Orénoque?

Marheinecke a aussi fait une campagne dans les *feuilles*

[1] A son avénement au trône, le roi de Hanovre Ernest-Auguste supprima la constitution (1837); sept professeurs, parmi lesquels se trouvaient Dahlmann et les frères Grimm, protestèrent contre cet abus de pouvoir et durent quitter le Hanovre sans avoir été mis en jugement. Il y est fait plus d'une fois allusion dans les lettres subséquentes.

(*Note du trad.*)

critiques, mais plus contre Savigny que contre Stahl. Il y a beaucoup d'âpreté dans l'air, et les *noirs*[1] n'y vont pas de main morte. La fin de la philippique est très-éloquente, et remonte par gradation des rationalistes à Galilée, en passant par saint Hegel. Malheureusement les douze pages qui précèdent sont sans coloris et du style le plus médiocre. Gœrres et Schelling savent mieux peindre. La seule chose qui m'intéresse dans ces sujets-là, c'est le côté dramatique et le talent qui se montre ou se cache. La césaréopapie, le système territorial, ou même « l'autorité d'un enseignement précis, positif, et d'une physionomie marquée, » que M. Marheinecke appelle de ses vœux (p. 41), tout cela n'est pour moi qu'un objet de dégoût ou une folie de carnaval. Les deux parties ne sont que des variétés de machines à compression, et un dogmatisme chrétien, « philosophiquement » établi et d'une « physionomie marquée, » est à mes yeux le plus incommode de tous les corsets.

Raumer (Charles) a publié des *Croisades* contre les géognostes; les Sarazins sont Léopold de Buch (votre néophyte) et moi. — A. Ht.

Et Sintenis à Magdebourg, et le Conseil d'État de Neuchâtel, « qui a prohibé le déluge, » le tout en 1840 ! Ce n'est pas assez de trois comètes.

Je possède une lettre du marquis Clanricarde, datée du 5 mars, écrite de Saint-Pétersbourg, et disant « que, depuis quatre à cinq semaines, on n'a aucune nouvelle de l'expédition de Chiwa. » — *It is purely an attack upon the Khan whom they propose to dethrone and to*

[1] Les *noirs*, sont, en politique, le parti de la *Gazette de la Croix*, c'est-à-dire les conservateurs; en religion, ce sont les chrétiens orthodoxes. (*Note du trad.*)

put his brother in the place. Vous voyez qu'il veut paraître rassuré ! Politique d'agneau ! —

42.

Metternich à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Vienne, ce 29 mars 1840.

Mon cher baron !

Ne mettant point en doute que Monsieur le prince royal, auquel j'ai l'honneur de répondre aujourd'hui, vous donnera connaissance de ma déclaration, c'est à ma lettre à S. A. R. que je m'en rapporte. Vous verrez que je me mets à ses ordres, et cela toutefois sous la réserve de mon ignorance archéologique. A cette ignorance vient se joindre celle des attributions de la présidence.

Voici, en tout cas, ce que je pense d'une position individuelle dans son rapport avec une association scientifique quelconque.

Il y a trois espèces d'hommes. Les uns sont de véritables savants, et leur nombre est fort restreint. D'autres sont amis des sciences en général, ou de telle branche des sciences en particulier ; leur nombre est bien autrement étendu. La troisième classe, qui est la plus nombreuse, c'est celle des âmes sèches, des esprits étroits, des *viveurs,* qui souvent sont de très-bonnes gens, mais pour lesquels les sciences et les arts sont du superflu.

Je me range dans la seconde de ces catégories. Moi et mes confrères pouvons servir utilement la culture morale, pourvu que nous ne nous en mêlions pas trop en détail. Là où je crois pouvoir faire le bien, je regarde

comme un devoir de m'y vouer ; dans la présente occasion cependant je n'aurai que de la bonne volonté à mettre dans la balance. Comme ma profession de foi est renfermée dans mes explications envers l'auguste protecteur, c'est à ce que j'ai pris la liberté de lui dire, que je prends celle de vous renvoyer.

Il y a si longtemps, mon cher baron, que vous n'êtes venu nous voir, que, quand vous vous corrigerez, vous éprouverez plus d'une satisfaction de bien des progrès fort réels que nous avons faits sur les terrains qui vous comptent au nombre des dominateurs. Jæger, dont la perte est très-regrettable, a été parfaitement remplacé par Endlicher, homme d'un génie éminent. Baumgarten et Ettingshausen sont des savants très-distingués. L'école polytechnique marche à merveille et forme des savants et des ouvriers fort utiles. Rœsel est le premier opticien de nos temps et le jeune Voigtlænder marche sur ses traces. L'établissement du baron Charles Hügel a ouvert un nouveau et vaste champ à la botanique. Les sciences et les arts marchent ainsi à souhait. Ce qui leur manque, c'est un inspecteur tel que vous.

Vous vous plaignez, mon cher baron, de vous trouver être le plus ancien des étrangers dans l'Institut. Ce sort est sans doute triste, parce qu'il est inévitable, à moins qu'on ne fasse la sottise de s'en aller avant d'autres ; mais il est naturel. J'éprouve le même sentiment, et cela sur un champ qui certes est le plus vaste des champs ! De tous les rois et chefs de cabinet en fonction entre les années 1813 et 1815, les seuls vivants sont le roi de Prusse et moi. L'époque n'embrasse cependant qu'un quart de siècle, tant il est vrai que vingt-cinq ans sont toute une époque historique ! Ne nous décou-

rageons pas pour si peu de chose, et allons comme si de rien n'était.

Mille sincères hommages, mon cher baron.

METTERNICH.

43.

Humboldt à Varnhagen.

Jeudi, 9 avril 1840.

Voici deux salamandres. Le roi *noir* (bordé de *noir*) de Danemark n'est pas seulement un roi constitutionnel à la norwégienne, mais aussi un roi minéralogique, qui a écrit de très-bons mémoires sur le Vésuve. Comme son prédécesseur était un roi astronomique, qui proposait des prix de comètes, envoyait en cadeau des chronomètres à quelques *grands* hommes, tels que le général Müffling et moi, et enfin comme il est mort d'une comète (la nuit de la découverte de celle de Galli), les astronomes danois ont craint que le roi terrestre (souterrain) ne vît pas de bon œil leurs exercices célestes. J'ai été invité à faire valoir une ancienne prédilection pour ma personne. En conséquence, j'ai saisi le prétexte de le féliciter de son avénement au trône, ce que je n'ai jamais fait de ma vie. Voilà l'occasion du drame noir. La lettre est simple et raisonnable. A. HT.

Lisez M. Quinet (passage sur Gœthe et Bettina) et renvoyez-moi le poison.

44.

Christian VIII, roi de Danemark, à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Copenhague, ce 13 janvier 1840.

Monsieur le baron de Humboldt! Parmi les lettres particulières qui me sont parvenues depuis mon avénement au trône, aucune ne m'a fait un plus sensible plaisir que celle que vous m'avez adressée sous la date du 17 décembre. Votre souvenir a le plus grand prix pour moi, et je me rappelle avec un bien grand intérêt les entretiens que j'ai eus avec vous, Monsieur le baron, à Paris, il y a déjà nombre d'années; mais depuis, vous avez enrichi les sciences de nouvelles recherches et la Sibérie exploitée par vous, comme jadis l'Amérique, offre aux sciences naturelles des aperçus nouveaux, qui ne sont dus qu'à vous, Monsieur le baron. Oui, je m'estimerais heureux de m'entretenir un jour avec vous sur ces nouvelles recherches.

Les sciences naturelles offrent toujours des intérêts nouveaux et je ne négligerai certainement pas de concourir à leur avancement autant qu'il dépendra de moi.

Les travaux astronomiques et géodésiques de votre célèbre ami Schumacher méritent certainement ma protection. Ce savant s'est acquis un nom européen et j'apprécie ses rares mérites. — Quant aux observations magnétiques d'après la méthode de Gauss, je m'occupe de les amplifier ici à Copenhague, où un observatoire établi depuis 1834 près de l'école polytechnique sera

placé plus convenablement sur le rempart de la ville, et nous y établirons deux différents emplacements, l'un pour les observations sur la déclinaison, l'autre pour l'appareil de l'inclinaison. Le célèbre Œrsted dirigera cet établissement.

Je m'estime heureux, Monsieur le baron, de pouvoir vous entretenir de l'avancement des sciences naturelles dans mon pays; vous y puiserez la certitude que je ne négligerai aucune occasion de justifier les bonnes idées que vous avez de mon intérêt pour les sciences et pour tout ce qui peut tendre à éclairer mes sujets et les rendre heureux.

Je désire, Monsieur le baron, que vous trouviez souvent le loisir de vous entretenir avec moi et je m'empresserai de cultiver des relations si agréables pour moi.

La reine me charge de ses compliments pour vous et je saisis l'occasion pour me dire avec la plus haute considération, Monsieur le baron de Humboldt,

Votre tout affectionné CHRISTIAN.

45.

Humboldt à Varnhagen.

Samedi, 11 avril 1840.

Le prince royal éprouve un vif désir de voir l'intéressante lettre que vous avez reçue du prince de Metternich. Pouvez-vous, cher ami, me l'envoyer avant sept heures et demie du soir? A. HT.

Varnhagen remarque au sujet de cette lettre dans son journal du 2 avril 1840 : « J'ai trouvé à la maison une grande lettre,

écrite de la propre main du prince de Metternich. Il dit que mon tableau du congrès de Vienne est parfaitement exact, sauf quelques points de peu d'importance à redresser. Il rectifie lui-même le récit de l'impression que fit à Vienne la nouvelle du départ de l'île d'Elbe. Cette lettre a une valeur historique. »

Le 5 mai, Varnhagen fait encore mention de la lettre de Metternich : « Humboldt est venu à midi; Wittgenstein lui avait parlé de la lettre comme de la chose la plus remarquable, et avait tenu le même langage en présence du comte Orloff et d'autres étrangers. Humboldt était aussi très-étonné et réjoui. Il m'a donné à lire une lettre que lui a adressée le prince de Metternich au sujet de la situation de quelques naturalistes à Vienne, et de la présidence de la Société archéologique à Rome. — Humboldt me raconte de tristes menées de la noblesse de Westphalie, menées que favorise le prince royal. Il est question de fonder une grande institution d'éducation, dirigée par les jésuites et destinée à la jeune noblesse catholique. — A l'observation que le prince royal, dans sa distraction, ne songeait pas aux importantes éventualités que la maladie du roi pouvait faire surgir, le ministre de Rochow a répondu : « Oh! il y a bien pensé, et il tenait déjà en réserve pour l'époque de son avénement mainte ordonnance ecclésiastique à laquelle j'aurais dû m'opposer de toutes mes forces. »

46.

Humboldt à Varnhagen.

13 avril 1840.

Le prince royal m'a expressément chargé, mon cher ami, de vous remercier de votre intéressante communication. Le comte Alvensleben était présent. Tous ont trouvé la lettre très-honorable pour vous et pour votre tableau du congrès, comme aussi très-distinguée par la noble simplicité du récit d'un événement mémorable. *Et tout cela prouve que ma fille est muette*, et qu'on laisse chômer un talent tel que le vôtre — talent de dé-

libération, d'exposition, d'expérience du monde — pour qu'à votre mort, comme à celle de mon frère, on s'étonne et on regrette de n'avoir pas songé plus tôt à vous utiliser. *Cosi va il mondo.* A. Ht.

Je suis tout *quakérisé*. Mistress Fry et William Allan : de petits sermons dans les maisons de détention (les plus hideuses que la quakeresse ait jamais vues) et de petits traités contre l'abus de l'eau-de-vie.

47.

Humboldt à Varnhagen.

Vendredi, 29 mars 1840.

Décidez, maître du beau langage et de l'harmonie : J'avais écrit : *Aussi loin que l'humanité embrassait le globe.*

Maintenant je préfère : 1° Il a exercé son influence sur les souverains et sur les peuples, *aussi loin que s'étendent la civilisation et les relations humaines* (*s'étendent* et non *s'étendaient*, qui est détestable) ; ou bien 2° aussi loin que la civilisation et les relations humaines *ont ennobli l'humanité* ; ou encore 3° *ont rendu l'humanité accessible au progrès ;* ou enfin 4° *ont fait un faisceau de l'humanité.*

La dernière version ne serait-elle pas la meilleure ? Peut-être avez-vous une inspiration. Glissez-moi ce soir, chez Stægemann, un petit billet dans la main. La première tournure vaut peut-être encore mieux que les autres. A. Ht.

Je renonce dans tous les cas au mot *humanité*, car je

viens de lire dans le dernier volume du *Dictionnaire de Campe* bien des moqueries là-dessus.

Sed quamquam, primo statim beatissimi sæculi ortu, Nerva Cæsar res olim dissociabiles miscuerit, *principatum ac libertatem, augeatque quotidie felicitatem imperii Nerva Trajanus.* Tacitus *in Agricola, cap.* 3. Il dit encore de cet ancien Nerva, noble esprit très-lettré : *Quod si vita suppeditet, principatum divi Nervæ, et imperium Trajani, uberiorem securioremque materiam senectuti seposui:* rara temporum felicitate, ubi sentire quæ velis et quæ sentias dicere licet (Tacit., *Hist.*, I, 1). En vue d'éviter toute désignation trop spéciale, je me bornerai à indiquer les citations comme suit : Tacit., *Vita Agr.*, *cap.* 3. *Hist.*, I, 1.

48.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, mardi soir, 27 octobre 1840.

Si je n'ai pas paru chez vous avant et après ma campagne hyperboréenne, mon cher et respectable ami, n'en accusez que les impossibilités de la vie, contre lesquelles on lutte en vain. Je voulais courir chez vous après nos fêtes ; mais l'incertitude de savoir si j'irais à Paris (ce que j'ai refusé, parce que ni le roi ni moi ne pouvions accepter la position dépendante faite à la Prusse), le prochain voyage de Bülow, l'arrivée du général de Hedemann et de sa famille, et enfin une fièvre rhumatismale qui m'a retenu six jours à la maison, toutes ces causes ont fait échouer mon projet. Je dois me rendre de nouveau à Sanssouci demain matin à huit heures, mais seulement pour quelques jours, j'es-

père. Je prends donc la plume pour m'entretenir amicalement avec vous.

En premier lieu, grand merci de la critique noble et habile des *Souvenirs de M. Arndt*, qui sont assez médiocres. J'avais effectivement remarqué l'attaque dont vous êtes l'objet. Le ton de votre critique est la plus noble vengeance. Cet écrivain, que je ne connais pas personnellement, a été poussé par les événements plus que par son mérite. Il est assez singulier que, dans ces derniers temps et dans sa vieillesse, on lui ait accordé une importance qui ne provient pas seulement d'un esprit de justice.

Comme vous aimez tout ce qui est *individuel*, je répondrai à votre obligeance par une autre petite prévenance. Je vous fais cadeau d'une lettre de Guizot, qu'il m'a adressée à Kœnigsberg et qu'il ne m'a pas écrite sans intention. Les mots soulignés le sont de ma façon, comme vous le verriez bien vous-même : j'ai montré la lettre au roi. Elle a été écrite à l'époque où le Belge, Bülow et Guizot se trouvaient à Windsor, et où les affaires avaient beau jeu ; en ce moment même, la condescendance si faible de Thiers, en présence de la morgue dogmatique de Palmerston, rend la situation assez analogue. Mais ne montrez ma lettre à personne.

Je vous remercie cordialement aussi des nouvelles concernant les frères Grimm. Il m'importe beaucoup de suivre exactement la situation des affaires. Pendant les mois que j'ai passés sur la « colline historique, » j'ai été entouré successivement des éléments les plus hétérogènes, et je n'ai suivi qu'un sentier. Ce n'est pas à moi, c'est à d'autres que le roi avait donné ses ordres au sujet des Grimm ; mais comme rien n'était fait à

mon retour de Kœnigsberg, j'ai envoyé au roi un *promemoria* sur tout ce qui s'était passé à Kœnigsberg dans l'assemblée des États, ainsi que sur la nécessité d'adresser une vocation aux deux Grimm, à Albrecht et à Dahlmann, en faisant ainsi un acte d'autorité qui apaise les esprits. Il restait peu d'espoir en ce qui concerne Dahlmann; Albrecht a été appelé, mais il a refusé en prétextant sa reconnaissance envers la Saxe. Apprendra-t-on, du moins, dans le Hanovre que le roi a appelé *Elbinger?* Quant aux Grimm, le roi a résolu de leur faire offrir par le ministre Eichhorn de venir à titre d'académiciens; et, comme ils vivent de ménage, il leur sera offert une pension dont ils fixeront le chiffre. Vous voyez par la négociation avec Tieck que le roi veut que ces matières soient traitées délicatement. Ces excellentes gens sont tout à fait impropres à être bibliothécaires; il est, au reste, indifférent que Wilhelm, correspondant de l'Académie, lise ou ne lise pas. *Dans un règne de cent jours*, il ne peut donc être question de « passe-droit, d'avilissement, ni d'intervention trop tardive. » Ce qui fait au moins honneur à l'administration de Ladenberg, c'est que j'aie pu l'engager à proposer formellement Dahlmann pour une place vacante à l'université de Breslau. J'ai ouvert la voie, comme je le devais, mais l'exécution ne dépend pas de moi. A mon retour de Potsdam, je presserai le ministre Eichhorn d'activer directement et officiellement l'affaire des Grimm, toute allemande et patriotique. L'intervention de trop de monde, bien que naturelle, est nuisible en pareil cas.

Pourrez-vous et voudrez-vous, cher ami, lire ces lignes dont l'esprit est plus irréprochable que la forme?

Je n'ai pas besoin de conjurer un diplomate tel que vous, de ne pas montrer ma lettre à « l'enfant [1] ; » mais elle doit apprendre où nous en sommes, car je n'ai rien négligé. A. Ht.

Il est arrivé un inexprimable malheur. L'astronome Bessel, mon ami, a perdu hier son fils unique, âgé de vingt-cinq ans ; il était à l'école d'architecture et était doué du talent le plus éminent pour les mathématiques. Il est mort de la fièvre nerveuse.

Le compte rendu de Bopp m'a fait un grand plaisir.

49.

Guizot à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Londres, 24 août 1840

Monsieur le baron,

Vous êtes parfaitement aimable d'avoir pensé à m'envoyer les deux nouveaux volumes des œuvres de Monsieur votre frère. Je vous remercie, et du présent qui a en lui-même tant de valeur, et du souvenir qui en a au moins autant pour moi. J'espère bien qu'à travers toutes nos affaires, car ce sont vos affaires comme les miennes, je viendrai à bout de lire quelque chose de ce grand travail. Je voudrais employer mon temps d'une façon aussi complète et aussi variée que vous savez le faire. Gardez-en un peu pour travailler au succès d'une bonne et sage politique. Elle vous doit déjà beaucoup. Elle a encore besoin de vous.

[1] Bettina.

J'envie au baron de Bülow le plaisir de vous voir. Je regrette infiniment sa société à Londres. La conversation, la vraie conversation, nourrie et libre, est fort rare ici. La sienne me manquera beaucoup. Je voudrais bien aller quelque jour vous faire une visite chez vous, voir de près votre pays, celui de tous où l'esprit humain joue le plus grand rôle, et son nouveau roi, digne, me dit-on, d'un tel pays. En attendant gardez-moi, je vous prie, Monsieur le baron, toute votre ancienne bienveillance, et croyez à la durée comme à la sincérité des sentiments que je vous porte depuis bien longtemps. GUIZOT.

(*Remarque de Humboldt.* Reçu à Kœnigsberg pendant les fêtes. A. de Humboldt.)

50.

Arago à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Paris, 12 mars 1841.

Je ne dois pas, je ne veux pas croire que tu m'aies demandé *sérieusement*[1] si je verrais avec plaisir ton voyage à Paris. Est-ce donc que tu douterais de mon invariable attachement? Sache que je regarderais toute incertitude sur ce point comme la plus cruelle injure. En dehors de ma famille, tu es, sans aucune comparaison, la personne du monde que j'aime le plus tendrement. Il faut aussi te résigner, tu es le seul de mes amis sur qui je compterais dans des circonstances difficiles.

[1] *Remarque de Humboldt.* Je lui avais demandé s'il croyait possible que les divergences de nos vues politiques (guerre avec l'Allemagne) pussent nuire à nos relations.

Je suis vraiment heureux de la pensée que je passerai quelques soirées avec la personne à qui je dois mon goût pour la météorologie et la physique du globe. Il y aura pour toi un lit à l'Observatoire.

Le pauvre Savary est dans un état déplorable. Le médecin m'assure que sa maladie de poitrine ne permet aucun espoir. Quel malheur !

Tu arriveras à Paris à l'ouverture de mon cours d'astronomie. Mon nouvel amphithéâtre est d'un luxe scandaleux.

Je suis charmé de la guérison du pauvre Sheiffer (est-ce ainsi ?). Ton bon cœur t'a toujours créé une nombreuse famille.

Adieu, mon meilleur ami. Mon attachement pour toi ne finira qu'avec ma vie. F. Arago.

(*Remarque de Humboldt.* A son spirituel ami Varnhagen von Ense, avec la prière instante de ne pas publier cet autographe avant la mort d'Arago.) A. Humboldt.

51.

Humboldt à Bettina d'Arnim.

(Copie de la main de Varnhagen.)

Samedi, 21 novembre 1840.

Comment avez-vous pu, Madame, douter de ma reconnaissance pour les démarches que vous faites en faveur de deux nobles savants, à qui on veut enfin préparer un sort tranquille après tant de souffrances non méritées et un si long et honteux délaissement? J'ai pensé que, pour atteindre ce résultat, il leur fallait à Berlin trois mille thalers, et c'est sur cette base que j'ai continué d'agir. Le roi a pour principe en matière

de finances de ne jamais prendre de lui-même une résolution; comme tous les princes, il n'a pas de données exactes sur les besoins des savants. Les grandes intelligences dont il cherche à s'entourer, ont les mêmes nécessités prosaïques que les petites. Si on veut le but, il faut vouloir aussi les moyens, surtout dans une circonstance qui éveille généralement l'attention et engage l'honneur du pays. Le ministre Eichhorn, seul chargé de régler cette affaire, se félicite de l'arrivée des Grimm. Il a eu déjà précédemment des relations très-intimes avec Jacob Grimm. J'étais encore chez lui, il y a une heure, pour défendre ma manière de voir. Il assure que tout prendra peu à peu la meilleure tournure, mais qu'il faut avoir confiance en lui et le laisser agir tranquillement.

Agréez, Madame, l'assurance de mes respects et de ma reconnaissance. AL. HUMBOLDT.

52.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 22 avril 1841.

Votre lettre m'a fait infiniment de bien. Je vois que nous sommes facilement d'accord et que vous n'avez attribué ma longue absence qu'aux tiraillements de ma situation, qu'à un emploi de forces vers un but incertain. Parvenu près du terme d'une vie très-agitée et pourtant assez mal remplie, on aime à garder l'estime de ceux dont on partage les vues, les goûts et les espérances. Je vous remercierai de bouche, et je ferai aujourd'hui même des démarches pour M. L. auprès de

la princesse de Prusse; je prierai aussi son Altesse Impériale de m'aider de sa haute et sérieuse influence.

Votre A. de Humboldt.

J'ai eu à Potsdam l'occasion de lire au roi, sur sa demande, le discours de Schelling sur la nature et l'art (*Écrits philos.*, part. I. 1809). Les passages sur Raphaël, Léonard de Vinci et la possibilité d'une renaissance de l'art sont au nombre des morceaux les plus attrayants de notre langue. Cette lecture a agi sur le roi, comme l'eût fait un chant mélodieux. Mais l'oiseau a maintenant soixante-sept ans, et il sort d'une cage dorée pour entrer dans une autre.

Varnhagen dit dans son journal du 25 avril 1841 : « Humboldt est venu; il est resté plus d'une heure et demie; je lui ai trouvé mauvaise mine, mais il était enjoué et plus intarissable que jamais. Il fait l'éloge des dispositions, des intentions du roi, mais il pense que ce n'est pas un homme d'action, et qu'il n'agit que par secousses, sans lien ni mesure. Bonté ou entêtement, il n'ose souvent pas ce qu'il désire le plus et ce qu'il pourrait facilement; ainsi, il attend avec impatience que le ministre de Werther se retire, et demande à Humboldt s'il ne lui en a pas fait confidence ! » —

30 avril 1841 : « Humboldt a beaucoup d'ennemis à la cour et parmi les savants. On essaie sans relâche de dire du mal de lui; mais si quelqu'un prend ouvertement sa défense, on se tait aussitôt, car il est rare qu'on se sente de force à poursuivre. Quelqu'un me disait dernièrement qu'il ne sait ce qu'il doit penser de Humboldt; je lui répondis : « Jugez-le toujours en bien, supposez-lui constamment les meilleures intentions, et vous serez aussi toujours le plus près de la vérité ! » — Dans une autre occasion, quelqu'un disait encore d'un ton moqueur : « Humboldt a été un grand homme jusqu'à son arrivée à Berlin; dès lors il n'a plus été qu'un homme ordinaire. » Moritz Robert rappela alors que Rachel avait dit souvent : « Rien n'a de consistance à Berlin;

tout s'abaisse et devient mesquin ; si le pape même y venait, il ne serait plus longtemps pape; il deviendrait quelque chose d'ordinaire, un piqueur peut-être. » Le mot de Rachel est juste et je me le rappelle ; jusqu'ici toutefois, il n'était consigné nulle part. Néanmoins, cette disposition de Berlin mériterait d'être étudiée plus à fond; elle indique une force, une grandeur non encore développée ; et si elle se développe dans un sens positif, elle peut élever Berlin au plus haut degré de gloire; si elle reste négative. elle fait sans doute sa honte! « Là vit une race d'hommes téméraires, » a dit un jour Gœthe; c'est à peu près le même jugement.

53.

Humboldt à Varnhagen.

Samedi, 24 avril 1841.

Je suis affligé, cher ami, de ne vous avoir pas trouvé ! Corrigez, je vous prie, le titre que je vous envoie. Il est nécessaire de dire que « ce n'est pas le cours de 1828 ; » j'ai voulu introduire, en petits caractères et sous forme aphoristique, cette longue phrase dans le titre. C'est peut-être inusité à la suite du nom, mais je voudrais que vous pussiez l'approuver. Hr.

COSMOS.

ESQUISSE D'UNE DESCRIPTION PHYSIQUE DU MONDE.

PAR

A. DE HUMBOLDT.

D'après les cours faits en 1827 et 1828, mais sur un plan élargi et rectifié par les recherches (découvertes ?) modernes.

Naturæ vero rerum vis atque majestas in omnibus momentis fide caret, si quis modo partes ejus ac non totam complectatur animo (Plin., *Hist. nat.* lib. 7, c. 1).

STUTTGART.

54.

Humboldt à Varnhagen.

Mercredi, 28 avril 1841.

Soyez indulgent et affectueux en me lisant. Je souhaite que vous ayez une idée très-complète de la composition de mon ouvrage. Dans la rubrique A, j'ai beaucoup amélioré. Jetez, en particulier, un coup d'œil sur la p. 37 et sur les notes. Le nom de Schelling, p. 37 et 68, Hegel, p. 66. L'assurance positive (p. 64) que je n'accuse pas le fondateur de la philosophie de la nature, lui fera excuser mes mordantes satires contre les «gaies saturnales,» *bal masqué* des plus extravagants philosophes de la nature. «Il faut avoir le courage d'imprimer ce que l'on a dit et écrit depuis trente ans.» Nous avons eu une triste époque, dans laquelle l'Allemagne est descendue bien au-dessous de l'Angleterre et de la France. On faisait de la chimie sans se mouiller les mains.

Le diamant[1] est un caillou parvenu à la conscience de soi-même. Granit est éther. Carus.

La face de la lune tournée vers la terre a un autre renflement que le côté opposé. Cause du phénomène : la lune voudrait bien étendre ses bras caressants ; elle ne le peut, mais elle regarde la terre et allonge le bas de son visage.

Les blocs de granit sur les rochers sont les convulsions de la nature.

[1] Comme l'auteur l'indique plus loin, il fait ici l'énumération des *Saturnales* en question. (*Note du trad.*)

Les forêts sont, comme chacun le sait, la chevelure de l'animal terrestre, et le renflement équatorial est le flanc de la nature.

L'Amérique est une femme, longue, élancée, humide et glacée au 48e degré. Les degrés de latitude sont les années ; la femme devient vieille à quarante-huit ans.

L'Est est l'oxygène ; l'Ouest, l'hydrogène ; il pleut quand les nuages de l'Est se confondent avec ceux de l'Ouest. Schelling.

Les pétrifications dans les roches ne sont pas des vestiges d'animaux autrefois vivants ; ce sont les premiers essais de la nature pour former des animaux et des plantes. (En Sibérie, les chiens se nourrissaient pendant de longues années de cet essai — un éléphant fétide à l'embouchure de la Léna.)

Telles sont les saturnales ! Jetez *en gros* un coup d'œil sur les notes, dont j'indique quelques-unes. A. p. 40-49. B. 55-57.

Je voudrais que l'ouvrage se recommandât par la généralité et la grandeur des vues, par la vivacité et, si possible, la grâce du style, par la conversion des termes techniques en expressions heureuses et pittoresques.

Corrigez librement, mon cher ! Je cède volontiers, quand je le peux. J'ai voulu reléguer dans les notes une érudition, qui n'est pas tout à fait vulgaire. Ainsi le livre devrait être le reflet de mon être, de ma vie, de mon antique personne. La liberté de l'exposition me permet de procéder par aphorismes. J'indiquerai plus que je n'approfondirai. Mainte idée ne sera bien com-

prise que de ceux qui connaissent à fond une branche spéciale de l'histoire naturelle; mais mon langage, j'espère, sera toujours tel que rien ne troublera ceux qui savent moins. Le but que je me propose est de planer sur ce que nous savons en 1841. *Mens agitat molem.* Puisse l'esprit être encore là!

Il est évident qu'un tel ouvrage ne sera pas achevé par un homme qui date de l'an de la comète 1769. Les fragments isolés paraîtront par groupes de douze à quinze feuilles; de telle sorte que ceux qui m'enterreront possèdent un tout dans chaque fragment. Ainsi les nos 1-4 comprendront les prolégomènes. Mon *stimulant* (*Anregungsmittel*), poésie descriptive, dont vous n'avez pas encore connaissance, est un morceau capital, sur lequel je compte beaucoup. No 5. L'histoire de la contemplation du monde, que j'ai achevée, remplira tout le second cahier.

Le genre descriptif, simple et scientifique, sera constamment mêlé au genre oratoire. Telle est la nature elle-même. Les scintillantes étoiles réjouissent et inspirent; néanmoins tout ce qui se meut sur la voûte céleste est assujetti à des lois mathématiques. L'essentiel, c'est que l'expression reste toujours noble; alors l'impression de la grandeur de la nature ne manque pas non plus.

Vous ne me blâmerez pas d'avoir cité en note (C.) le passage peu connu de Shakespeare? J'avais dit que la connaissance de la nature n'est pas précisément nécessaire à la jouissance, mais qu'elle l'ennoblit. Toutes les notes sont, au reste, en très-petits caractères, et jamais au bas de la page, mais à la fin de chaque section.

Pardon de ma hâte. Je vais demain, pour six ou sept jours, à Potsdam avec le roi.

Agréez les amitiés de votre reconnaissant et illisible

A. DE HUMBOLDT.

55.

Humboldt à Spiker.

(C.)

Shakspeare love's labour's lost, act. I. scen. 1. Biron dit au roi de Navarre :

« Den ird'schen Pathen aller Himmelslichter,
Die jeden Fixstern alsobald getauft,
Kommt ihre Glanzesnacht nicht mehr zu Statten,
Als denen, die hingehn, unwissend wer sie sind!
Zu vieles wissen, heisst den Ruhm nur kennen,
Und jeden kann ein Pathe wohl benennen. »

Daignez me renvoyer cette page. Je me sers de votre belle traduction dans une note qu'on imprime dans mon *Cosmos*. Vous permettrez que je dise : *D'après la traduction de Spiker*. Cela me fera plaisir. Aurai-je à encourir la fureur du marquis Auguste de Schlegel ou de Tieck Acorombonus? Dites-moi s'ils ont aussi traduit ce morceau? Amitiés. HT.

(*Remarque de Varnhagen.* La traduction de Spiker est malheureusement de tout point mauvaise.)

56.

Humboldt à Varnhagen.

Lundi soir, 3 mai 1841.

Je crains, mon cher ami, que je ne doive encore

aller jeudi à Potsdam, et de là à Paris, du 10 au 12. Je dois auparavant envoyer du manuscrit à Cotta. Ne me laissez pas si longtemps en suspens entre le châtiment et l'indulgence. Veuillez joindre quelques mots à votre envoi. Votre A. DE HUMBOLDT.

57.

Humboldt à Varnhagen.

Mardi, 4 mai 1841.

Sans mettre en ligne de compte, mon cher ami, tout ce que votre désir de me tranquilliser a ajouté de délicat à la *sentence*, votre aimable lettre d'aujourd'hui en contient assez pour me rendre heureux. Je vous imposerai demain matin, après onze heures, la *pénitence*[1] de me recevoir quelques moments et d'agréer mes remercîments.

Le «je me flatte» doit être le fait du copiste; il est là du moins à mon insu. Vous devez me montrer un faux accusatif à la p. 44. Ce n'est pourtant pas : *Einsicht in den Zusammenhang?* car on pénètre à l'intérieur. Spiker disparaîtra; j'en avais le pressentiment; je laisserai de côté tout le passage, même en anglais, car il loue plutôt l'ignorance qu'il n'indique les jouissances dues au savoir.

Quant aux «saturnales,» je vois que vous me laissez pleine liberté. Vous dites en citant le Danois : «Je remarque seulement, je ne conteste pas.»

Je n'ai pas voulu faire mention de Steffens, bien qu'avec son manque absolu de connaissances positives

[1] Le 5 mai, jour de pénitence.

et sa vaniteuse et coupable fainéantise, il méritât d'être blâmé. J'appelle « saturnales » cette amusante et courte farce dont je vous ai donné dernièrement quelques échantillons, qui ne sont toutefois pas de Steffens, mais de ses adorateurs, placés un peu plus bas. Si Steffens était un pauvre savant, opprimé par les grands du monde, je reculerais ; mais, puisque vous aimez les autographes, je vous en donnerai un qui vous apprendra que les monarques du Nord croient qu'il y a à Berlin une philosophie de Steffens ! qui est salutaire aux théologiens, et qui n'est pas celle de Hegel ! ! Steffens croira qu'il est du nombre des « penseurs profonds et puissants, contre l'avis desquels on a agi. » La dangereuse phrase est suivie immédiatement d'une autre : « Ce n'est qu'un abus de forces juvéniles, car des esprits sérieux, versés à la fois dans la philosophie et l'observation, sont restés étrangers à ces saturnales. » Une telle phrase est une *défense,* un *fort détaché,* et Steffens croit assurément qu'il est expert dans l'observation, parce qu'il est descendu un jour dans une mine de Freiberg.

Si j'adoucissais, je perdrais tout ; il faut avoir en écrivant le même courage qu'en parlant, sous la condition d'avoir dans l'un et l'autre cas la même manière légère et enjouée.

Avez-vous découvert dans l'ennuyeuse biographie de Steffens, qui m'a été imposée à Sanssouci, que le piétisme et l'aristocratie s'expliquent en lui par ses aïeux, au nombre desquels se trouvent un archevêque et un roi? Ce sont des héritages ! A. de Humboldt.

58.

Christian VIII, roi de Danemark, à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Copenhague, ce 25 mars 1841.

Monsieur le baron ! c'est à moi de remercier doublement le célèbre conseiller intime Dieffenbach de l'attention qu'il a eue de m'envoyer ses ouvrages sur l'art de guérir le strabisme et le bégaiement, puisqu'elle m'a valu le plaisir de recevoir votre chère lettre du 24 février. Introduit par vous, Monsieur le baron, on est sûr de réussir; dans ce cas-ci, les œuvres et la réputation de l'auteur dispensaient d'en dire davantage, mais vous rendez pleine justice aux services signalés que le conseiller intime Dieffenbach a rendus à l'humanité, et je m'empresse de les reconnaître en conférant mon ordre de Danebrog à ce savant distingué. Ma lettre à ce sujet lui sera remise par mon envoyé, le comte de Reventlau, et je recommanderai particulièrement au chevalier Dieffenbach les chirurgiens danois qui visiteront Berlin, pour s'approprier l'art qu'il vient d'illustrer.

Le porteur de cette lettre, que j'ose recommander à votre protection, est le candidat en théologie Bornemann, jeune homme doué de talents et de connaissances, que j'envoie à Berlin auprès de mon compatriote Steffens pour étudier la philosophie; non précisément celle de Hegel, qui trouve d'autres prôneurs à notre université, mais celle qui peut contribuer à rec-

tifier les idées souvent exagérées de nos philosophes modernes. — Steffens est retenu à Berlin par des liens sacrés, fondés sur la reconnaissance qu'il doit au roi, mais je désire que son génie et ses connaissances ne soient pas perdus pour nous, et que ce jeune savant profite de ses lumières avant qu'elles cessent de vivifier tout ce qui vient en rapport avec mon célèbre compatriote, qui, à mon avis, vaut, à lui seul, toute une faculté académique.

Je suis avec le plus grand intérêt, fondé sur l'amitié la plus sincère et des rapports (de position) que je ne saurais méconnaître, tout ce que votre excellent roi fait et entreprend pour le bonheur de ses sujets, pour la nationalité germanique et pour la conservation de la paix. Que ses efforts soient bénis du Tout-Puissant, et ses peuples verront une prospérité affermie et augmentée, ce qui contribuera puissamment au bien-être de leurs voisins.

Le roi a eu tant de bontés pour mon fils, je ne puis assez le reconnaître. J'envisage, Dieu merci, son avenir sous les auspices les plus heureux, fondés sur son union avec l'aimable duchesse Caroline de Mecklenbourg-Strélitz.

J'apprécie les vœux que vous m'adressez à ce sujet et je suis avec la plus haute considération, Monsieur le baron Humboldt, votre tout affectionné

CHRISTIAN, R.

59.

Humboldt à Varnhagen.

(Écrite chez Varnhagen et accompagnant une préface des œuvres de Wilhelm de Humboldt.)

Berlin, 17 mai 1841.

J'ai un vif regret de ne pouvoir vous embrasser avant mon départ de demain (d'abord Potsdam, puis Paris jusqu'au mois d'octobre). Je m'adresse de nouveau à vous, comme à la source, et jusqu'au retour de Rückert à la *seule* source du bon goût, du bon style et du sentiment le plus délicat des convenances. Tout en usant d'indulgence, écrivez-moi ce que je dois effacer dans cette préface ; mais associez le conseil au blâme. J'ai écrit cette nuit ces deux pages dans une disposition intérieure assez sombre. Vous avez peut-être une tendance à l'éloge trop sentimentale.

Page 1, ligne 2. « Encore, » parce que je vis encore.

Ligne 10. « Les esprits supérieurs. » Ce mot vous déplaît peut-être. — « Hommes ? »

A. de Humboldt.

Journal de Varnhagen du 21 novembre 1841 : « J'ai lu aujourd'hui les dépêches qu'Alexandre de Humboldt a adressées de Paris au roi, en 1835. Elles n'ont rien d'Alexandre de Humboldt. Tout autre aurait pu les écrire, et, ce qu'il y a de pis, personne ne les aurait écrites autrement. Voilà les affaires politiques ; elles dégénèrent en bagatelles sans importance, qui ne deviennent importantes que parce qu'on est convenu de leur donner ce nom. Qu'on y joigne la perpétuelle duplicité de formes, de conjectures, d'exagérations, il faut nécessairement que la vérité succombe. Je me suis sondé moi-même et j'ai dû convenir que, si j'étais au milieu

de telles affaires, je ne sortirais non plus de cette ornière. Et l'on s'étonne qu'en Angleterre et en France les gazetiers deviennent ministres! Comme s'il n'était pas infiniment plus facile d'écrire de vulgaires dépêches que de bons articles de journaux!

60.

Humboldt à Varnhagen.

Vendredi, 3 décembre 1841.

L'énergique lettre de Hormayr est le cadeau le plus agréable que vous m'ayez fait, cher ami. « Le style est tout l'homme. » L'auteur ne ressemble pas aux gens qui nous entourent, et dont les meilleurs se noient dans les « réticences, les atténuations, les inductions et les demi-vérités. » Sa foi au libéralisme de Münster ne vient sans doute que d'une méprise sur les motifs qui le faisaient agir. Le comte Münster a assurément contribué le plus noblement possible à la délivrance de l'Allemagne, mais il ne l'a certainement pas fait pour laisser percer la lumière, qu'on redoute encore maintenant comme un fantôme. — Bruno Bauer m'a trouvé tout converti au préadamisme. C'était la croyance des prédicateurs de la cour dans ma jeunesse; j'ai été confirmé par l'un d'eux, qui disait que les évangélistes avaient noté pour eux seuls beaucoup de choses dont on a forgé plus tard des biographies. J'écrivais, il y a longtemps déjà : « Toutes les religions positives offrent trois parties distinctes : un traité de mœurs partout le même et très-pur, un rêve géologique, et un mythe ou petit roman historique. Le dernier élément obtient le plus d'importance [1]. »

[1] De tels passages rendent malheureusement superflue toute discussion sur les croyances religieuses de Humboldt. (*Note du trad.*)

Je joins à ma lettre l'œuvre du baron de Seckendorf, qui veut aussi une représentation, c'est-à-dire le *re puro* dans lequel le peuple s'incarne : le tout en langage philosophique. L'ouvrage doit plaire; sans cette prévision, il ne l'aurait pas fait imprimer. En présence de pareilles gens, il faut dire franchement son opinion. Voici ce que j'ai répondu au vice-président de Seckendorf : « Je lirai l'ouvrage avec attention, bien que nos principes politiques sur les constitutions des peuples soient très-divergents. » — Je respire un air du soir, lourd et chargé de vapeurs. A. DE HUMBOLDT.

Journal de Varnhagen du 2 décembre 1841 (la lettre précédente est du 3) : « Humboldt hier chez moi. Récits de Paris. Son jugement sur nos affaires d'ici. Il pense sérieusement à se retirer; il sait très-bien que son nom seul a encore de la valeur aux yeux du roi, et que d'autres ont infiniment plus d'influence que lui. Thiers lui a dit à Paris qu'on parle fort à l'étranger de la France révolutionnaire, mais qu'il lui semble que la Prusse est passablement agitée aussi! Une lettre de Guizot à Humboldt contenait un jugement flatteur pour le roi; parvenu au mot *succès*, le roi, à qui Humboldt montrait la lettre, s'écria : « Ah Dieu! le succès est bien faible; taisons nous là-dessus! » En effet, Humboldt trouve que la disposition des esprits a empiré ici d'une façon effrayante; le roi a des ennemis, et dans une très-haute sphère. Le ministre Eichhorn est haï de tous et fait triste figure à la cour. — Il est à peu près certain que Bunsen sera ambassadeur en Angleterre. Le comte de Stolberg est presque le seul qui parle ouvertement contre lui. Humboldt se moque du petit ouvrage d'édification de Bunsen : *La semaine sainte.*

3 décembre 1841 : Je viens de recevoir une lettre de Humboldt; il m'envoie un écrit du président de Seckendorf, dans lequel « on demande aussi une représentation, c'est-à-dire le *re puro*, dans lequel le peuple s'incarne. » Il ajoute : « Cela doit plaire; car sans cette prévision, il ne l'aurait pas fait imprimer. » Il termine d'un ton profondément mélancolique : « Je respire un air du soir, lourd et

chargé de vapeurs.» Il est dur de devoir tenir ce langage, quand on s'appelle Humboldt et qu'on est au comble des honneurs et de la gloire ! Il a effectivement peu de jouissances; son enjouement satirique lui rend seul encore supportable la vie de Berlin.

61.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, lundi soir, 7 décembre 1841.

Je n'ai pas le loisir, cher ami, de vous remercier par écrit de votre spirituelle biographie de Schwerin, morceau historique d'une grande valeur. Vous avez parfaitement fait ressortir l'individualité de cet éminent caractère, et le naturel, premier élément de la vie, anime votre exposition. Un conseil bourru de *monter à cheval*, une bataille gagnée *à lui seul*, voilà ce qui a rendu impraticable toute la carrière du héros. La fin couronne pittoresquement la vie du vieillard, qui meurt, le drapeau à la main, au milieu du carnage de treize mille hommes impassibles. C'était, comme Colomb, un homme tout à la fois grand et prosaïquement avare. Ce qui fait surtout honneur à votre talent d'historien et ce qui a sûrement échappé à beaucoup de personnes, c'est que vous n'avez pas interrompu à la mort de Schwerin le récit du massacre.

Je vous porterai moi-même les «recueils», et je vous demanderai la seconde partie de l'excellent breuvage épicé de Hormayr. Votre dernière lettre, très-honorable pour moi, renfermait quelques mots sur le sens desquels je voudrais bien ne pas me méprendre. «Vous avez peine, dites-vous, à accepter pour vous seul la propriété de mes *impiétés*.» — VOUS POUVEZ DISPOSER

A VOTRE GRÉ DE CETTE PROPRIÉTÉ APRÈS MA MORT PROCHAINE. TANT QU'ON VIT, ON NE DOIT LA VÉRITÉ QU'A CEUX QU'ON ESTIME HAUTEMENT; DONC JE VOUS LA DOIS.

A. H.

Journal de Varnhagen du 18 décembre 1841 : « J'ai entendu aujourd'hui une bizarre légende, qui circule dans le plus grand mystère; le roi, dit-on, ira en Angleterre pour le baptême du prince de Galles; la négociation a été tout à fait secrète, et cette flatteuse ouverture a beaucoup contribué à rendre possible l'ambassade de Bunsen. Cette dernière phrase ôte à mes yeux tout crédit à la nouvelle. Les relations diplomatiques n'en sont pas là. — Si néanmoins la chose a un fondement, ne fût-ce qu'un projet, Bunsen doit naturellement y mettre la main, et il s'y rattache de grandes choses; à mon avis, de très-dangereuses choses ! Un rapprochement étroit avec l'Angleterre serait déjà fâcheux; mais une alliance intime avec l'Église anglicane et les Tories, — ce serait une vraie calamité ! Et toute la Prusse, toute l'Allemagne, l'Europe entière regarderait comme certaine une telle alliance, alors même qu'elle n'aurait pas lieu; cela aurait déjà les plus fatales conséquences, et le roi perdrait dans l'esprit de ses sujets plus qu'il ne lui est maintenant permis de perdre. — J'espère que tout ce récit n'est qu'une fable ! Humboldt dit que la rage de hurler a fait ici de grands progrès; qu'à son départ quelques-uns hurlaient, et qu'à son retour l'épidémie est générale. Les traits incisifs et spirituels qui lui échappent, sont une fraîche rosée qui tempère la sécheresse intellectuelle de notre société.

Avant son départ pour l'Angleterre, Humboldt vint prendre congé de Varnhagen, qui écrit à ce sujet dans son journal du 14 janvier 1842 : « Humboldt est venu prendre congé; il part demain soir. Il a été chez le comte de Maltzan, dont la vie laisse peu d'espoir. « Sa mort nous amène Canitz et non Bülow ! » dit Humboldt d'un ton de regret. Je le consolai en disant que Canitz échouerait peut-être. « Et qui viendra donc ? » — Bunsen. — Ce serait par trop fort ! Il accompagnera, au reste, le roi à son retour; c'est déjà décidé ! » Humboldt dit beaucoup de mal de Canitz; il ne peut comprendre que je ne craigne pas davantage cet

archi-aristocrate, cet archi-théologien, sot et bête par dessus le marché ; — ce Canitz archi-antifrançais, satirique, malin, et souvent sans aucune dignité. « Il est vrai que vous êtes vous-même un tory, » ajoute Humboldt. — C'est encore une question, répliquai-je ; mais Canitz est honnête, actif et droit ; il viendra à bout de beaucoup de choses ; et, pour le reste, les affaires et les circonstances le tiendront assez en bride ! »

Après le retour de Humboldt, Varnhagen écrit, le 24 février : « Humboldt m'a donné beaucoup de détails intéressants sur l'Angleterre. A la cour, la plus grande magnificence, mais un genre de vie simple et naturel, une conversation sans gêne, un ton très-amical et bienveillant, même entre personnes des deux sexes et de partis opposés. Peel ne lui plaît pas et ne lui a jamais plu ; il a l'air d'un Hollandais, il est plus vain qu'ambitieux et n'a qu'un étroit horizon. Lord Aberdeen est un entêté muet qui, par son silence, ne réussit pas à faire croire aux gens qu'il pourrait dire des choses raisonnables. Bunsen a manqué de tact au plus haut point ; tout le monde est contre lui, sauf le roi, qui est plus que jamais de son côté. « Tout le voyage du roi était une intrigue de Bunsen, » disaient les Anglais eux-mêmes.

On discute, on conjecture, on affirme beaucoup de choses au sujet de nos affaires. Le pieux Arnim est provisoirement appelé de Bruxelles au ministère des affaires étrangères ; plus tard on nommera Canitz, — ou Bunsen, dis-je. Le comte d'Alvensleben ira à à Vienne ; Radowitz, pour le moment à Carlsruhe, jusqu'à ce que le poste auprès de la diète soit vacant. On n'a peut-être pas encore le courage de prendre Bunsen et d'éconduire Bülow ; mais chaque mois, chaque semaine doit fortifier ce projet, qui deviendra un fait. — Il ne faut pas songer au rétablissement de Maltzan ; les jours d'espoir sont toujours suivis de mauvais jours ! Triste situation !

62.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, lundi, 28 février 1842.

Je voudrais bien avoir deux lignes au sujet de votre santé qui m'inquiète, mon noble ami. J'ai procuré une chétive, mais provisoire pension de trois cents thalers au poëte Freiligrath à Darmstadt; malgré son talent distingué, il est pauvre et vit à l'étranger sans emploi quelconque. Pourriez-vous me prêter ses poésies?

A. Ht.

Remarque de Varnhagen. En m'envoyant mardi le *Journal des Débats*, dans lequel Philarète Chasles persifle d'un ton vulgaire la littérature allemande et les plus grands écrivains allemands, Humboldt m'écrivait ce qui suit :

Et ce malheureux est devenu, sous le ministère de Guizot, professeur des langues du nord (litt. anglaise, allemande) au Collége de France! Gardez cette sotte et fade polissonnerie. A. Ht.

63.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 16 mars 1842.

Tranquillisez-vous au sujet de cette petite contrariété. Le roi achète des tableaux italiens, mais jamais des tableaux de l'école française. Le portrait de Chérubini est sans doute très-beau; et, autant que je me le rappelle, je l'ai vu chez Chérubini lui-même. Comme il n'est pas mort et qu'Ingres est très-riche, je ne comprends pas

comment le portrait peut être à vendre. Dites seulement à la spirituelle « enfant [1] » que vous m'avez donné le feuilleton.

Il y a dans le dernier numéro du *Journal des Débats* un piquant et excellent article contre la loi sur les Juifs dont on nous menace et au sujet de laquelle j'ai déjà exprimé très-nettement mon opinion. A. Ht.

Mercredi.

Il devait être question, dans les considérants de la loi, du « miracle que Dieu a fait en conservant la nation juive au milieu des autres peuples, et de sa volonté de la tenir séparée. » J'ai répondu : « Une loi de séparation est en opposition avec tous les principes d'une sage politique ; — c'est une dangereuse prétention de la faiblesse humaine de vouloir interpréter les antiques décrets de Dieu ; l'histoire des siècles de ténèbres montre à quels écarts peuvent conduire de telles interprétations. »

Entouré d'un luxe extérieur apparent et jouissant de l'intimité d'un prince noble et artiste, je vis toutefois dans une sérieuse et paisible retraite, qui est en harmonie avec les goûts calmes de cette nation érudite, divisée, morose, — nation qui perd de plus en plus sa physionomie du côté de l'est, et au sein de laquelle les

[1] Bettina d'Arnim, bien connue par la publication de sa correspondance avec Gœthe : *Gœthe's Briefwechsel mit einem Kinde*, 3 vol. Berlin 1835. Cette correspondance commence en 1807, à l'époque où Gœthe avait près de soixante ans, tandis que Bettina n'était alors qu'une enfant. Il est souvent question d'elle dans les lettres de Humboldt. Tout en vivant dans un monde de fantaisie, elle s'occupait beaucoup de questions sociales et politiques, comme le prouvent les ouvrages suivants : *Dies Buch gehört dem Könige*. Berlin 1843. *Ilius Pamphilius und die Ambrosia*, 2 vol. Berlin 1848, etc. (*Note du trad.*)

sympathies se repoussent comme les pôles magnétiques de même nom. Puissiez-vous sympathiser autrement avec un homme qui, malgré sa solitude, a le courage de son opinion !

64.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 21 mars 1842.

Mon cher ami, qui m'êtes si heureusement rendu !

J'ai un plaisir infini à voir par votre excellente lettre que l'attrayante société dont vous avez joui chez la princesse, a fortifié votre corps ; j'ajouterai aussi *votre esprit*, en dépit de mon coupable matérialisme. Une compagnie, composée en majorité de toilettes berlinoises un peu prosaïques, prend immédiatement une autre physionomie dans le salon de la princesse Pückler. C'est comme l'esprit qui doit animer les affaires d'État ; la substance en paraît supérieure.

Moi qui, à Potsdam, me suis déjà fort diverti autrefois du Sauveur *à la Strauss*, je garde encore votre dogmatique chrétienne [1] ; on n'y apprend pas seulement ce qu'il ne croit pas (car j'en sais assez là-dessus), mais surtout ce qu'ont cru et enseigné les *hommes noirs*, qui ont l'art maintenant d'enchaîner de nouveau l'humanité, et même de revêtir l'armure de leurs ennemis d'autrefois. Je copierai pour moi le passage qui concerne Spinoza. N'objectera-t-on pas à l'auteur la grande nouveauté de la seconde partie de sa dogmatique (1841), s'il prétend consulter pour son cours de très-anciens cahiers ? Il me semblerait plus stratégique de publier

[1] Celle de Strauss. (*Note du trad.*)

cette inouïe infidélité chronologique, en l'accompagnant de quelques remarques sur la nouvelle foi à tout le *roman historique* des mythes apostoliques. Celui qui enseigne si ouvertement, doit aussi ne pas redouter la publicité dont usent ses adversaires pour leur défense. Des doléances orales et préliminaires rendent épineuses les publications postérieures, et ne produisent que des dénégations ou un sourire de supériorité. Je suis affligé, non de l'échec spinoziste, mais de cet abus des plus nobles facultés intellectuelles, mises au service des étroites doctrines de siècles de ténèbres. La personnalité de Strauss n'a jamais eu d'attrait à mes yeux, mais j'avais une certaine prédilection pour lui, parce que je suis facilement entraîné, lorsque l'imagination et l'harmonie du style se donnent la main, comme dans son discours sur l'art. Maintenant j'ai rompu avec lui. Dans son dernier discours, — non le discours sur l'art, mais un discours prononcé à la lueur des flambeaux, — il a été question de départ, comme l'aurait fait un artiste en tournée, — ce n'est sans doute qu'une tournure sentimentale pour faire peur.

Maintenant, quelques réponses concernant la biographie, à laquelle je pense avec une certaine terreur, par des considérations de famille et non pour des motifs politiques. Je compte sur votre promesse. Votre inconnu ne voudra pas affliger tant de monde! —

Wilhelm est né à Potsdam, parce que son père était chambellan du roi et chambellan de service de la princesse de Prusse Elisabeth. Il quitta Potsdam, lorsque la princesse se rendit à Stettin. Mon père conserva la faveur du prince de Prusse, qui venait régulièrement le voir à Tegel chaque année. Cette circonstance vous ex-

plique le passage suivant de la dépêche anglaise, qui se rapporte, je crois, à l'année 1775 : « Hertzberg, Schulenburg pourraient former un ministère, mais les plus grandes chances, quoique d'un autre ordre, sont pour ceux qu'on peut regarder comme les *favoris* du prince. Au *premier* rang est M. de Humboldt, autrefois employé dans l'armée alliée, homme de bon sens et d'un beau caractère ; puis M. de Hordt, génie entreprenant.... » (Raumer, *Études d'histoire moderne*, part. V, p. 297). Le mot *employé* est un singulier malentendu. Mon père, avec le grade de major, était aide de camp du duc Ferdinand de Brunswick, et avait servi longtemps dans le régiment de dragons de Finkenstein. Il fut souvent envoyé par le duc auprès de Frédéric II pendant les calamités de la guerre de sept ans ; de là la phrase qui se trouve dans une lettre de Frédéric sur la déconfiture de Wedel : « J'ai dit à Humboldt tout ce qu'on peut dire à la distance où je suis » (Lettres manuscrites, dont le roi de Prusse a fait dernièrement l'acquisition).

Ma famille est originaire de la Poméranie occidentale. Mon frère et moi, avons été longtemps les derniers de notre nom. Ma mère était une Colomb, cousine du prince Blücher, et ainsi nièce de l'ancien président d'Aurich (Frise orientale). Elle avait épousé en premières noces un baron de Holwede. De ce mariage était né mon frère utérin Holwede, qui servait autrefois dans le régiment de gendarmerie. Ma mère a le mérite de nous avoir fait donner une éducation très-soignée, sur le conseil de l'ancien conseiller intime Kunth. Wilhelm a été élevé dans sa première jeunesse par Campe, qui était notre précepteur. Les premières notions de grec, branche qu'il devait étudier si à fond, lui ont été don-

nées par Lœffler, auteur d'un ouvrage indépendant sur le néo-platonisme des pères de l'Église ; il était alors aumônier des gendarmes et devint plus tard membre du Consistoire général de Gotha. A côté de Lœffler, il eut longtemps pour professeur de grec Fischer, franciscain, qui savait fort bien cette langue, quoiqu'il se soit plus occupé de mathématiques. Vous n'ignorez pas que Engel, Reitemeier, Dohm et Klein nous ont longtemps enseigné la philosophie, la jurisprudence et les sciences politiques. Pendant les six mois que nous passâmes à Francfort, nous logions chez Lœffler, qui y était professeur. Arrivés à Gœttingue, nous fréquentâmes tous deux, pendant une année, les conférences philologiques de Heyne.

Mon père possédait Tegel et Ringenwalde, près de Soldin, dans la Nouvelle-Marche. Tegel était un ancien château de chasse du grand-électeur, que mon père possédait par bail emphythéotique, et que Wilhelm a le premier possédé à titre seigneurial. Ringenwalde m'a appartenu plus tard, puis aux comtes Reede et Achim Arnim. A sa mort, Wilhelm possédait Tegel, Burgœrner et Auleben (du chef de sa femme, par suite de l'abolition de l'obligation féodale de Dacherœden) ; il possédait, en outre, Hadersleben dans le Magdebourg, et le château d'Ottmachau en Silésie, dotation qui lui avait été accordée après la paix de Paris.

Le sonnet I, 394, se rapporte, je crois, à un second enfant que Mme de Humboldt perdit à Rome. Un autre est mort à Paris.

Je *vous conjure* de ne pas remettre ces communications comme venant de moi. L'auteur le dirait infailli-

blement dans la préface, et alors je serais responsable de tout ce que je redoute.

Pardonnez ce barbouillage *stercoraniste*. A. Ht.

(*Remarque de Varnhagen.* Il venait de lire sans doute un chapitre sur les stercoranistes dans la dogmatique de Strauss. De là le mot.)

65.

Humboldt à Varnhagen.

Jeudi, 31 mars 1843.

Au moment même où je reviens de Potsdam avec le roi, je reçois le Lao-Tseu, qui a un parfum spécial d'antiquité anté-hérodotique. La lettre qui accompagne le philosophe chinois m'attriste; car je vois que vous n'avez pas encore l'assurance de votre rétablissement, le sentiment individuel du retour des forces physiques. Quant à l'esprit, chacune de vos lettres me prouve qu'il n'est pas affaibli. Ne s'en est-il perdu aucune? Je vous ai adressé, il y a environ huit jours, une longue lettre de quatre pages sur le philosophe et sa dogmatique chrétienne; je répondais ensuite aux questions du biographe, dont la dévote curiosité *m'inquiète*. Ma lettre vous est pourtant parvenue? Elle contient beaucoup de bavardages sur la première éducation de mon frère. Vous n'en faites aucune mention. Je ne dois cependant pas m'inquiéter?

Nous avons réussi avec Bülow. Il vient samedi; ce pourrait être le commencement de quelque chose, ou la fin, *le bouquet*, l'effet de lumière du spectacle?

J'ai dîné hier à Potsdam avec Tholuk et Beckedorff. Ils ne se seraient pas montrés à moi sans cela.

A. Ht.

66.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 6 avril 1842.

Après l'arrogante publication de la sentence inquisitoriale de Bruno Bauer, je n'ose garder plus longtemps votre Strauss. Je vous rends avec beaucoup de remercîments ce remarquable ouvrage, qui m'a suggéré bien des réflexions. La méthode en est excellente; on apprend aussi à connaître toute la dogmatique de l'époque dans laquelle on vit, et en particulier la ruse monacale par laquelle, selon la manière de Schleiermacher, on professe extérieurement toutes les formes de mythes chrétiens, on s'accommode aux sentiments d'autrui, on fait enterrer sous l'escorte d'équipages de la cour celui «qui a bu le calice[1],» pendant qu'on insinue sous chaque mythe une soi-disant explication philosophique. Ce qui m'a déplu dans Strauss, c'est, dans le domaine de l'histoire naturelle, la légèreté avec laquelle il accepte sans difficulté la création de la matière organique au moyen de l'inorganique, la formation même de l'homme, sortant de la boue chaldéenne. Je lui pardonne plus facilement de faire, à ce qu'il paraît, peu de cas des contes bleus d'au delà du tombeau[2]; peut-être, après avoir peu espéré, se trouve-t-on d'autant plus agréablement surpris. Ce n'est pas une surprise pour vous, bienheureux que vous êtes. Dans la formule

[1] Allusion probable aux derniers moments du célèbre théologien Schleiermacher.

[2] Passage bien affligeant ! (*Notes du trad.*)

inquisitoriale d'aujourd'hui, j'ai trouvé très-espagnole et révoltante l'expression que le condamné « reconnaîtra lui-même »....! *Neque aliud reges, aut qui eadem sævitia usi sunt, nisi dedecus sibi atque illis gloriam peperere.*

Je vous envoie un Don Juan ; les formes du langage en sont parfois très-belles ; l'imagination n'y manque pas non plus. Je suis curieux d'apprendre l'effet qu'il fera sur vous.

Le constitutionnel *roi des Landes*[5], en présence de quarante personnes, a de nouveau dit hier à table que les professeurs de Gœttingue lui avaient parlé de leur patriotisme dans une adresse. « Les professeurs, a-t-il ajouté, n'ont point de patrie ; on peut avoir partout pour de l'argent des professeurs et des danseuses ; ils vont où on leur donne quelques gros de plus. » Quelle honte de nommer cela un prince allemand !

Mercredi soir. A. Ht.

67.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 7 avril 1842.

Notre ami inconnu est très-aimable. Je n'ai plus aucune inquiétude. Vous savez mettre un baume sur toutes les plaies. Je vous communique avec plaisir la copie des quelques lignes qui sont parvenues l'autre matin à la connaissance du roi, comme j'en avais l'intention. J'ai pris ce détour, parce que j'osais ainsi exprimer avec plus de liberté mon mécontentement. L'affaire est en

[1] Ernest-Auguste, roi de Hanovre.

meilleur chemin, mais elle n'est peut-être pas irrévocablement abandonnée. Je dois donc vous prier instamment de ne montrer à personne ces lignes! Elles figureraient inévitablement dans les journaux, et nuiraient beaucoup à mes démarches dans une circonstance importante. Le roi m'a fait appeler de très-bonne heure, et il m'a cordialement remercié de ma franchise, ce qui lui fait grand honneur.

Je ne suis pas allé aujourd'hui à Potsdam, parce que je voulais mener rondement l'élection de l'habile physicien *juif* Riess. L'académie s'est très-bien montrée; il n'y a eu que trois boules noires.

Je suivrai le roi demain, et je resterai jusqu'à dimanche. Je tâcherai de trouver pour Stuttgart un autographe poétique de Wilhelm de Humboldt, qui ait quelque valeur. Je ne possède, hélas! que des copies. — Cher ami, ménagez votre santé, qui n'est guère affermie. Votre

Jeudi soir. A. DE HUMBOLDT.

68.

Humboldt à Varnhagen.

Vendredi, 24 juin 1842.

Votre bienveillant souvenir, mon cher et spirituel ami, m'a été d'autant plus agréable que je suis revenu de Sanssouci avec un gros catarrhe et que je me trouve au milieu des ennuis d'un déménagement. J'occupe un logement de mauvais goût, rue d'Oranienbourg, dans le quartier de la Sibérie, et j'ai à peine un encrier sur ma table. Donc, pour cette fois, je me borne à vous remercier.

Quant à mon affection pour Marheinecke[1], je lui ai dit son fait à lui-même. Un coup de tonnerre, publié dans les journaux sous la forme d'un ordre du cabinet, avec quelques extravagants échantillons de censure, vaudrait mieux qu'une loi impossible sur la presse, escortée d'un grand-inquisiteur chargé d'établir la liberté. Nous aurions tant de choses à nous dire; j'espère vous voir encore avant votre départ. Ajoutez encore la vue réjouissante de quatre héritiers du trône: un prince, pâle et déhanché, un Islandais ivrogne, un aveugle et enragé politique, un esprit borné et têtu — voilà le monde monarchique à venir. Votre A. Ht.

J'accompagne le roi dans les provinces rhénanes. Vous comprenez que je n'étais pas d'étoffe à être un « lambeau de drapeau » pour Pétersbourg. Le chancelier a l'agrément d'être encore exposé à de grossières inculpations de la part de ceux qui n'ont pas été invités au banquet ou qui en ont été exclus. Combien un bouton de verre, une plume de paon ou un ruban a de prise sur l'humanité....[2]!

Journal de Varnhagen du 26 juin 1842 : « Humboldt m'a communiqué des détails sur la fondation du nouvel ordre. Le roi avait d'abord dressé une liste et avait employé pour les noms propres les caractères du sanscrit; cette liste a été communiquée à Humboldt, à Eichhorn, à Savigny et à Thiele, puis discutée et souvent modifiée; bien des noms ont successivement paru et disparu; cette hésitation a duré six semaines. Le roi voulait d'abord quarante-six membres, chiffre correspondant à celui des années du

[1] *Note de Varnhagen.* Il s'agit d'un travail de Marheinecke sur l'Église anglicane, publié dans les *Annales de la critique*, et accompagné de quelques sottises sur la censure.

[2] Ceci se rapporte au nouvel ordre *pour le mérite*.

règne de Frédéric-le-Grand ; il rejeta la proposition de porter le chiffre à quarante, à cause des plaisanteries sur les *Quarante* de l'Académie française ; enfin, il restreignit à trente le nombre des membres de l'ordre. Arago a été tout d'abord désigné par le roi. Metternich est un nom dont il ne veut pas démordre. Rumohr a échoué. Steffens, pensait le roi, n'est pourtant assez distingué, ni comme philosophe, ni comme naturaliste. Liszt, en dépit de toutes les objections, a été résolument appuyé par le roi. Spontini devait être élu, mais Savigny et le conseiller du cabinet Müller ont pu l'écarter. On objectait au sujet de Moore qu'il a fait des vers où il tourne la Prusse en dérision : « Cela ne me regarde pas ! » a dit le roi. On disait de Melloni qu'il avait été *carbonaro* et chef d'une junte révolutionnaire : « Peu m'importe, » a ajouté le roi ; je nommerais O'Connell, s'il avait rendu d'aussi grands services scientifiques. » Le roi proposait Raumer et Ranke ; mais Eichhorn et Savigny ne soutenaient que Ranke, et tous deux ont échoué. En contradiction avec les vues ci-dessus énoncées (Melloni, Moore et Arago), l'historien Schlosser a été écarté pour ses vues de parti (?). Metternich s'était moqué de l'évêché de Jérusalem ; pour qu'il ne fît pas de même à l'égard de l'ordre, il devait en être membre ; c'est là, selon Humboldt, le mobile secret. Uwaroff n'a pas été nommé à cause de Metternich, qui alors n'aurait plus été le seul en son genre. Link n'a pas été jugé de poids.

Journal du 27 juin 1842 : « Continuation du sujet d'hier. Humboldt avait prévenu le roi que l'Académie des sciences se proposait de nommer un israélite, M. Riess ; le roi avait répliqué qu'il ratifierait sans scrupule l'élection. « J'espère pourtant, a-t-il ajouté, que votre frère n'a pas fait la sottise de mettre dans les statuts qu'aucun juif ne pourrait être de l'Académie ? Le ministre Eichhorn savait que le roi n'avait pas de scrupule à cet égard ; mais comme la chose ne lui plaisait pas à lui, et qu'il pensait avoir de son côté Thiele, Rochow, Stolberg et d'autres, il a laissé dans les cartons pendant six semaines la requête qui avait pour objet la ratification ; puis il a écrit à l'Académie, en lui demandant si elle ignorait que Riess fût israélite ? L'Académie, très-irritée, a répondu à l'unanimité qu'elle s'en tenait à ses statuts, qu'elle avait fait l'élection conformément à ce qu'ils prescrivent, et qu'elle

passait à l'ordre du jour sur la question déplacée du ministre, sans vouloir y répondre. Eichhorn a avalé la pilule, et a présenté la requête au roi, qui a aussitôt ratifié l'élection. Le roi a paru éprouver quelque mécontentement, lorsqu'il a appris qu'il accordait ce que Frédéric-le-Grand avait refusé, c'est-à-dire l'admission d'un juif dans l'Académie. Frédéric, en effet, n'avait pas voulu ratifier le choix de Moïse Mendelssohn; on croit que ce fut par égard pour l'impératrice Catherine de Russie, qui était membre de l'Académie et qui n'aurait peut-être pas vu de bon œil ce nouveau confrère. » —

Journal du 30 août 1842 : « Humboldt m'a rapporté de pitoyables choses d'Eichhorn. En revanche, il m'a beaucoup parlé du roi, de son amabilité, de sa verve et de son humeur badine. Le roi, pense-t-il, ne renonce pas à ses plans favoris, même quand il semble en faire le sacrifice Il était plus satisfait des services du comte Mortimer Maltzan que de ceux d'aucun autre ministre, il avait pleine confiance en lui et s'ouvrait à lui sur tout. — Enquête sur le sens du mot *spirituel*, et dans quelle signification on peut l'appliquer au roi. Humboldt croit que le roi veut aussi se rendre en Grèce et qu'il ira sûrement ensuite à Jérusalem. Il est à craindre que les prêtres ne parviennent enfin à le dominer et à étouffer son heureux naturel ! — Humboldt va pour affaires à Eu, auprès du roi des Français, puis à Paris; il sera de retour à Berlin au mois de décembre. »

Dans son journal du 18 mars 1843, Varnhagen rend compte d'une visite que Humboldt lui a faite après son retour de Paris : « Humboldt est venu me voir aujourd'hui ; il a bien vieilli depuis que je ne l'ai vu, mais son esprit et son courage ne vieillissent pas. A Paris, il était joyeux et serein ; mais ici, une sombre disposition s'est immédiatement emparée de lui ; ce qu'il a trouvé à son arrivée, est, selon lui, pitoyable comme auparavant; on longe des précipices en jouant. Humboldt est avec cela assailli de plaintes et de prétentions ; tous veulent qu'il parle pour eux, qu'il emploie pour eux son influence. « De l'influence ! » s'écrie-t-il. — « Personne n'en a ! » Bunsen et Radowitz, les favoris du roi, n'en ont aucune ; ils ne peuvent qu'épier certaines fantaisies ou faiblesses pour les nourrir et se dévouer à leur service; s'ils voulaient sor-

tir de ce cercle étroit, c'en serait fait d'eux à l'instant. Le roi fait précisément ce qu'il veut, ce qu'il a depuis longtemps arrêté dans son esprit, et s'il écoute toujours un conseil, il n'en agit pas moins à sa fantaisie. » Humboldt parle avec dédain de Eichhorn et de Savigny, courtisans hypocrites, qui sont sous l'influence de Thiele, de Gerlach et de Hengstenberg. — Le roi n'a abandonné aucun de ses anciens plans, et peut à chaque instant faire de nouvelles tentatives au sujet des juifs, de la solennité du dimanche, de la consécration de l'évêque anglican, de la réorganisation de la noblesse, etc. Il fait des projets comme s'il devait vivre cent ans; il rêve d'énormes bâtiments, parcs, œuvres d'art, songe à des voyages, à celui d'Athènes, dont il a déjà été question, et sûrement aussi à un pèlerinage à Jérusalem, qui sommeille encore. Campagnes napoléoniennes, mais pacifiques, à Londres, à Saint-Pétersbourg, en Orient; conquêtes d'artistes, de savants, mais non de pays! Art et fantaisie sur le trône, et tout à l'entour jonglerie fanatique, hypocrite exploitation d'enfantillages! — Et cependant le roi est vraiment spirituel, vraiment aimable, animé des meilleures intentions! — Qu'arrivera-t-il encore de tout cela?—

69.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 3 avril 1842.

Si je vous remercie trop tard, mon cher ami, du précieux cadeau que vous m'avez fait, c'est qu'il m'a fallu d'abord mettre à profit mon séjour de Potsdam pour parcourir avec vous la période de votre jeunesse et pour m'orienter dans les vastes proportions de votre tableau du congrès de Vienne. L'histoire du développement de vos jeunes années est un épisode très-heureux : on aime à voir des esprits tels que le vôtre paraître au milieu des agitations du monde et agir sous nos yeux. Que nous étions injustes autrefois en jugeant les hommes

qui ont tenté de constituer le monde dans le mémorable congrès ! Qu'il devait y avoir alors de caprice dans nos exigences, si les diplomates de Vienne se présentent maintenant à notre souvenir comme de grands hommes d'État, en les rapprochant des misères qui nous entourent ! Nous avons, en revanche, des philosophes de cour, des patronesses de missions, des théologiens de cour et des prédicateurs de surprise...

Le ministre Bülow se plaint que vous ne l'ayez pas visité une seule fois dans le cercle de sa famille, entre huit et neuf heures du soir. Il reçoit demain mardi et vous seriez l'ornement de son cercle. Il n'invite par écrit aucun de ceux qui savent d'avance qu'ils seront les bienvenus. A. DE HUMBOLDT.

70.

Humboldt à Varnhagen.

Mardi, 13 juin 1843.

Pardonnez-moi, cher ami, de n'avoir pu vous envoyer plus tôt les deux nouveaux volumes des *Œuvres de Wilhelm ;* j'en ai été empêché par l'absence de Reimer, par mes éternelles distractions, par des occupations aussi régulières que l'oscillation du pendule, et en particulier par les préparatifs d'une excursion en Poméranie, qui aura lieu du 13 au 22. Je sais que vous n'aimez pas trop le commentaire d'*Hermann et Dorothée.* Il aurait pu être avantageusement converti en un ouvrage sur l'épopée en général, mais vous voyez vous-même par le livre sur la langue kawi, combien ce grand esprit aimait à rattacher des idées générales à des sujets spéciaux. Les sonnets sont empreints d'une

noble gravité et d'un sentiment profond. J'irai encore vous embrasser et vous demander par quelle voie je puis faire parvenir sûrement un exemplaire à M. Thomas Carlyle. A. m'inspire peu de confiance, et les messages de Bülow ne doivent pas être trop volumineux. Je remercierai très-obligeamment M. Carrière. Par l'aimable lettre qu'il vous a adressée, le *ministre fossile* a prouvé qu'il est plein de vie. Dans les *Biographies rédigées par un homme de rien*, je suis peint, de mon côté, comme une maligne bête de société. Cela ne tue pas, mais n'améliore non plus. A. DE HT.

71.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 26 juin 1843.

Je suis persuadé, cher ami, que je vous fais plaisir en vous communiquant (à vous seul) le fragment d'un nouveau volume d'Eckermann. Vous y trouverez le culte de la vigueur juvénile, envisagée comme source divine de la productivité (culte merveilleux dans un vieillard); vous y trouverez aussi un dévouement sans mélange à Napoléon. Je dois instamment vous prier de ne pas montrer cette feuille à notre « enfant », et de ne pas parler à Brockhaus de la communication que m'a faite Eckermann. Cela pourrait lui nuire, et il n'a déjà pas de bonheur. J'espère que les deux volumes de Wilhelm vous sont enfin parvenus par Buschmann. Le temps a grandement favorisé notre excursion dans le nord. De tels voyages sont propres à faire illusion aux princes sur l'état des esprits. « Du haut d'une fenêtre », j'ai adressé à la jeunesse quelques mots sur le lien

spirituel que forme simultanément dans tout l'univers le libre accord des sentiments et des espérances chez tous ceux qui veulent sérieusement le progrès de l'humanité. Vous trouverez dans la *Gazette d'État* ce petit discours, tel que je l'ai écrit de souvenir, après l'avoir improvisé. Sans cette précaution, mes *amis* de plus en plus nombreux en auraient altéré le sens. J'ai lu au roi une partie de l'ouvrage de Custine, qui est très-spirituel et fort bien écrit. Je n'en connais que deux volumes; mais je préfère le premier, qui peint de main de maître des tragédies d'un nouveau genre.

A. DE HUMBOLDT.

Ayez la bonté de me renvoyer Eckermann.

72.

Humboldt à Varnhagen.

Mardi, 27 juin 1843.

Je tremble, cher ami, à la pensée que vous pourriez aller jeudi à Tegel et n'y trouver personne. Bülow prend aujourd'hui congé du roi; il espère aller demain mercredi à Schlangenbad avec sa femme et ses deux filles aînées. J'écris ceci, en cas qu'il ne me fût pas possible de vous embrasser aujourd'hui avant votre départ. La sérénade aux flambeaux, de Düsseldorf, pourrait *ouvrir les yeux* sur bien des sujets. Comme vous conservez tout ce qui concerne vos amis, je joins à ce billet mon petit discours. A. H.

73.

Humboldt à Varnhagen.

Sanssouci, dimanche, 27 août 1843.

Je me hâte, mon cher ami, de vous remercier de l'aimable souvenir que vous avez envoyé à un vieillard, dont l'intelligence s'affaiblit. Au point de vue de la composition, de l'harmonie et du coloris du style, je ne connais rien de plus attrayant que vos études biographiques et vos jugements sur tout ce qui a eu quelque valeur littéraire pendant la période que nous avons traversée ensemble. C'est bien généreux de votre part de penser aussi à moi, et de rappeler les mots sans importance qui me sont échappés. Dans vos trois volumes, je vous ai déjà fréquemment suivi sur des sentiers qui m'étaient connus et qui me paraissaient toujours nouveaux ; mais, au milieu de ce *sylva sylvarum*, rien ne m'a plus charmé que ce que vous avez dit de l'erreur historique de la séparation des États « germaniques purs » (II, 256-272). Vous voyez que je suis un politique *enragé*, et que je tiens encore beaucoup aux choses de la terre, parce que vous nous rappelez, d'après Kant, qu'il ne faut pas faire grand *état* de ce qui suivra le soi-disant délogement de notre âme. « Le vert rameau, qui a grandi dans les régions septentrionales » (je deviens malicieux) s'est encore peu acclimaté, et je n'ai plus guère de temps pour attendre, puisque j'attends déjà depuis cinquante-trois ans... Les Allemands *écriront* encore bien des livres sur la liberté. —

L'homme aux jeux de cartes (II, 157) occasionnera de nouveau quelque agitation dans le voisinage de ma « colline. » Mais je crois avoir découvert un adoucissement qu'on n'aime pas, sans doute, à rappeler. Le mot : « ce misérable » a, je crois, disparu. Vous voyez que j'aime à vous lire, et pour d'autres motifs que la peur.

A. DE HT.

Nous n'avons pas encore parlé du livre de Custine. Le premier volume est le plus parfait ; il offre un intérêt dramatique, plein d'esprit et d'entraînement. Quel profond dépit doit produire un tel livre, même sur ceux qui dédaignent de se justifier ! *Il y a des longueurs de déclamations*, une rhétorique noire qui fatigue. Je blâme très-fort la publication de la lettre hypertragique de la princesse Trubetzkoï. Sans l'irritation qui doit être la suite nécessaire de cette publication, une nouvelle pétition pouvait avoir plus de chances. De quel droit jouer un tel coup de partie, assassiner peut-être ! L'adoration littéraire du bavardage de Mme de Girardin et de Mme Gay me met aussi de mauvaise humeur. Il est vrai qu'on peut pardonner cette adoration à une belle grande-duchesse.

J'ai ri de tout mon cœur d'apprendre que le saint-simonisme a été inventé par un homme d'affaires prussien. Comme il s'agit de Kœnigsberg, je veux me taire.

74.

Humboldt au prince de Prusse.

Berlin, 29 décembre 1843.

Je m'empresse d'annoncer à Votre Altesse royale la

réception de la caisse contenant le cadran astronomique universel des lieutenants D. et de H. de A... Je ferai naturellement tout ce qui pourra être agréable à Votre Altesse royale dans cette affaire. Par une lettre datée de Temesvar, 13 décembre de cette année, les deux officiers m'ont déjà prévenu de l'arrivée de l'instrument, et ont ajouté naïvement :

« Que je devais procurer une décoration mili-
« taire aux deux inventeurs par mon intervention
« auprès de Sa Majesté le Roi, *médecin universel*
« des arts et des sciences. »

Mais, pour que le médecin universel leur procure cette médecine, il faut que ces messieurs adressent quelques lignes à Sa Majesté elle-même. Les cadrans astronomiques universels étaient en grand renom au moyen âge ; mais, au point où en est actuellement l'astronomie, on n'en fait aucun usage quand l'observateur fait lui-même les calculs. Il ne peut donc être question de proposer une récompense en faveur de telles inventions graphiques, que si les auteurs se mettent en rapport direct avec le monarque. Le roi observe cette règle même pour les livres, qu'il faut accompagner d'une lettre, si l'on veut un remercîment par écrit.

Cela étant, Votre Altesse royale me permettra de remercier dans les meilleurs termes M. le lieutenant H. de A..... de la confiance qu'il a mise en moi, mais de l'engager en même temps à s'adresser directement à Sa Majesté, afin de me faciliter le moyen de lui être utile, ainsi qu'à son ami, et de répondre ainsi aux désirs et aux ordres de Votre Altesse royale. Pour plus de sûreté, Votre Altesse royale aura sans

doute la bonté de sceller ma lettre de son sceau et de l'adresser à M. l'ambassadeur, général de Canitz. J'ouvrirai la caisse à l'Observatoire, en présence du professeur Encke, et je le prierai de faire, selon l'usage, un rapport pour le cabinet du roi. Comme le mot *ingénieux* peut toujours être employé, même pour des instruments qui n'ont rien de nouveau, je tâcherai alors d'obtenir une petite *potion* de « médecine universelle. »

Je suis, avec le plus profond respect, de Votre Altesse Royale, le très-humble serviteur,

A. DE HUMBOLDT.

75.

Humboldt à Varnhagen.

Lundi, 1er janvier 1844.

Le convoi de Potsdam n'attendant pas, je me hâte, cher ami, de vous dire, malgré l'anonyme gardé par vous, que le charmant cadeau a fait oublier au roi les bulles de savon, les fonderies de plomb, le choral des chœurs d'anges de la cathédrale et le crieur de nuit. C'est un groupe d'une composition très-gracieuse, le ciel se reflétant dans l'amour terrestre. Le roi a aussitôt deviné qu'il avait pour auteurs les jeunes fées, la « couvée de cygne » de Bettina, et il demande s'il ose remercier [1]. A. DE HT.

[1] Je supprime sans hésitation une note de Varnhagen et un *post-scriptum*, que Humboldt fait lui-même précéder du mot *privatissime;* l'un et l'autre ont pour objet le groupe dont il est question dans la lettre. Le cadeau venait de Bettina ; mais le roi supposait par erreur, ou peut-être par malice, que les jeunes filles de Bettina avaient dessiné ce sujet.

(Note du trad.)

Varnhagen écrit dans son journal du 1er avril 1844 : « Visite de Humboldt, que je n'ai pas vu depuis longtemps. Il m'a dit tout ce qu'il avait sur le cœur. Il fait ce qu'il peut, mais il ne peut pas beaucoup, et le vieillard de soixante-quatorze ans a pourtant soixante-quatorze ans ! Il a lui-même fait allusion à son âge. Les affaires s'accumulent et l'accablent, mais il ne pourrait s'en passer ; la cour et la société sont pour lui ce qu'est au bourgeois le petit restaurant où il va de temps immémorial passer sa soirée et boire son verre de bière. Le roi, dit-il, n'est occupé que de ses fantaisies, qui ont surtout pour objet l'élément spirituel, ecclésiastique : ainsi le service divin, les constructions de temples, les missions, etc., etc. L'élément terrestre le préoccupe peu ; la mort de Louis-Philippe amènera-t-elle une crise? Que peut-il arriver au décès de Metternich? Quelle est la politique de la Russie à notre égard? Toutes ces questions le laissent indifférent, il y pense à peine. Celui qui est une fois son favori et se plie à ses goûts, a beau jeu. Bunsen, Radowitz et Canitz sont le plus en faveur ; Stolberg n'est qu'en seconde ligne. A cela se joignent une distraction et un manque d'égards excessifs. Rückert avait envoyé de belles poésies à la reine à l'occasion de sa convalescence ; on les trouva charmantes, sans même songer à un mot de réponse ; l'idée en vint très-tard à la reine, et on manda Rückert, qui était déjà parti depuis trois semaines ! Schelling voit à peine une fois par an le roi ; depuis que le roi le possède, il ne s'en soucie plus. Il invite rarement aussi Steffens, pour qui il a cependant de l'affection. Reumont fait exception en ce moment ; il prend sa part de la faveur dont jouissent Bunsen et le comte de Brühl. (On s'égaie sur ***, sur sa danse, etc. Humboldt disant qu'il est vert, sinon jaune, le roi réplique qu'à ***, il en est de même de tout le monde). Bunsen n'a pas plus de bon sens qu'auparavant ; il a proposé au roi d'acheter la Californie, d'y envoyer des missionnaires, etc. Il favorise de son crédit les entreprises de Mme de Helfert ; il voulait envoyer avec elle son propre fils et donner de sa fortune privée douze mille livres sterling pour fonder des établissements où les missions joueraient leur rôle ; mais il retira son offre, lorsqu'il apprit que la coopération royale était incertaine. Mme de Helfert n'a pour le moment reçu du roi que dix mille thalers ; le ministre Rother a paralysé les desseins ultérieurs de cette dame ; mais il a

dû dépêcher deux agents chargés de prendre des informations sur les possessions de Mme de Helfert dans les Indes orientales. On avait aussi voulu intéresser le roi dans la question des établissements du Texas, toujours sous le prétexte d'intérêts religieux. Humboldt avait fait par écrit de vives représentations à Bunsen, le suppliant d'avertir Eichhorn, de bien penser à la haine que sa manière d'agir accumulait sur lui et sur le roi même; ici, il a renouvelé de bouche ses instances; mais Bunsen, qui avait eu avec lui un entretien animé de deux heures sur l'Égypte, se leva sans répliquer et partit. Humboldt le croit assez vain pour vouloir accepter un ministère. J'ai idée que Humboldt s'engage beaucoup trop avec Bunsen, et a des rapports trop familiers avec lui ! La reine, dit Humboldt, n'a aucun penchant au catholicisme; elle est, au contraire, archi-protestante et encore plus zélée que le roi lui-même, car elle le pousse dans cette direction; elle y mettrait plus d'énergie, si elle comprenait mieux les affaires.

Ce soir, Humboldt m'envoie une lettre amicale, accompagnant l'ouvrage de Marc Fournier : *Russie*, *Allemagne et France*, Paris 1844, ainsi que dix-huit précieux manuscrits d'Arago, Metternich, Peel, Stanley, Récamier, Balzac, Prescott, Brunel, Herschel, Besson, Hélène d'Orléans, la duchesse de Dino, et quatre billets intimes et enjoués du roi. Magnifique cadeau !

76.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 1er avril 1844.

Mon noble ami, je veux essayer de vous faire ce soir un plaisir en joignant quelques cadeaux de peu d'importance à l'envoi du barbare poison ruthénien [1]. Les flatteries dont je suis l'objet dans ces lettres, sauf celle

[1] *Russie, Allemagne et France*, par Marc Fournier. Paris 1844. (*Note de l'ouvrage original.*)

Les Ruthéniens sont une peuplade slave de la Servie. (*Note du trad.*)

de Solingen, ne m'ont pas retenu de vous offrir ce qui peut vous intéresser.

1° Lord Stanley, actuellement ministre, à qui j'avais recommandé le cousin de notre Dieffenbach, auteur d'un excellent voyage dans la Nouvelle-Zélande. Il était impliqué dans la révolte de Francfort, ce qui rend difficile de lui procurer une place en Allemagne. Si je pouvais voyager, je ne voudrais pas d'autre compagnon.

2° La conjecture, venant de Solingen.

3° Une remarquable lettre de Bresson, du 6 février 1839.

4° Une lettre très-affectueuse d'Arago, à qui j'avais dédié l'*Examen de l'histoire de la géographie du quinzième siècle*. Je ne sais si vous possédez déjà un autographe de sa main.

5° Un billet du roi, écrit à une époque où il m'appuyait fort dans la délivrance de jeunes démagogues. Il s'agissait ici du jeune Hœninghaus, que j'ai réussi à sortir d'embarras. La lettre du prince-royal témoigne d'un noble courroux contre Kamptz et consorts.

6° Une lettre de la duchesse d'Orléans.

7° Une lettre du roi de Danemark. Arago et moi, nous avions simultanément recommandé au roi le grand astronome Hansen, de Gotha. Notre demande fut exaucée ; Arago reçut aussi une lettre très-affectueuse, écrite de la propre main de Christianus Rex, autrefois roi constitutionnel de — Norwége.

8° Encore un billet du prince-royal, plein de gaîté et de finesse. Il lui importait beaucoup que Metternich acceptât la présidence, pour mettre la société en bonne odeur à Rome, où elle passe pour Bunso-hérétique.

9° Une lettre de la duchesse de Dino, maintenant

duchesse de Talleyrand. Elle devient encore duchesse de Sagan.

10° et 11° Deux autres lettres enjouées du roi. Le *phoque*, recommandation d'un capitaine danois un peu rude, qui offrait ses services aux naturalistes désireux de faire le tour du monde, moyennant 2500 thalers pour chacun d'eux (un peu cher). Il n'en fut rien. Le seigneur Cados, ministre secrétaire d'État de l'horloger duc de Normandie, qui écrivait au prince-royal pour se plaindre de l'inconvenance des attaques dont il était l'objet de la part de la *Gazette d'État*.

12° Brunel, le héros du tunnel.

13° Une lettre pleine de flatteries, de sir John Herschel.

14° M. de Balzac.

15° Sir Robert Peel. On m'avait écrit d'Oxford que le premier botaniste de l'Europe, Robert Brown, se trouvait tout à coup dans un grand embarras d'argent, et que Peel, sur ma requête, lui procurerait l'une des quatre petites pensions conférées aux gens de lettres par le Parlement. J'ai réussi.

16° Mme Récamier. Vous avez sans doute plusieurs lettres d'elle.

17° Une jolie lettre du prince de Metternich, à joindre à la masse de celles que vous possédez de lui.

18° Le grand historien américain Prescott.

Ce que je détruis dans ma frivolité se trouve ainsi sauvé entre vos mains. Je vous conjure, cher ami, de ne dire à personne que je vous ai donné ces billets du roi, quelque insignifiants qu'ils soient. Cela me nuirait en ce moment.

Lundi soir. A. DE HUMBOLDT.

77.

J. W. T. à Humboldt.

Hœfgen, près de Solingen, 21 mars 1844.

Votre Excellence ne trouvera pas mauvais que j'aie pris la liberté de m'adresser à elle. J'ai lu, il y a quelque temps, dans la *Gazette* qu'*un individu de Kœnigsberg* doit vous avoir écrit au sujet de secrets de la nature — il s'agissait de faire des daguerréotypes dans l'obscurité; — d'où je conjecture que Votre Excellence est un naturaliste et en relation avec des amis qui le sont aussi. J'ai fait, de mon côté, d'importantes découvertes dans les secrets de la nature, mais mes occupations actuelles ne me permettent pas d'y faire d'ultérieurs progrès; je voudrais donc pouvoir vous parler un jour de ce sujet; l'un pourra peut-être se rendre utile à l'autre; je consentirai donc volontiers à faire le voyage de Berlin pour m'aboucher avec vous. Si ma visite n'est pas désagréable à Votre Excellence, elle aura la bonté de m'écrire aussitôt que possible à quelle époque je pourrais lui parler à Berlin. En attendant votre obligeante réponse,

Je suis, avec la plus haute considération, de Votre Excellence le plus dévoué serviteur. J. W. T.

Le marchand Gottfried H. de Berlin pourrait vous donner des renseignements sur ma situation et mon caractère.

(*Remarque de Humboldt.* La conjecture que je suis un naturaliste, suggérée en vous, il y a quelque temps, par la lecture d'une feuille politique, est sans doute fondée. J'ai le tort de publier quelques écrits d'histoire naturelle depuis 1789.)

78.

L'ambassadeur de France, comte de Bresson, à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Berlin, 6 février 1839.

Chère Excellence,

Je suis heureux de pouvoir vous envoyer aujourd'hui un article plus digne de vous que celui d'hier. Gardez ce numéro des *Débats*. Je n'en fais pas collection.

La remarque de M. M. V. L. — sur le *nescio quis Plutarchus* est puérile. Du reste, son article est inspiré par une juste appréciation de votre gloire, qui est nôtre aussi et que nous revendiquons.

Veuillez, chère Excellence, agréer mes affectueux et respectueux hommages. Bresson.

P. S. Je finissais ce billet quand celui que vous m'avez écrit ce matin m'a été remis. — Je le conserverai toute ma vie, et parce qu'il est un vrai monument historique, et pour ce titre précieux d'ami que vous daignez me donner. Hélas! oui, nous verrons bien des choses, si Dieu nous prête vie, mais qu'il fasse que nous ne revoyions plus celles qui ont déjà passé sur notre siècle! La coalition y travaille cependant de toutes ses forces en sapant le pouvoir royal. C'est un accès de démence qui rappelle 1791. Ce sont des Girondins en herbe que nous aurions aimés, et ils seraient les premières victimes englouties sous l'édifice qu'ils ébranlent.

Est-il donc nécessaire de faire un grand effort de

raison pour voir clairement que le roi est le ciment de toutes choses, qu'il nous tient suspendus sur le chaos, et que lui de moins ou lui de plus, la situation change de fond en comble? En conscience, le danger vient-il de lui aujourd'hui? et un ordre de choses si péniblement acquis, si laborieusement établi, sera-t-il sacrifié à la rancune de quelques hommes, ou à quelques vaines théories inapplicables en France, bonnes tout au plus en Angleterre, où elles sont consacrées par les âges, et, ce qui vaut mieux encore, administrées par les seules classes éclairées et supérieures? D. qui est un bon esprit, m'écrit qu'il a foi dans l'issue de la crise ministérielle. M. Molé a modifié sa résolution de ne plus reprendre les affaires ; il les reprendra si on lui assure 36 ou 40 voix de majorité. La réunion Jacqueminot, qui rend de grands services, y travaille.

Voici les adieux, les derniers, de M. de Talleyrand à Fontainebleau le 2 juin 1837 : « Adieu, mon cher Bresson ; restez à Berlin aussi longtemps que possible ; vous êtes bien ; ne cherchez pas le mieux. Il y aura bien du mouvement dans le monde; vous êtes jeune; vous le verrez. »

Je vous cite ces paroles parce qu'elles rentrent dans l'esprit de votre billet, dont je vous remercie encore et qui devient pour moi titre de famille. B.

(*Remarque de Humboldt*[1]. Lettre du comte Bresson, ministre de France à Berlin. Je l'ai conservée à cause de quelques mots de M. de Talleyrand. J'avais écrit à M. Bresson que la position en France est des plus graves, que je crois encore à la paix, parce que, à côté de la sagesse des gouvernants, il y a de la médecine expectante, de la mollesse et de la prudence timorée : que ces

[1] Cette remarque est en français dans l'original. (*Note du trad.*)

choses ne peuvent cependant agir que pour un temps limité, et que ceux qui sont jeunes, comme lui, verront en action ce qui court aujourd'hui comme velléités nationales à racines profondes.)

79.

Arago à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Paris, 19 août 1834.

Mon cher ami,

Les termes me manquent pour te dire combien je suis peiné de t'avoir donné un moment d'ennui. Persuade-toi donc, une fois pour toutes, que quels que puissent être envers toi mes torts apparents ou réels, je n'aurai jamais celui d'oublier combien tu as toujours été bon pour moi ; l'amitié que je t'ai vouée ne le cède pas à celle que tu me montres et dont je suis à la fois heureux et fier ! J'aurais bien voulu, à l'occasion de ton aimable dédicace, t'en donner un témoignage public ; mais diverses circonstances de ma position actuellement si difficile et si compliquée, y ont mis obstacle. Ce n'est, au reste, je l'espère, que partie remise.

J'apprends avec chagrin que tu n'es pas content de ta santé. La mienne est détestable et je m'en inquiète peu. Tout ce que je vois journellement dans ce bas monde, de bassesse, de servilité, d'ignobles passions, me fait envisager avec sang-froid les événements dont les hommes se préoccupent le plus. La seule nouvelle qui pourrait aujourd'hui me tirer de mon *spleen*, serait celle — de ton voyage à Paris. Pourquoi n'ai-je pas trouvé dans tes lettres un seul mot d'espoir, même pour un avenir éloigné ?

Le monde scientifique est ici dans un calme plat! c'est véritablement à s'en désoler. Je pars après-demain pour l'Angleterre avec M. Pentland. En rapporterai-je des idées plus consolantes?

Notre observatoire est devenu à la fois élégant et très-commode. Le bureau a décidé qu'il fallait nommer un directeur. J'ai été choisi à l'unanimité. J'aurai sous mes ordres quatre ou cinq jeunes gens avec le titre d'élèves et 2000 fr. d'appointements. Sous ce rapport, nous allons enfin sortir de l'ornière.

Adieu, mon cher, mon excellent ami. Matthieu, qui n'est pas encore entièrement guéri d'un cruel mal d'yeux, me charge, ainsi que sa femme, de le rappeler à ton souvenir.

Tout à toi pour la vie

F. Arago.

80.

Quatre billets de Frédéric-Guillaume IV à Humboldt.

I.

23 décembre 36, le soir.

Le numéro quasi-anonyme doit s'attendre à la plus douce de toutes les peines, car la sentence sera *sans doute*, c'est-à-dire *certainement* réduite à six mois et à trois ans de privation de tout emploi public. Ainsi, vous enverrez du moins quelque consolation au fidèle Krefeld, à titre de cadeau de Noël. Peut-être!!?!! réussirai-je à obtenir la grâce entière de cette catégorie!— Mais il est révoltant et horrible de laisser ces pauvres jeunes gens languir si longtemps dans un dégoûtant

cachot. — Avec de tels parents ! — Si ses parents étaient fous et fripons, ce serait *à peine* excusable. — Nous verrons-nous ce soir ? Fr. G.

II.

(Billet écrit en français.)

Chérissime Humboldt, vous connaissez tous les prétendants à toutes les couronnes ; — lisez, de grâce, la lettre ci-jointe, et faites moi connaître le *seigneur Cados,* ses père et mère et aïeux, ainsi que ses droits à la couronne de France, que je tâcherai alors de lui procurer.

B. 21 février 1839. Frédéric Guillaume,
prince royal.

III.

Épisode des noces de Figaro.
Il y manque quelque chose. —
Quoi ? —
Le cachet.

Sentez-vous la finesse de l'allusion, mon très-cher ami ? Votre cachet doit me tirer d'un embarras presque aussi grand que celui de la comtesse Almaviva. Autrement, le prince remarquera que j'ai lu tout ce que vous avez malheureusement dit de flatteur à mon sujet. Pour vous divertir, je vous envoie aussi ma lettre. Vale.

B. 23 mars 1840. Fr. G.

(*De la main de Humboldt*, et en français : Autographe du prince royal de Prusse. Le prince royal offrait au prince Metternich la place de président de l'Institut archéologique de Rome. J'avais dû donner au prince royal une lettre qu'il voulait inclure ; comme elle contenait quelques éloges, il a désiré qu'elle fût cachetée.

Humboldt.

J'ai eu l'honnêteté et la maladresse de ne pas copier la lettre du roi au prince Metternich.)

IV.

(Billet écrit en français.)

Je vous communique la dépêche ci-jointe de Copenhague, pour vous avertir de la nouvelle *seccatura* qui vous attend d'un phoque du Sund, qui vient vous demander conseil et assistance pour tourner autour de notre globe. La présente n'étant à d'autres fins, je prie Dieu, Monsieur le baron de Humboldt, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. Donné en notre château de Potsdam, 29 avril 1849 (1843?), vers minuit.

LS Sign. Frédéric Guillaume.

(*Remarque de Varnhagen. Fac-simile* du billet pour en mieux marquer le caractère badin.)

81.

Christian VIII, roi de Danemark, à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Copenhague, ce 3 mai 1843.

Monsieur le baron de Humboldt! La lettre que vous m'avez adressée le jour avant votre départ de Paris a éveillé mon attention au sujet des *Tables lunaires* qu'on doit aux travaux du professeur Hansen, et je me suis adressé à notre célèbre astronome Schumacher pour apprendre ce qui restait encore à faire pour compléter

cet ouvrage important. Suivant ses indices, il a été facile de trouver moyen de continuer ces travaux, les comparaisons des observations, et moyennant les secours nécessaires et alloués, Schumacher espère de voir publier ces *Tables de la lune* avant le terme de deux années. — On trouvera sans doute la récompense des soins qu'on consacre aux sciences dans leur avancement même; mais l'approbation des savants distingués donne une véritable satisfaction, dont on jouit doublement lorsque ces suffrages nous viennent d'une voix qui en vaut bien d'autres. Jaloux de mériter toujours votre approbation, Monsieur le baron, je désire être guidé par vos lumières, et je serai charmé toutefois que vous vouliez m'adresser vos observations scientifiques.

C'est avec la plus haute considération que j'ai le plaisir de me dire, Monsieur le baron de Humboldt, votre tout affectionné CHRISTIAN R.

82.

John Herschel à Humboldt.

(Lettre traduite de l'anglais).

Collingwood, 21 décembre 1843.
Hawkhorst. Kent.

Mon cher baron,

Il y a fort longtemps que j'ai reçu votre important et très-intéressant ouvrage sur l'*Asie centrale ;* je vous en aurais depuis longtemps accusé réception, mais je ne voulais ni ne pouvais vous remercier convenablement de votre flatteuse attention avant d'avoir pris connais-

sance de l'ouvrage. Mes occupations habituelles ne me laissent pas beaucoup de temps pour la lecture, et ne m'ont jusqu'ici permis de le parcourir qu'en partie ; et en vérité, cet ouvrage demande une si profonde étude, que je désespère d'en connaître tous les détails. Je me suis donc restreint aux recherches climatologiques du troisième volume, et spécialement au mémoire sur les causes des flexions des lignes isothermes ; je l'ai lu avec un grand intérêt, et il me semble être le coup d'œil le plus complet qui ait été jeté sur cet important sujet. En lisant ceci et d'autres parties de vos ouvrages sur la physique du globe, j'ai été surpris de la parfaite connaissance, de la fraîcheur de tous les détails, d'où l'on pourrait presque conclure que vous avez le don d'ubiquité ; les tableaux des régions variées de notre planète se présentent si vivement à votre imagination que vous en donnez une parfaite idée à vos lecteurs.

La description des couches d'or et de platine de l'Oural et de la zone du 56e degré de latitude, m'a vivement intéressé, ainsi que les faits curieux concernant des vestiges de civilisation grecque dans ces régions. Je n'ai pu m'empêcher de traduire et d'envoyer à l'*Athenæum* (la meilleure de nos revues littéraires et scientifiques) la singulière description du *monstre* de Taschkow-Targanka, en citant comme source votre ouvrage. Elle se trouve au troisième volume, p. 597.

L'idée de mettre à profit les ouvrages des géographes chinois pour arriver à des résultats plus exacts sur la géographie de l'Asie centrale, me semble heureuse et féconde, surtout depuis que la littérature de cette remarquable contrée nous devient de jour en jour plus familière par l'importation des livres chinois. Ce que

vous avez rapporté des chariots magnétiques et des hodomètres de l'empereur Tching-wang, peut nous donner, si les faits sont certains, une bien plus haute idée de l'ancienne civilisation de la Chine que tel autre fait, produit jusqu'à présent.

En un mot, je vous félicite de la publication de cet ouvrage, comme d'un grand fait scientifique ; et, s'il est vrai qu'il ne faille le considérer que comme l'avant-coureur d'un autre ouvrage sur la découverte primitive de l'Amérique, il faut convenir que vous travaillez sur un fonds inépuisable ! Puisse votre précieuse santé se fortifier et se conserver encore longtemps ; puissiez-vous avoir autant de plaisir à publier successivement vos ouvrages, que vos lecteurs en ont à les lire !

Miss Gibson m'écrit que vous lui avez plus d'une fois demandé l'époque où paraîtront mes observations du Cap. Personne ne peut regretter plus vivement que moi le retard qui a eu lieu ; mais il était inévitable, car j'ai dû exécuter moi-même toutes les parties de la réduction ; les nombreuses cartes, catalogues et autres minutieux détails de tout genre prennent un temps hors de toute proportion avec leur apparente étendue. Néanmoins j'ai l'espoir fondé de pouvoir en livrer une portion considérable à l'imprimeur dans le cours de l'année prochaine. La gravure de quelques-unes des nébuleuses est déjà assez avancée. Le sujet qui m'a peut-être le plus occupé, c'est l'estimation des dimensions des étoiles du Sud, comparées à celles du Nord. Un fait curieux relatif à l'une d'elles, 7 Argus, m'a été communiqué par un correspondant des Indes, M. Mackay ; c'est qu'elle a de nouveau fait un grand et rapide progrès dans l'échelle de dimension (vous vous rappelez

peut-être qu'en 1837, 8 s'est subitement agrandi de 2, 1 m. répondant à α du Centaure). Au mois de mars 1843, selon M. Mackay, elle était égale à Canopus ; « α Crucis », dit-il, était sombre à côté d'elle. Quand je l'ai observée pour la première fois au Cap, elle était décidément inférieure à « α Crucis. »

Croyez, mon cher baron, que je serai toujours votre bien affectionné, J. F. W. HERSCHEL.

Je ne veux pas oublier de vous souhaiter, selon l'usage anglais, « une joyeuse fête de Noël, suivie de beaucoup d'autres. »

83.

Balzac à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Berlin, hôtel de Russie, 1843.

Monsieur le baron,

Serais-je assez heureux en allant lundi à Potsdam par le train de onze heures, d'avoir l'honneur de vous y rencontrer, et de vous présenter mes respects ? Je ne fais que passer par Berlin, vous me pardonnerez donc de prendre la liberté de vous indiquer ainsi le temps de ma visite ; mais, n'est-ce pas d'ailleurs vous prouver à quel point je tiens à ajouter quelques nouveaux souvenirs à ceux du salon de Gérard ?

Si je n'ai pas le bonheur de vous trouver, ce petit mot vous dira du moins que je voulais me rappeler à vous autrement que par une carte. Aussi, veuillez, Monsieur le baron, agréer l'expression de la respectueuse admiration de votre très-humble et très-obéissant serviteur. DE BALZAC.

84.

Robert Peel à Humboldt.

(Lettre traduite de l'anglais.)

Whitehall, 4 septembre 1843

Cher baron de Humboldt,

J'ai été très-flatté de la bienveillante attention que vous avez eue de m'envoyer votre ouvrage sur l'Asie centrale, qui offre un si vif intérêt. Je saurai l'apprécier, non-seulement pour sa valeur intrinsèque, mais comme un témoignage d'estime de votre part.

Le privilége d'être au pouvoir ne me donne pas de plus grande satisfaction que celle d'obtenir de temps en temps une marque de faveur royale et de reconnaissance publique, en faveur d'hommes qui se distinguent par leurs talents et par les services qu'ils ont rendus à la science.

Malgré l'insuffisance des sommes mises par le Parlement à la disposition de la Cour, je m'estime heureux d'être en état de reconnaître le mérite de M. Robert Brown. Je viens de lui faire savoir que Sa Majesté a bien voulu lui accorder, sur la liste civile, une pension viagère de deux cents livres sterling, en reconnaissance des éminents services qu'il a rendus à la botanique par ses talents et par ses ouvrages.

Agréez, mon cher baron, l'assurance de ma sincère estime et de mon affection. Robert Peel.

85.

Metternich à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Vienne, octobre 1843.

Mon cher baron!

Vous avez bien voulu m'envoyer un exemplaire de votre *Asie centrale;* je l'appelle vôtre, car les découvertes appartiennent de droit à ceux qui les font, et être l'auteur d'une découverte vaut souvent mieux que d'être le possesseur de l'objet sur lequel elle porte! J'ai commencé la lecture de l'ouvrage, que je compte au nombre de ceux que je traite, comme des esprits autrement faits que le mien traitent les productions futiles, à savoir comme une grande ressource. Tel est en toute vérité le cas; j'ai souvent besoin de me distraire des soins de mon travail de *fabrique;* alors je cherche de nouveaux éléments de vie et de force dans des productions sérieuses. Un livre comme vous savez en faire, est pour moi une source féconde d'éléments pareils; aussi mon but est toujours atteint; j'apprends et j'aime à apprendre, — et je ne me dépite pas par tout ce que vous savez! Ce que dans vos ouvrages il y a d'admirable, c'est la méthode; vous savez tracer une ligne pour ne plus jamais la perdre de vue. Aussi *arrivez-vous*, ce qui n'est pas réservé à tous ceux qui se mettent en route.

Vous m'enverrez les volumes complets et je les attends avec un vif sentiment de reconnaissance.

Veuillez agréer, mon cher baron, l'assurance de mes sentiments de considération distinguée et d'attachement déjà fort ancien. . . . . Metternich.

86.

Prescott à Humboldt.

(Lettre traduite de l'anglais.)

Boston, 23 décembre 1843.

Monsieur le baron,

Je me suis occupé pendant quelques années de l'*Histoire de la conquête du Mexique*, qui est maintenant publiée dans cette contrée, comme elle l'a été dernièrement en Angleterre. Je prends la liberté de vous en offrir un exemplaire, que la maison Gossler, de Hambourg, vous fera parvenir à l'arrivée du premier bateau à vapeur partant de New-York au mois de janvier à destination de cette ville. Quoique j'aie eu spécialement en vue la conquête des Espagnols, j'ai consacré la moitié d'un volume à la civilisation des Aztèques, et j'ai souvent été guidé dans l'obscurité de ce sujet par la lumière de vos recherches. Je sens combien je vous suis redevable, et je souhaiterais vivement d'apprendre que mes propres investigations ont obtenu votre suffrage ; ce serait là, sans aucun doute, le meilleur et le plus satisfaisant résultat de mes travaux.

Comme j'ai eu à ma disposition une grande collection de documents inédits et originaux sur la conquête du Pérou, je m'occuperai sans retard de ce sujet, pour lequel votre assistance me sera bien précieuse. Votre grand *Atlas pittoresque* donne assurément beaucoup d'éclaircissements sur des points divers ; mais, comme votre *Voyage aux régions équinoxiales* s'arrête brusquement au Pérou, j'aurai à sonder la plus grande partie

de ma route sans la main du maître qui m'a guidé d'un pas si sûr dans la Nouvelle-Espagne.

Je pense que l'étude sur le Pérou prendra moins de temps et d'espace que celle du Mexique; quand elle sera terminée, je me propose d'aborder le règne de Philippe II. J'ai réuni de longue date les matériaux de ce travail; en outre, un savant espagnol a exploré pour moi les bibliothèques publiques ou privées de l'Angleterre, de la Belgique et de la France; il travaille maintenant pour moi en Espagne. L'excellente histoire de Ranke, *Les princes et les peuples de l'Europe méridionale*, contient une énumération de plusieurs manuscrits importants, spécialement sur les relations vénitiennes; je voudrais bien en obtenir des copies. Ces manuscrits se trouvent, pour la plupart, dans la bibliothèque royale de Berlin; quelques-uns, dans celle de Gotha. J'ai écrit à notre ministre, M. Wheaton, pour le prier de faire des démarches en ma faveur. La courtoisie bien connue du caractère allemand et les principes libéraux qui régissent en Prusse les institutions littéraires, me font espérer de ne pas rencontrer d'obstacles à la réalisation de mes désirs. S'il en était autrement, vous me rendriez un grand service en appuyant ma demande de votre haute influence.

J'espère que ma requête ne vous paraîtra pas trop présomptueuse. Quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître personnellement, le bienveillant message qui m'a été remis dernièrement de votre part par l'entremise du professeur Tellkampf, me donne la conviction que vous avez jugé favorablement ma précédente publication, et que vous continuerez à honorer de votre intérêt mes études historiques.

Je vous prie, Monsieur le baron, d'agréer l'assurance du profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être Votre obéissant serviteur,

W. H. Prescott.

87.

Mme Récamier à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Paris, 28 juillet 1843.

Je n'ai pas d'expression, Monsieur, pour vous dire combien je suis touchée de votre lettre; vous m'avez épargné le saisissement d'apprendre par les journaux une nouvelle aussi douloureuse qu'imprévue. — Quoique bien souffrante et bien affligée, je ne veux pas perdre un moment pour vous en remercier. — Vous savez, Monsieur, qu'il y avait bien des années que je n'avais vu le prince Auguste, mais je recevais constamment la preuve de son souvenir. — C'est à l'époque la plus triste de sa vie que je l'avais connu chez Mme de Staël, où il avait rencontré tant de nobles sympathies; hélas, de la réunion si brillante et si agitée du château de Coppet, il ne restait que lui; il ne me reste plus à présent des souvenirs de ma jeunesse et de tout ce passé de ma vie, que le beau tableau de Corinne, dont le sentiment le plus noble et le plus touchant avait orné ma retraite. Je n'ai pas le courage, Monsieur, de prolonger cette lettre et de répondre aux détails si intéressants qui terminent la vôtre; permettez-moi de ne vous parler aujourd'hui que de ma douleur, de ma reconnaissance et de mon admiration. J. Récamier.

88.

Humboldt à Varnhagen.

31 août 1844.

Il vous sera sans doute agréable que je dépose entre vos mains :

a. Bettina dans la persécution.

b. Deux exemplaires de mon très-petit discours.

c. Deux lettres de Spontini : inconcevables allusions au prince Wittgenstein, au comte Redern ; dispositions haineuses à l'endroit de Meyerbeer, et sérieuse réponse de ma part.

d. Une lettre de Gay-Lussac, qui avait été dangereusement blessé par une explosion.

e. Une très-obligeante lettre du grand-duc de Toscane.

A. DE HUMBOLDT.

Samedi soir.

89.

Léopold, grand-duc de Toscane, à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Florence, ce 20 juillet 1844.

Très-cher comte,

Le professeur de botanique Philippe Parlatore se rend à Berlin. Il m'est impossible de le laisser partir sans le charger d'une lettre pour vous, cher comte, qui exprime mes remercîments pour les recommandations que vous m'avez faites pour que la Toscane pût s'enrichir de plusieurs hommes illustres. Vous, le père et

protecteur de toutes les sciences naturelles, connaissiez M. Parlatore, et un jugement porté par vous suffisait : il est à Florence, dirige le jardin du Musée et préside à l'herbier central qui lui doit son existence. Un autre physicien, le professeur Matteucci, nous a été recommandé par vous ; c'est un investigateur de la nature ; espion heureux, il mène la science, fabrique les instruments pour l'interroger, et est maintenant sur le chemin d'importantes découvertes ; il fait aussi un petit voyage pour se remettre d'un travail trop prolongé. Je ne sais s'il sera aussi heureux de rencontrer celui pour lequel il conserve tant de vénération et de reconnaissance Notre Université de Pise a rassemblé tout ce que l'on pouvait trouver en fait de sciences naturelles et on en voit le fruit ; à Florence, les études pratiques de perfectionnement dans le grand hôpital contribuent aussi, j'espère, à maintenir la médecine et la chirurgie dans le vrai chemin de science naturelle, d'observation et d'expérience. Les congrès des amateurs des sciences en Italie porteront aussi leur fruit ; ces réunions innocentes mettent la science à la connaissance de beaucoup de personnes et établissent des relations utiles entre beaucoup d'hommes de mérite qui se connaissaient à peine. On avait dit une fois que vous aviez l'intention de descendre en Italie. Vous auriez mis le comble à notre bonheur, vous auriez été acclamé unanimement le vrai protecteur des sciences naturelles.

Veuillez me croire toujours votre très-affectionné

LÉOPOLD.

90.

Humboldt à Varnhagen.

2 septembre 1844.

Le docteur Prutz, de Halle, n'eût-il écrit dans son néfaste *Moritz*, que ce qu'il dit du peuple (p. 40), *à qui on doit donner deux morceaux pour qu'en frétillant de la queue, il se retire en rampant dans sa froide tanière*, ou encore (p. 53) les non moins poétiques vers *Je vous conjure, futurs régents,* on comprend que ce merveilleux ouvrage, dans lequel Moritz jette tous ses amis à l'eau pour avoir le plaisir de les en tirer morts ou vifs, mais en tout cas mouillés jusqu'aux os, ait pu *avoir du succès* dans le temps où nous vivons.

Lisez, cher ami, le manuscrit, mais renvoyez-le moi avant demain mardi, à deux heures. Les démarches que je fais seront, au reste, inutiles. On pourrait par la représentation gagner de l'argent pour les inondés ; alors la police serait une machine hydraulique ou même un séchoir.

A. Ht.

Lundi.

91.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 6 septembre 1844.

Moi aussi, cher ami, je comprends comme vous que le discours ait dû avoir de l'attrait et du piquant dans notre nord, comme sous le « pôle flegmatique. » Il se caractérise par l'heureux emploi d'un style figuré, qui fait sans doute passer sous nos yeux les images un peu

surannées ; mais on ne peut lui refuser une certaine délicatesse d'expression et le sentiment de l'harmonie. Il y a de la noblesse à éprouver fréquemment le besoin de communiquer avec le public, de parler librement à des milliers d'hommes. La générosité qu'il peut y avoir à couvrir quelques « hauts serviteurs » de la protection du manteau royal, est peu appréciée. Faudrait-il donc se montrer hostile aux « petites gens » ?

On est douloureusement affecté de voir, dans les questions politiques, les décevantes illusions qui s'emparent malgré lui d'un prince doué de tant de talents, animé des meilleures intentions et gardant un cœur toujours jeune, toujours pressé du besoin d'agir. Lorsque Parry, tiré par les chiens des Samoïèdes, cherchait à se rapprocher du pôle, on faisait continuellement *avancer* les traîneaux et les chiens sur la glace. Mais quand le soleil perça le brouillard et qu'on put déterminer la hauteur du pôle, il se trouva que, sans le savoir, on avait *rétrogradé* de plusieurs degrés. On avait marché *en avant* sur un banc de glace mobile, que les courants entraînaient vers le sud. Les ministres sont le sol mobile et glacé. Le courant serait-il la philosophie dogmatique et missionnaire ? A. Ht.

Dans la lettre à Spontini, on a fait l'erreur singulière de mettre *la magie diverse*, au lieu de dire : « la magie divine des sons n'a pas d'action sur la prose de la vie. »

Il est maintenant certain que l'impératrice ne vient pas. Le roi ira le 15 ? à Sanssouci.

92.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 13 septembre 1844.

Je dois me rendre à l'instant à la gare du chemin de Stettin pour l'arrivée du roi, qui aura lieu à neuf heures; puis, j'irai passer quelques jours à Sanssouci, où j'atteindrai, hélas! mon 75e anniversaire. Je dis hélas! parce que je croyais en 1789 que le monde aurait actuellement trouvé la solution de quelques questions de plus. J'ai vu beaucoup de choses, mais j'en ai vu peu qui répondissent à mes espérances.

Je ne puis vous parler aujourd'hui de l'attrayante description de votre séjour à Paris, en 1810. Mon bon génie m'a fait immédiatement découvrir le passage où votre amitié me prodiguait l'encens. J'ai senti que l'éloge ne me laissait pas encore indifférent.

L'université de Breslau s'est comportée d'une manière on ne peut plus «antiscythique.» Que l'homme est ingénieux à chercher le grand air au travers des filets, des mines et des sinuosités de la contrainte politique! et quand il respire un air libre, il rumine à l'allemande pour savoir s'il se trouve mieux. Il fera volontiers comme ce prince, qui s'écriait: «Dites-moi si je m'amuse.» A. de Ht.

Vendredi.

Journal de Varnhagen du 26 juin 1844: «Humboldt, assis dernièrement à la table royale à Sanssouci, décocha les deux traits suivants:

Il était question d'une ordonnance russe. Humboldt, qui en parlait, affecta de l'attribuer au ministre des cultes. «Vous êtes dans

l'erreur, dit le roi; vous confondez ici deux ministres différents; il ne s'agissait pas du ministre des cultes, mais du ministre de la *culture* (instruction publique), qui est tout autre.» — Sans perdre le fil de son discours, Humboldt accepte la rectification et continue : «Ainsi donc, le ministre, non du culte, *mais de son contraire!...*»

Voici l'autre trait. Le général Léopold de Gerlach, qui ne cherche qu'à taquiner, ne craignit pas dernièrement d'entreprendre Humboldt, en lui disant : «Votre Excellence va maintenant très-souvent à l'Église, je suppose?» — Il espérait le mettre par là dans l'embarras. Humboldt réplique aussitôt : «Votre *maintenant* est très-amical de votre part; vous voulez sans doute m'indiquer le moyen de faire mon chemin?» — L'autre resta pétrifié, et n'ouvrit plus la bouche. —

Un passage postérieur, du 26 décembre 1845, peint avec plus de force encore les attaques auxquelles Humboldt était exposé. «Humboldt est venu me voir et est resté plus d'une heure. Remarquables confidences. Il affirme que, sans sa position à la cour, il ne pourrait vivre ici, et qu'il serait expulsé de Berlin, tant il est haï des ultras et des piétistes. On ne peut se faire une idée des manœuvres qu'on emploie chaque jour pour le perdre dans l'esprit du roi; le séjour des autres contrées de l'Allemagne lui offrirait tout autant d'obstacles, dès qu'il n'aurait plus l'appui et le relief de sa position.»

93.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 19 septembre 1844.

Seriez-vous disposé, cher ami, à vous occuper quelques instants de l'état actuel de la littérature française? Je prends la liberté de vous recommander un jeune romancier français, M. Jousserandot, de la Franche-Comté, qui joint à une grande barbe une aimable et ingénue vivacité. C'est le fils d'un riche médecin, qu'on

m'a recommandé de Paris. Excusez ma demande, mais il faut quelquefois avoir le désagrément de se produire.

Jeudi. A. DE HUMBOLDT.

94.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, mardi, 1 heure du matin, 3 juin 1845.

Le mot de l'énigme a été trouvé ce soir, mon cher ami ! On m'a envoyé cette après-midi un pêle-mêle de quatorze paquets contenant ce qui m'avait été adressé par erreur de Paris à Berlin (décembre—mai); le tout se trouvait amoncelé au département des affaires étrangères.

Nous avons aussitôt reconnu votre main ; le paquet portait mon adresse et renfermait, soigneusement scellée, votre importante et spirituelle lettre politique, ainsi que le paquet à la comtesse d'Agoult, que je vous fais parvenir. Je suis entièrement innocent de tout ce qui s'est passé.

La *Gazette de Rhin et Moselle*, dans le n° 122 (22 mai), m'accuse de voltairianisme, de négation de toute révélation, de complot avec Marheinecke, Bruno Bauer, Feuerbach, ou même encore de complicité à l'expédition contre Lucerne, *ipsissimis verbis*, le tout à cause de la p. 381 du *Cosmos*. On avait déjà dit au roi que ce livre est anti-chrétien et démagogique. Le roi m'écrit en revanche : « Je ne puis que répéter ce qu'Alphonse disait au Tasse : Je te tiens enfin dans mes mains, et je puis à quelques égards te nommer *mien*. » C'est poétique et très-poli. A. DE HUMBOLDT.

95.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, mercredi, 4 juin 1845.

Je reconnais facilement à la grâce du style le génie protecteur de mes faibles efforts *littéraires*. Je n'avais pas vu la délicieuse feuille, qui contient aussi les explications de Neander. Comme je pars en ce moment même, je me borne à vous remercier provisoirement de l'envoi d'une des plus importantes études biographiques que nous devions à votre pinceau si animé. Vous avez décrit avec grandeur et gravité ce que l'enthousiasme populaire, dans sa présomption, a souvent revêtu d'une prose burlesque[1]. On est réjoui de cette noble réhabilitation.

Si Süssmilch le permet, j'achèverai le *Cosmos ;* il y a sans doute aux abords de beaucoup de disciplines[2] (histoire générale, géologie, mécanique céleste) de sombres et menaçants fantômes, qui veulent m'empêcher de pénétrer à l'intérieur.

Mme de Hormayr est une très-agréable apparition.

A. Humboldt.

96.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 16 juin 1845.

Je profite des derniers moments qui précèdent mon

[1] La lettre suivante permet de supposer qu'il est ici question d'une étude sur Blücher. (*Note du trad.*)

[2] Voir, sur l'emploi du mot *discipline*, la lettre 98, adressée à Humboldt par le prince de Metternich. (*Note du trad.*)

départ, pour vous remercier vivement de votre *Jean de Held*, portrait d'un caractère plein d'originalité. Je n'en ai lu que la moitié ; et, comme cette lecture venait après celle de votre *Blücher*, j'ai été tout naturellement conduit à admirer l'art que vous possédez de peindre avec un égal bonheur la vie du guerrier comme celle du citoyen qui aspire à la liberté. Le mot fataliste de bonheur n'est pas ici à sa place, puisque votre succès est basé sur la netteté de vos vues et la profondeur de vos sentiments. Le monde actuel se réfléchit dans votre *Held*. La lettre de Zerboni sur la scène sanglante et populaire de Breslau, est aussi noble qu'émouvante. Mais cela n'épouvante pas nos fanatiques et lymphatiques Polignacs. Ils chercheront à légaliser une violence par une autre violence plus méthodiquement conçue, et cela sous le gouvernement d'un roi tel que le nôtre. Je suis de fort mauvaise humeur.

Lundi matin. A. DE HUMBOLDT.

Ne pouvant trouver le temps de lire pendant ma courte excursion, je me suis laissé enlever à Tegel pour quelques jours votre excellent ouvrage par M. de Bülow.

97.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, jeudi, 4 septembre 1845.

Je saisis le premier instant de liberté depuis mon retour de Potsdam, pour vous exprimer toute ma joie de l'heureux effet de votre séjour aux eaux. J'ai péniblement senti le contraste du malheur domestique de ma famille avec les fêtes de Brühl et de Stolzenfels, qui ont été si froides et si peu favorisées du temps. Je ferai

part demain à Mme de Bülow de votre cordiale sympathie. La convalescence a fait des pas de géant. Sauf une certaine absence de mémoire, qui ne se montre que par moments, il n'y a aucune trace d'altération des facultés, mais il faut encore beaucoup de ménagements, d'isolement et de repos. La dignité de caractère de Bülow lui fait prendre sa retraite. Vous savez, mon noble ami, qu'il avait déjà offert sa démission à l'époque du coup d'État d'Itzstein. Maintenant la situation a bien empiré. La retraite de Bülow est un fâcheux événement; mais la force des choses a trop de puissance au nord de l'Allemagne pour qu'un seul homme pût y porter remède. — Dites au professeur Fichte que je suis, il est vrai, un indigne *doctor philosophiæ*, mais que j'accepte avec reconnaissance tout ce qui me vient de ce beau pays de Wurtemberg, où règne la liberté de la pensée.

A. de Humboldt.

Je vous envoie et vous prie de garder une intéressante lettre du prince de Metternich, que j'ai visité à Johannisberg, une lettre de lord Stanley, le ministre, ainsi que deux lettres de Jules Janin et de Spontini.

Plus un livre pour Mme la comtesse de Stolberg.

98.

Metternich à Humboldt.

Vienne, 21 juin 1845.

Mon cher baron,

Vous recevez dans le pli ci-joint mon vote en faveur de notre futur collègue. J'espère que vous ne chercherez pas les motifs de mon bon vouloir hors du domaine

de ma conviction. Une recommandation de votre part agit si puissamment sur cette dernière, que le désir et la réalisation ne font qu'un.

J'ai lu votre *Cosmos*, et j'ai mis à profit cet ouvrage, comme j'ai l'habitude de le faire pour des recueils substantiels. Je ne puis mieux vous exprimer l'impression produite sur moi par ce livre, qu'en vous avouant qu'il a fait taire en moi la lutte entre le sentiment de ce que je pense savoir et la conscience de tout ce que j'ignore. Ce sentiment s'évanouit et fait place à l'admiration de *votre savoir*, qui seul pouvait faire réussir une si gigantesque entreprise. La science seule n'aurait pas suffi à résoudre la tâche que vous vous étiez proposée ; *le don d'exposition et la méthode*, voilà le vrai mérite de l'auteur ! Dans votre ouvrage, vous avez appliqué aux sciences et remis en honneur l'ancien mot de *discipline ;* Dieu veuille que ce mot reprenne aussi ses droits dans la société !

Si mes impressions personnelles n'ont qu'une faible valeur, il en est autrement de celles des hommes de science. Ils ne jugent pas, ils admirent ; et je conviens avec eux qu'entre tous les hommes vivants *vous seul* pouviez résoudre ce problème, et que l'idée de *Cosmos* s'adapte parfaitement à votre entreprise. Je vous ai dit que j'ai *lu* le premier volume de l'ouvrage. Je suis maintenant à l'*étudier,* et je vous remercie des heures de véritable bonheur que vous me procurez. Je désigne de ce nom toutes celles où je puis passer du domaine stérile des agitations politiques dans celui des sciences naturelles.

Recevez, cher Humboldt, etc. METTERNICH.

99.

Jules Janin à Humboldt [1].

(Lettre écrite en français.)

Hôtel de l'Étoile à Bonn,
dimanche soir, 10 août 1845.

Monsieur,

Je vous prie et je vous supplie de m'accorder une chose impossible. Vous êtes le plus bienveillant ami des gens de lettres de mon pays, vous avez toujours été pour moi le plus indulgent des hommes. Voici ma prière, s'il vous plaît.

Il y a huit jours que j'ai quitté Paris, tout exprès pour parler au *Journal des Débats* du voyage de S. M. la reine d'Angleterre sur les bords du Rhin. Avant mon départ j'ai eu l'honneur de saluer le roi à Neuilly, et il a approuvé mon projet. M. Guizot m'a fort encouragé, disant que cela était hospitalier de mettre à la suite de la reine un honnête écrivain tout disposé à célébrer ces merveilleux pèlerinages qui tiennent l'Europe attentive et charmée. En même temps, M. Guizot me donnait des lettres et des instructions dont je suis fier, tant ces lettres me sont des recommandations honorables, tant mes instructions sont dignes de l'homme qui me les donnait !

Maintenant, Monsieur, aidez-moi ! Ce que je sollicite,

[1] Je regrette de n'avoir pas sous les yeux la lettre manuscrite de M. Jules Janin. Écrite probablement à la hâte, elle n'aura pas été exactement reproduite dans l'édition allemande, où elle fourmille de fautes dont le spirituel critique n'est assurément pas responsable.

(*Note du trad.*)

ce n'est pas d'être présenté à S. M. votre roi, c'est de pouvoir mettre un pied dans cette foule royale. On ne me verra pas, je verrai tout ; ma mission est à remplir, sauf à me montrer digne de cet honneur par le récit que j'en saurai faire. Vous le verrez, c'est une impérieuse passion, c'est la passion de l'écrivain qui me pousse.

Je n'ai pas de titres ; mais, s'il en faut un, dites que je suis lieutenant-colonel d'une légion, que j'arriverai en bel uniforme et qu'enfin les dignes écrivains que le roi reçoit à sa table et à qui il a accordé en toutes ces circonstances importantes tous les honneurs, font des récits du temps présent qui servent à l'histoire de l'avenir.

Je vous écris sous les plus dignes auspices, sous les auspices de M. Meyerbeer. Vous le rendrez bien heureux, j'en suis sûr, et avec lui le *Journal des Débats*, où vous êtes si fort aimé ; et avec tant de monde, moi votre serviteur.

J'attends bien impatiemment et cependant avec la plus parfaite soumission, votre bonne réponse. — Je suis bien sûr que dans tous les cas, vous avez fait pour m'obtenir cette faveur, tout ce qui pouvait se faire honorablement.

Agréez, Monsieur le baron, l'humble hommage de mon dévouement et de mon profond respect.

Jules Janin.

100.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 26 septembre 1845.

A son cher ami, le conseiller intime de Varnhagen.

Rois et républiques [1].

Por lo que desio la conservacion de los Reyes desio la conservacion de ellos dentro de los limites permitidos. Un grave consejero dixò al Rey Don Phelipe II, viendo que iva en diversas ocasiones al poder absoluto : Señor, reconoced á Dios en la tierra como en el cielo, por que *no se cause de las monarquias*, suave govierno si los Reyes suavemente usan de él.

Cartas de Antonio Perez, p. 545.

Lors de l'insurrection des Pays-Bas, on se demandait déjà « si les rois s'en vont. » Je vous traduis le passage d'Antonio Perez : « C'est parce que je désire la conservation des rois que je leur conseille de rester dans leurs limites permises. Un prudent conseiller disait au roi Philippe II, voyant qu'en différentes occasions il tendait au pouvoir absolu : « Señor, reconnaissez la suprématie de Dieu sur la terre comme dans le ciel, afin que Dieu ne se fatigue pas des monarchies, genre de gouvernement très-doux, si l'on en use avec modération. »

El Dios del cielo es *delicado* mucho en suffrir compañero en ninguna cosa y se pica del abuso del poder

[1] La traduction française des deux passages espagnols est de Humboldt. (*Note du trad.*)

humano. Si Dios se causa de las monarquias, dará otra forma al mundo.

Le Dieu du ciel est trop jaloux pour souffrir un compagnon dans une chose quelconque: il est outré de tout abus du pouvoir humain. Si Dieu se lasse des monarchies, il donnera au monde (politique) une autre forme. A. Humboldt.

101.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 2 octobre 1845.

J'avais depuis bien des jours sur ma table, et je comptais vous remettre moi-même le feuillet contenant la remarquable prophétie que *Dios se causera de los Reyes* (Dieu se lassera des rois). Quand je trouve quelque chose d'ingénieux dans mes veilles solitaires du château, je pense à vous. Les circonstances de la retraite de Bülow m'ayant empêché de vous voir, j'ai pris la résolution de vous envoyer ce feuillet sous un pli; j'y étais poussé par l'extrême indignation que me font éprouver nos affaires d'État. Chaque jour, la situation empire; et, quand l'horizon est chargé de nuages, on se livre à l'insouciance la plus marquée.

Je viens de Tegel, où l'on se réjouira beaucoup de vous voir. On vous prie, en particulier, d'honorer fréquemment de vos visites la famille, quand elle sera de retour à Berlin, l'hiver prochain.

La *Revue de Westminster* renferme un long article d'un docteur Cross, qui prétend que le style du *Cosmos* est prolixe et très-médiocre; il ajoute que la tendance à faire appel au sentiment serait jugée très-superflue

par un savant anglais, et qu'un tel livre ne contient rien de neuf. Puis vient une accusation d'athéisme, bien que, dans le *Cosmos*, il soit partout question de « création » et de « choses créées. » Il y a huit mois, je me suis exprimé sur ce sujet le plus nettement possible dans la traduction française, où je dis :

« C'est cette nécessité des choses, cet enchaînement occulte, mais permanent, ce retour périodique dans le développement progressif des formes, des phénomènes et des événements, qui constituent la *nature* obéissante à une première impulsion donnée. La physique, comme l'indique son nom même, se borne à expliquer les phénomènes du monde naturel par les propriétés de la matière ; le dernier but des sciences expérimentales est donc de remonter à l'existence des lois et de les généraliser progressivement. Tout ce qui est au delà n'est pas du domaine de la *physique du monde* et appartient à un autre genre de spéculations *plus élevées*. Emmanuel Kant, du très-petit nombre des philosophes qu'on n'a pas accusés d'impiété jusqu'ici, a marqué les limites des explications physiques avec une rare sagacité dans son célèbre *Essai sur la théorie et la construction des cieux*, publié à Königsberg en 1755. »

La conduite des délégués de la ville est très-noble. On est à la fois réjoui et surpris de trouver tant d'esprit public chez des hommes si diversement cultivés. La haine qui a pour objet *une même* tendance, peut *réunir* — mais seulement en apparence.

C'est sans doute un grand tort de ma part de n'avoir pas encore répondu à un aussi excellent homme que l'est l'auteur de *La poésie religieuse des Juifs en Espagne*. Je voulais lire l'ouvrage, mais la frayeur d'avoir

eu soixante-seize ans le 14 septembre, m'a tellement enfoncé dans le *Cosmos* que j'ai négligé d'autres devoirs plus agréables. J'irai voir M. Sachs; jusqu'alors, je vous prie de m'excuser, je n'ose dire de me justifier, auprès de lui.

Mercredi soir. A. DE HUMBOLDT.

La notice sur Hormayr est très-intéressante, bien qu'il soit singulier que la politique n'y figure plus depuis 1808.

Cent cinquante volumes ! Quelle masse d'écrits !

102.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 27 octobre 1845.

Je ne voudrais pas, mon cher ami, qu'un ami de Thiers, qui m'est chaudement recommandé par lui, quittât Berlin sans avoir eu la jouissance de vous voir.

M. Thomas, l'un des rédacteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, est auteur d'un très-important ouvrage sur l'ancienne constitution provinciale de la France, sujet étudié dans les archives. Je le recommande à votre bienveillance. A. DE HUMBOLDT.

En grande hâte.

103.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 30 novembre 1845.

Les cadeaux sont doublement précieux, quand ils viennent de votre main, mon cher ami. J'ai immédiate-

écrit à l'excellente comtesse. Vous avez bien raison de dire que cette belle poésie est empreinte d'un merveilleux sentiment du sujet.

J'ai jugé plus délicat d'écrire au baron de Hormayr qu'à son épouse. Oserais-je vous prier d'expédier mon billet, si vous en approuvez la forme? M. de Hormayr est depuis longtemps l'objet de ma prédilection : son activité littéraire m'étonne. J'ai eu le plaisir de voir aujourd'hui M. Sachs; je remettrai volontiers moi-même son livre au roi, mais c'est une époque où rien ne touche, où l'on se nourrit de fatales chimères qui reviennent et se combinent avec de précédentes fantaisies. On redoute souvent les suites de telles surexcitations, auxquelles on voudrait donner une meilleure direction.

Comment le *Cosmos* a-t-il pu être si favorablement et si inespérément accueilli? Cela tient sans doute à ce qu'il favorise la méditation ; cela vient aussi de la flexibilité de notre langue allemande, qui permet de peindre si facilement par la parole et de donner de la vie aux objets.

J'irai chez vous, mon noble ami, pour vous remercier de la manière dont vous avez apprécié Voltaire au point de vue intellectuel et moral[1]. Vos révélations sont précieuses; mais le résident Freytag, l'officier recruteur, la sentinelle et la tentative nocturne concernant Mme Denis, tout cela m'affecte péniblement.

A. DE HT.

Dimanche.

Je n'oublie pas le négociant Breul.

[1] *Voltaire in Frankfurt am Main, im Jahr 1753*, par C. A. Varnhagen von Ense.

Le ministre Bülow a beaucoup regretté d'avoir manqué votre visite. Sa femme et lui auront un grand plaisir à vous recevoir, chaque soir, entre sept heures et demie et neuf heures.

104.

Humboldt à Varnhagen.

Jeudi, 15 janvier 1846.

Je m'intéresse peu à M. Milnes et à ce qu'il peut avoir dit du roi, «*who showed him no personal civilities*,» mais j'ai une grande joie, si ma hardie intervention en faveur de Prutz a pu enfin lui être utile. C'est bien peu, mais c'est tout ce que j'obtiens dans ma situation ; je mourrai du moins avec la conscience de n'avoir jamais *délaissé* aucun de ceux avec qui je sympathise. Votre approbation m'est d'un *grand* prix, mon cher ami !

Le *Quarterly Review* dit que j'ai un style prolixe et que je n'ai jamais pu écrire une page «*of vivid expression.*» A. DE HUMBOLDT.

Soyez assez philosophe pour excuser ma feuille coupée. Dans ma précipitation, je m'étais trompé d'adresse.

105.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 25 janvier 1846.

Après un dîner officiel chez le roi, en l'honneur des chevaliers de la paix dont je suis l'indigne chancelier, après quelques heures navrantes passées chez Bülow, dont l'état est toujours désespéré, après un bal au

château d'où je reviens, je ne puis me mettre dans mon lit sans vous avoir remercié de votre cadeau d'ouvrages religieux. Je jette volontiers un coup d'œil rétrospectif sur une époque poétique qui en a produit une plus noble et plus fraîche ; mais je quitte sans trop de regret « l'ode plaintive », les « yeux bleus et noirs », et la comique perruque de Besser, pour méditer de nouveau votre Zinzendorf. C'est une grande et belle étude, une physionomie qui dépasse tout ce qui intéresse dans d'autres directions notre monde agité. Votre Zinzendorf était constamment aussi un objet d'admiration pour mon frère.

Combien l'intérêt n'est-il pas maintenant rehaussé par ce que nous voyons, ou plutôt, attendons ; mais, au milieu des glaces intellectuelles de notre époque, où trouver des individualités qui pussent se mesurer avec Zinzendorf, Lavater et Stilling ?...

Samedi soir. A. Humboldt.

Dans une séance à laquelle je n'assistais pas, Ranke s'est permis une sortie contre Preuss, nature beaucoup plus élevée et plus noble que la sienne. Je lui ai dit nettement son fait aujourd'hui.

Vous n'avez peut-être pas encore les journaux ci-joints, dans lesquels je suis loué et critiqué sans mesure. (*North British Review et Quarterly Review.*)

En Allemagne on fait souvent à ma prose le reproche d'être trop poétique ; le *Quart. Rev.* l'appelle traînante, sans aucune vie : « *not a vivid description.* » Il est bien vrai que chaque peuple a ses goûts !

106.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 7 février 1846.

Hier, à midi, a eu lieu la délivrance du pauvre Bülow. En allant au lit, jeudi soir à onze heures, il est tombé comme mort dans les bras du chasseur. C'était un coup d'apoplexie ! Il a fermé les yeux et ne les a plus ouverts. Vers le matin, il avait 140 pulsations. La saignée n'a eu aucun résultat. Il n'a pas recouvré sa connaissance. La famille est très-ébranlée du coup. Toutefois cette mort est un bienfait, car son excellente femme aurait succombé à la peine. Nous le portons mardi sans éclat à Tegel, au pied de la colonne que surmonte l'espérance. Au milieu des soucis que me donne cette mort, occupé à écrire à Guizot, à Metternich, à Aberdeen, je ne puis répondre qu'en quelques mots à la lettre si belle et si sentie de Mme d'Arnim. J'ai peu d'espoir que le *vieux gouvernement* de Weimar adresse un appel à Prutz ou à Fallersleben ; j'avais eu précédemment l'idée de *Guhrauer*, que vous appréciez sans doute aussi. Vous savez depuis longtemps que le choix de Prutz me ferait un grand plaisir (je ne connais pas personnellement Fallersleben) ; mais il faut changer tout le passage concernant la chambre de l'accouchée, le roi et moi, car il repose sur un faux bruit. Je n'ai jamais montré le livre au roi ; c'est auprès du ministre Bodelschwingh que j'ai poursuivi l'assoupissement du procès, et non auprès du roi, qui est encore assez aigri contre le docteur Prutz à cause du vieux cousin de Kulmbach. Prutz avait fait personnellement une agréable impression sur

Bodelschwingh ; il m'était facile de la fortifier. Comme Prutz avait demandé la suppression du procès, qu'il n'aurait du reste jamais entièrement perdu, on pensait qu'il valait mieux ne pas repousser ses avances. Le passage « qu'il faudrait consulter notre roi » doit donc être omis, car il offenserait la grande-duchesse, qui se fait gloire en toute circonstance de son indépendance de la Prusse. Elle a même eu à défendre dernièrement le chancelier Müller, à qui la cour de Prusse reprochait par voie diplomatique d'avoir autorisé dans un cercle de Weimar une *Revue* interdite à Berlin! La Cour de Weimar a répondu avec dignité ; toutefois j'ai peine à croire qu'elle choisît Prutz ou Fallersleben. *Credat Judæus Apella*. Pardonnez aujourd'hui mon barbouillage, cher ami.

Samedi. A. Ht.

107.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 20 février 1846.

Devinez-vous, cher ami, qui m'a envoyé ce remarquable écrit? Les armoiries et l'écriture de l'adresse font-ils peut-être tomber vos soupçons sur M...? En est-il l'auteur, et à quel journal cet article peut-il appartenir? Il n'est pas profond, il n'exprime pas de grandes vues politiques. L'auteur a lui-même biffé (p. 8) un passage qui renferme une contradiction. La Prusse doit avoir de l'unité, avec une confédération américaine! Le jugement (p. 3) sur Frédéric-le-Grand et ses ouvrages ; puis *Kant une guillotine* (p. 5) — voilà qui est dans la manière du ministre Thiele. Ces deux morceaux m'ont indigné. L'auteur connaît tous les noms, tout le

bavardage des porte-faix ; il est touché du libéralisme de Bodelschwingh (p. 14), qui prend encore chaque jour la défense de l'exclusion des députés de Baden. Il n'ose pas blâmer Eichhorn. La dernière ligne seule renferme une grande et belle pensée.

Vendredi. A. DE HUMBOLDT.

108.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 29 mars 1846.

Je vous apprends très à la hâte que je serai certainement à Sanssouci du mois de juin à celui de septembre, et je vous exprime en même temps ma reconnaissance de votre aimable apologie de l'*Agamemnon* de mon frère. — Sur dix-sept cents vers, en choisir justement seize mauvais ! ! Je m'étais plaint un jour qu'on ne voulût pas représenter la traduction de mon frère dans un château royal. Comme la *Gazette d'État* est mise tous les soirs sous les yeux du roi, on a alors jugé utile d'en faire l'organe d'une calomnie. J'ai déjà répondu le jour suivant dans la *Gazette de Spener ;* je l'ai fait avec modération, pour ne pas nuire au très-instruit et très-peu poétique docteur Frantz, qui demande maintenant une augmentation de pension. J'ai même fait en sorte que le roi ne vît pas ma réponse ; du moins il ne m'en a rien dit jusqu'ici. Renvoyez-moi la feuille. Je travaille au *Cosmos*, peut-être pas sans succès, mais à coup sûr dans une fâcheuse disposition d'esprit que font naître les affaires publiques. Vos nouvelles d'Angleterre sont très-intéressantes. A. DE HUMBOLDT.

Dimanche.

109.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 30 mars 1846.

Je vous remets de nouveau quelques autographes de peu d'importance ; il y en a dix de

Villemain,

Bessel,

Victor Hugo,

Rückert, dont vous avez un certain nombre,

Manzoni, qui fait mon éloge en assez mauvais style,

Thiers,

La veuve de Lucien Bonaparte,

Trois billets de la duchesse d'Orléans.

Je joins à ces feuilles volantes une lettre que j'ai adressée au roi ; mais je vous prie instamment de ne la montrer à personne et de me *la renvoyer demain*, parce que je devrai peut-être en faire usage. Vous pourrez la garder plus tard. Il arrive parfois que le roi, au lieu d'un billet du matin, écrit sa réponse sur ma lettre elle-même. C'est ce qui est arrivé hier. Les ministres, qui voudraient bien, sans se compromettre, faire sauter le fossé à qui ne leur convient pas, cherchent à rendre suspect le professeur Massmann, que le roi aime fort et veut garder ici. Ma lettre vous montrera du moins que je dis librement mon opinion sur les causes du mal et sur les moyens qu'on se permet pour l'atteindre.

A. de Humboldt.

110.

Humboldt à Frédéric-Guillaume IV.

A la suite de la communication confidentielle de Votre Majesté, j'ai envoyé ce matin à huit heures un message à la rue de Kœthen, pour inviter le professeur Massmann à un entretien sur sa situation critique. Il vient de me quitter ; j'ai été de nouveau frappé de la vigueur et de la clarté de ses idées ; j'ai pu me rendre compte aussi de l'influence enthousiaste qu'il exerce sur la jeunesse, élément indestructible de l'humanité, élément aussi ancien que le monde, et se renouvelant toujours. Redouter cet enthousiasme, c'est enlever à l'État la force qui le nourrit et l'entretient. Il y a deux ans que le professeur M. n'a vu le ministre de Bodelschwingh ; celui-ci l'avait alors amicalement accueilli ; et Massmann, sans vouloir s'imposer, aimerait fort pouvoir répondre librement à toutes les questions qui lui seraient adressées. Comme le caractère noble et franc du ministre de Bodelschwingh me permet d'espérer un heureux résultat de cet entretien, je prie humblement Votre Majesté de me dire si elle ordonne que le ministre mande le professeur Massmann, ou si celui-ci doit aller chez le ministre, de lui-même, sans y être invité, mais engagé à faire cette démarche par une manifestation de Votre Majesté. Je m'étonne qu'on ait pu méconnaître les travaux de Massmann sur la poésie de l'époque des Hohenstaufen, ainsi que le talent d'exposition qu'il déploie dans ses fonctions universitaires. Gervinus mentionne avec éloge dans son

Histoire de la littérature allemande les monuments de langue allemande, de Massmann (1828), ses poésies du douzième siècle, ses légendes et ses poëmes chevaleresques. Comment pourrait-on craindre pour la jeunesse un homme à qui le roi de Bavière avait confié l'éducation des jeunes princes de sa famille ; un homme qui, de l'aveu de l'héritier du trône, a exercé sur ce prince la plus heureuse influence, et lui a donné cette indépendance d'esprit indispensable à l'exercice de ses futures et augustes fonctions? Nous vivons à une époque, sinon sombre, du moins sérieuse. La marche de la civilisation est entravée, si l'on se prive des hommes du plus grand talent, en les rendant suspects. Enthousiaste de votre personne, de l'éclat de votre règne et de la gloire de la patrie, je m'afflige de voir que les meilleures intentions de Votre Majesté courent risque d'être méconnues. Il y a sans doute des hommes très-estimables qui, par pur amour pour Votre Majesté, voudraient déjà me voir sous la colonne de Tegel ou au delà du Rhin.

Je suis, avec la plus respectueuse reconnaissance, de Votre Majesté Royale le très-fidèle serviteur

Berlin, 29 mars 1846. A. DE HUMBOLDT.

(Le roi répondit sur le revers de la lettre.)

Grand merci, très-cher Humboldt. Le ministre Bodelschwingh mandera Massmann. En toute hâte comme toujours.

Votre affectionné F. G.

111.

Bessel[1] à Humboldt.

Kœnigsberg, 12 février 1846.

J'apprends avec regret que Votre Excellence pleure la mort de M. de Bülow. Si je n'ai pas eu le bonheur de le connaître personnellement, je n'ignorais pas les liens étroits qui unissaient l'oncle et le neveu. Je savais aussi que M. de Bülow avait un renom mérité de noblesse, de talent et de sagacité. Je voudrais pouvoir vous redire les paroles de consolation qui m'ont été adressées à moi-même dans une circonstance bien douloureuse pour moi ; — mais elles ne sont pas données à chacun. J'ai moi-même appris que le temps cicatrise des blessures qui semblent d'abord devoir rester toujours béantes ; j'ai plus d'une fois éprouvé cette vérité que la mort, après de *courtes* souffrances, est préférable à une mort précédée de *longues* souffrances.

Le chancelier de Wegnern m'a communiqué le 27 du mois passé la lettre qu'il a reçue de Votre Excellence. Depuis le 7 novembre de l'année passée, cette lettre est la première où il soit question du portrait que notre gracieux monarque a eu l'intention d'envoyer à un *pauvre malade* tel que moi. Il est bien naturel que cette nouvelle m'ait réjoui et tranquillisé. Elle m'a constamment préoccupé depuis le moment où l'espoir est entré dans mon cœur ; elle a même éveillé en moi une certaine superstition, car j'ai attribué à son influence

[1] Frédéric-Wilhelm Bessel, célèbre astronome, est né à Minden en 1784, et mort le 17 mars 1846. (*Note du trad.*)

l'amélioration que j'ai éprouvée au mois de décembre, et qui faisait naître de vives espérances. Cette perspective de rétablissement, me disais-je, s'offre à moi, pour que je puisse jouir encore longtemps du bonheur de contempler l'image chérie et vénérée de notre roi. Je ne voudrais pas cependant convertir en système des liens mystérieux dont ma propre expérience et celle d'autrui établissent tout aussi souvent la fausseté que la réalité ; mes réflexions sur cette obscure matière ont pour résultat de la mettre au nombre des *innombrables* mystères de notre propre nature, comme, en général, de tous ceux qui séparent les causes premières des objets perceptibles à nos sens. Je cherchais à cacher ma superstition sous l'incontestable vérité que ce qui affecte vivement et agréablement l'esprit ou le cœur, exerce une heureuse influence sur le corps ; mais pourquoi cette influence ne s'est-elle pas soutenue ? — Quoi qu'il en soit, il est certain que le portrait du roi a été constamment devant mes yeux dans mes nuits d'insomnie, et que j'ai espéré chaque matin que le jour ne s'écoulerait pas sans m'apporter la confirmation de la nouvelle. Je comprends parfaitement que le bonheur de millions de sujets, également chers au cœur du monarque, l'oblige à se préoccuper d'intérêts très-divers, dont le règlement dépend de la pression du moment ; je comprends donc sans peine que le roi, sans oublier les bienfaits qu'il *veut* dispenser, comme il oublie les faveurs qu'il *a* accordées, n'ait pu se lier pour l'époque de l'exécution de sa promesse à mon égard. Mais je sais que je suis sur une mine qui peut éclater à chaque instant ; que je ne puis aujourd'hui disposer de demain. J'ai donc jugé convenable de taire, même à

ma femme et à mes filles, l'espoir que j'avais conçu, et d'attendre qu'une autre nouvelle confirmât cet espoir et lui donnât un certain caractère de certitude. Le silence me semblait aussi motivé par les fausses interprétations que la malignité s'empresse de donner à des nouvelles qui ne se trouvent pas *immédiatement* justifiées par l'événement; je craignais, en même temps, qu'une publicité prématurée n'imposât au roi une sorte de contrainte (*sit venia verbo*).

Mais, lorsque la lettre de Votre Excellence à M. de Wegnern a répandu la nouvelle sans ma participation, et que je vis ainsi mon espoir près de se réaliser, de ce moment-là je pus me croire en possession du portrait et manifester mes sentiments de reconnaissance. Déjà le lendemain, 28 janvier, je fis dresser un acte testamentaire, par lequel je disposais du portrait après ma mort. Je le considère comme une propriété de mon pays, non-seulement parce qu'il a été octroyé pour «faire un plaisir au malade,» mais par d'autres motifs encore. Je n'ai donc pas voulu le léguer à ma famille; mais, après de longues et mûres réflexions, j'en ai disposé en faveur de *Minden*, ma ville natale, et j'ai stipulé que les autorités militaires et civiles de la province auraient à prendre les mesures ultérieures, de concert avec le bourgmestre de la ville.

Le 28 janvier, j'ai commencé à mettre à exécution les plans qui m'avaient intérieurement occupé depuis quelques mois; il me paraît indispensable de mettre dans le meilleur état possible le local où je conserverai le portrait du monarque. J'ai donc décidé que le mobilier de mes deux pièces serait entièrement renouvelé, et j'en ai commandé un autre, aussi riche et aussi élé-

gant qu'un professeur peut se le permettre. Les ordres sont donnés, et l'ouverture de la navigation, au printemps, me procurera ce que je désire. Je ne blâmerai pas quiconque me jugerait insensé de songer à embellir un séjour que je vais bientôt quitter pour jamais; mais si je différais, la perspective de l'arrivée du tableau me tourmenterait, au lieu de me faire, comme maintenant, oublier mes souffrances. Dussé-je ne jouir qu'un seul jour de la vue de ce portrait, je mourrai content.

Encore un mot sur ce sujet, avant de cesser d'importuner Votre Excellence. M. le chancelier de Wegnern a chargé le professeur Simson d'exprimer en son nom le désir que les feuilles publiques fissent mention du portrait. Je m'y suis refusé, soit pour les motifs indiqués plus haut, soit parce que cette publication sera mieux placée à l'arrivée du cadeau. Si je ne pouvais plus écrire alors, Simson est chargé de mes instructions.

Que ne puis-je voir une fois le développement qu'a pris la comète de Viela! — Ici, Wichmann n'a pu la voir le 11 janvier, probablement par suite du peu de sérénité du ciel; mais, le 15, il a vu distinctement les deux noyaux. Le lendemain il m'a décrit de bouche ce qu'il avait vu; je n'en ai pas reçu une impression bien claire, et j'ai pensé que ce qu'il prenait pour un second noyau, n'était qu'une concentration de vapeurs; phénomène que d'autres comètes ont déjà présenté à une distance plus ou moins grande du noyau proprement dit. Je le chargeai de saisir la première occasion d'en faire un dessin aussi fidèle que possible, et de me le communiquer. — L'état du ciel et la situation de la comète ont mis obstacle, jusqu'au 26 janvier, à l'exécution du dessin et des mesures. Mais, depuis cette

époque, le second noyau de la comète a été observé aussi attentivement que possible. Les observations faites ici, sont les premières qui aient été publiées ; comme l'attention a été en tous lieux dirigée sur cet objet, et qu'on a mesuré les distances, on peut espérer qu'en dépit de la saison, on publiera une assez grande moisson d'observations pour en tirer des conclusions. — Au point où en est la question, je crois qu'il faut reconnaître de nouveau dans ce phénomène une manifestation de forces polaires. La suite des observations permettra de ne pas s'en tenir à une opinion superficielle. —

Grâce à notre excellent héliomètre, les observations concernant la nouvelle planète peuvent être poursuivies ici avec un tel succès que leur précision dépasse de beaucoup celle des meilleures observations faites sur le méridien ; mais elles ne pourront sans doute être entièrement utilisées que lorsque les étoiles de comparaison seront aussi exactement déterminées. C'est vers ce dernier résultat que se portent donc ici les observations faites sur le méridien ; sur mon conseil, le docteur Busch ne s'occupe pas de la planète elle-même. J'ai aussi prié Encke et Schumacher de travailler à la détermination des étoiles. Le premier a déjà reçu d'ici une série d'excellentes observations, qui peuvent servir de base à son calcul des orbites, et il en recevra prochainement la continuation. C'est un grand bonheur que j'aie mis en ordre et publié dans le premier volume de mes *Études astronomiques* mes recherches spéciales sur l'exacte réduction des observations au moyen de mon héliomètre. Privé de ce secours et de mon concours, Wichmann ne pourrait faire aucune réduction exacte, et perdrait ainsi l'intérêt des observations, qui n'existe

que dans la première période et exige un calcul immédiat. — J'espère que les calculs d'Encke obtiendront sur cette base une sûreté qui sera constatée, à quelques secondes près, lorsque la planète se montrera de nouveau.

Enfin je termine.

Je suis, avec la plus haute considération, jusqu'à ma fin, de Votre Excellence,

le très-humble serviteur F. W. Bessel.

(*Remarque de Humboldt.* L'avant-dernière lettre que j'aie reçue de ce grand et digne homme).

112.

Victor Hugo à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

20 mars 1845.

Vous avez bien voulu, Monsieur le baron et illustre confrère, me promettre que vous accepteriez de ma main Notre-Dame de Paris, et être assez bon pour vous charger de l'offrir en mon nom à votre auguste roi, pour lequel vous connaissez ma sympathie et mon admiration. Je joins à Notre-Dame de Paris mon discours si sérieux à l'Académie. Je serais heureux que vous eussiez quelque plaisir à accueillir cette marque de ma haute et profonde considération.

Le vôtre Victor Hugo.

113.

Frédéric Rückert à Humboldt.

Berlin, mars 1846.

J'ai eu deux fois le malheur de ne pas trouver Votre Excellence, que je voulais remercier de sa bienveillante amitié, et saluer cordialement avant mon départ pour ma solitude champêtre, où je me rends demain et où je passerai l'été. Que Dieu vous accorde d'achever heureusement votre grand ouvrage, qui me tient maintenant plus au cœur qu'aucun de mes propres travaux! C'est, en effet, le monument d'honneur de l'Allemagne; il relève notre patrie aux yeux de l'Europe, et je suis fier, comme Allemand, que vous ne l'ayez pas écrit en français.

Je voulais demander aussi la permission de vous présenter mon fils aîné, qui est agrégé à l'université d'Iéna : il devra maintenant essayer de parvenir jusqu'à vous au moyen de cette lettre.

Je vous prie enfin d'offrir mes hommages à Leurs Majestés, que je n'ai pas été appelé à voir cet hiver. Puissé-je mettre encore au jour quelque ouvrage digne de leur approbation et de la vôtre! Soyez persuadé toutefois que mon désir n'est pas de paraître devant le public de la capitale, mais de me livrer à l'étude dans la solitude de la vie champêtre, où je puis maintenant me retirer, avec un sentiment de gratitude pour la haute faveur de Sa Majesté et de profond respect pour votre personne.

RÜCKERT.

114.

Alexandre Manzoni à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Milan, 6 décembre 1844.

Monsieur le baron,

Je n'avais pas hésité à exprimer ma confiance dans une auguste et parfaite bonté; mais, au lieu d'une juste confiance, c'eût été de ma part une présomption impardonnable que d'oser prévoir sous quelle forme ingénieusement aimable cette bonté daignerait se manifester. J'ai donc acquis une seconde fois le droit précieux (on me ferait presque oublier que c'est un devoir sacré) de prier Votre Excellence de mettre aux pieds de votre noble roi l'humble tribut d'une reconnaissance, devenue, s'il est possible, plus vive et plus profonde. Et, dussé-je paraître indiscret, je ne puis renoncer à saisir cette occasion de renouveler le respectueux hommage des vœux que, comme habitant de ce monde, et, à ce titre, *nihil humani a me alienum putans*, j'avais depuis longtemps dans mon cœur. Cet hommage cesserait d'être pur, et perdrait ainsi son unique prix s'il entraînait le plus léger sacrifice de ma conscience catholique, c'est-à-dire de ce qui est l'âme de ma conscience. Mais grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi; car, parmi les caractères et les signes de la haute destinée que je salue de loin avec une joie respectueuse, il m'est donné d'admirer et d'aimer le développement de l'œuvre la plus excellente de la justice, qui est la liberté du bien.

Mon admiration pour vous, Monsieur le baron, quand même elle ne se contenterait pas d'être le simple écho d'une si grande renommée, ne doit pas vous surprendre ; car si, comme j'entends toujours dire, il n'y a pas de savant qui n'ait quelque chose à apprendre de vous, il est peu d'ignorants à qui vous n'ayez appris quelque chose. A ce propos, et au risque d'abuser de votre indulgence, je ne puis vous taire mon espérance d'avoir un souvenir de Humboldt, souvenir moins précieux sans doute que ceux que je dois à sa bienveillance, mais qui aura aussi son prix. Mon concitoyen, le comte Alexandre Lito Modignani, dans un voyage qu'il a fait, guidé surtout par vous, dans l'Amérique méridionale, a été chercher, sur la montagne de Quindiu, les magnifiques céroxylons à l'époque de la maturité des fruits, en a fait abattre un, et a bien voulu, à son retour, me faire part des semences qu'il en avait recueillies. Mises en terre le printemps passé, aucune n'a encore levé ; mais les ayant visitées dernièrement, je les ai trouvées toutes saines, et il y en avait deux où l'on voyait un léger renflement à la base. Je serais heureux, et même un peu fier de posséder quelque individu, et assez rare, je crois, du peuple ancien et nouveau, que vous avez conquis à la science.

C'est avec le plus profond respect, et, permettez-moi d'ajouter, avec cette affection qu'on éprouve toujours pour un grand homme, et qu'on souhaite tant de lui exprimer, que j'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence, le très-humble et très-obéissant serviteur

ALEXANDRE MANZONI.

(*Remarque de Humboldt.* Lettre écrite à A. Humboldt, à l'oc-

casion du refus de Manzoni d'accepter l'ordre *pour le mérite*, qui lui avait été conféré. J'avais été chargé de lui écrire qu'il conserverait sa pleine liberté, qu'il ne serait pas obligé de porter la décoration, mais qu'un aussi grand et beau nom que le sien devait rester sur la liste des chevaliers.)

115.

Thiers à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Paris, août 1845.

Monsieur,

Je prends la liberté de vous adresser un jeune Français, plein de talent, de connaissances et de curiosité. Il veut connaître l'Allemagne, et Berlin en particulier. Je n'ai pas cru pouvoir l'adresser mieux qu'au savant illustre qui fait les honneurs de Berlin aux étrangers. Permettez-moi de vous le recommander d'une manière toute spéciale. M. Thomas est mon ami particulier et l'ami de tous vos amis de Paris. Veuillez agréer d'avance tous mes remercîments pour l'accueil que vous voudrez bien lui faire, et recevoir l'assurance de mon attachement et de ma haute considération.

A. Thiers.

116.

La princesse de Canino, veuve de Lucien Bonaparte, à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Paris, mai 1845.

Je vous adresse, Monsieur le baron, un exemplaire

de ma réfutation de M. Thiers, au sujet des paragraphes attentatoires de cet historien à la mémoire de mon mari. L'estime que vous lui portiez, ainsi que votre cher frère et votre estimable belle-sœur, pour moi tous les deux de douce et noble mémoire, me fait espérer que vous recevrez avec intérêt ce témoignage de tous les sentiments que je professe pour vous, Monsieur le baron, et dans lesquels je vous prie de me croire votre affectionnée

La princesse DE CANINO,
veuve Bonaparte Lucien.

117.

La duchesse Hélène d'Orléans à Humboldt.

Tuileries, 12 février 1845.

Je ne veux pas garder plus longtemps le bien que vous m'avez confié et qui m'a procuré une vive jouissance. Agréez encore une fois ma sincère reconnaissance pour cette communication, et laissez-moi l'espoir d'avoir bientôt sujet de vous remercier de nouveau. Vous voyez que l'égoïsme me domine au plus haut point.

HÉLÈNE.

118.

La duchesse Hélène d'Orléans à Humboldt.

Neuilly, 12 mai 1845.

Votre Excellence doit prendre son parti d'être souvent mise en réquisition par moi; mais aujourd'hui, c'est une grande prétention de ma part de m'adresser à vous. Mon cousin de Weimar et moi, nous voudrions avoir le plaisir si instructif de voir Versailles en votre compagnie. Nous nous proposons d'y aller jeudi; le roi

vous invite pour le soir à dîner à Trianon et à assister au spectacle. Si vous avez le courage d'entreprendre avec nous ce pèlerinage, je prie Votre Excellence d'être ici à Neuilly, jeudi à onze heures et demie, pour nous accompagner. Si toutefois d'autres occupations vous retiennent, je vous prie de me *l'avouer franchement*.

Agréez, etc. HÈLÈNE.

119.

La duchesse Hélène d'Orléans à Humboldt.

(Hiver de 1845.)

Je n'ai plus eu la satisfaction de dire adieu à Votre Excellence à Trianon, et de vous remercier encore une fois de votre excellent ouvrage. Permettez-moi de le faire par écrit, en vous faisant parvenir une lettre pour ma chère cousine ; et agréez en même temps l'expression du vif désir que j'ai de revoir bientôt Votre Excellence sur le sol français.

Je suis, avec la plus haute considération, votre dévouée HÉLÈNE.

120.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 22 avril 1846.

J'ai été grandement tranquillisé d'avoir pu faire en votre présence la lecture que vous savez ; et si je dois attribuer à votre délicatesse une bonne partie de tout ce qu'il a d'aimable et de vif dans vos louanges, cependant il en reste assez pour calmer les inquiétudes de mon esprit. Mon objet principal est sans doute la

composition, par laquelle je cherche à planer sur de vastes sujets et à les concentrer avec soin, avec une exacte connaissance des détails. L'emploi de notre langue, belle, souple, harmonieuse, pittoresque, n'est qu'un objet secondaire. J'aurai sûrement l'occasion de faire usage de vos excellents conseils sur Flemming et Mme de Sévigné. J'ai aussi pris avec moi Sénèque (*Quæst. natur.*) pour le parcourir; il est un peu ampoulé.

Je viens maintenant au but de ces lignes. Le roi me disait hier au soir en se couchant: «Faites pourtant savoir à Bettina qu'elle peut se tranquilliser au sujet de la personne principale[1]. Il n'a jamais été question de la livrer aux Russes.» — Moi. «Vous devriez le lui écrire vous-même.» — Lui. — «Oui, j'espère aussi le faire.» Il s'est montré très-aimable à l'endroit de Bettina.

A. DE HUMBOLDT.

Mercredi.

Que ce huitième attentat est affligeant! Il est singulier qu'on tire si rarement sur les ministres et sur les conseillers du cabinet! De tels événements oppressent d'autant plus que leur retour probable ou improbable est absolument en dehors du domaine du raisonnement.

121.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 18 mai 1846.

Je vous envoie, cher ami, pour votre collection, une très-remarquable lettre du prince de Metternich; beau-

[1] Mieroslawski.

coup d'esprit et d'élan avec un peu de crainte du panthéisme à la fin de la lettre, où il est à demi-théologien.

A. DE HUMBOLDT.

Lundi.

122.

Metternich à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Vienne, ce 10 mai 1846.

Mon cher baron !

Vous trouvez ci-joint mon vote[1]. Je le donne en conscience et vous absous du crime de l'intrigue électorale qui court le monde. — Le roi et son chancelier sont les appréciateurs intègres du mérite scientifique et je sais marquer la place qui m'appartient dans les avenues de la science et qui, à mon vif regret, est loin du sanctuaire !

Ce que je viens de vous dire, mon cher baron, n'est ni de la forfanterie ni un excès de modestie ; c'est tout bonnement l'histoire de ma vie. Vous ne la connaissez pas, cette histoire, et je vais vous la conter en peu de mots.

J'ai, dans l'âge où la vie prend une direction, éprouvé un penchant que je me permettrais de qualifier d'irrésistible pour les sciences exactes et naturelles, et un dégoût que j'appellerais absolu pour la vie d'affaires proprement dites, si je n'avais vaincu mon dégoût et résisté à mon penchant. C'est le sort qui dispose des hommes, et leurs qualités comme leurs défauts décident de leurs carrières. Le sort m'a éloigné de ce que j'au-

[1] *Remarque de Humboldt.* Le prince a voté pour M. Hermann, de Leipzig.

rais voulu, et il m'a engagé dans la voie que je n'ai point choisie. Une fois lancé, je me suis soumis sans perdre de vue ce vers quoi portèrent mes inclinations, et il en est résulté que ce que j'eusse désiré pouvoir regarder comme le but de ma vie intellectuelle, n'en est devenu que le soulagement. Le roi m'a imprimé la marque d'un savant. Je sais à quoi m'en tenir à cet égard. S'il s'agit du cœur, le roi ne s'est point mépris.

Ce que vous me dites de la prochaine apparition du second volume du *Cosmos*, m'en fait attendre l'étude avec un vif désir; on ne vous lit pas, on vous étudie, et la place d'un écolier me va en plein. Personne n'est plus appelé que je le suis, à rendre justice à votre remarque relative à l'influence que le christianisme a exercée sur les sciences naturelles [1], comme sur l'humanité entière, et dès lors sur toutes les sciences; car cette remarque s'est depuis longtemps fait jour en moi. Elle est d'une complète justesse et sa cause génératrice est simple, comme le sont toutes les vérités, celles aperçues comme celles inaperçues, circonstances qui ne changent rien à l'essence d'une vérité. Le faux mène au faux, comme le vrai conduit au vrai. Aussi longtemps que l'esprit s'est maintenu dans le faux, dans la sphère la plus élevée que l'esprit de l'homme puisse atteindre, les conséquences de ce triste état ont dû réagir dans toutes les directions morales, intellectuelles et sociales, et opposer à leur développement dans la droite voie, un obstacle insurmontable. La *bonne nouvelle* une fois annoncée, la position a dû changer. Ce n'est pas en *divi-*

[1] *Remarque de Humboldt.* J'avais dit *sur la vivacité du sentiment de la nature;* j'avais comparé saint Basile à Bernardin-de-Saint-Pierre.

A. Ht.

uisant les effets, que ceux-ci ont pu être suivis dans les voies de la vérité ; leur recherche est restée circonscrite dans la spéculation abstraite des philosophes et dans la verve des poëtes. La cause une fois mise à couvert, les cœurs se sont mis en repos et les esprits se sont ouverts. Ceux-ci sont longtemps encore restés enveloppés dans les brouillards de la sceptique païenne, quand enfin la philosophie scolastique a été débordée par la science expérimentale. Trouvez-vous mon raisonnement juste ? Si vous le trouvez, je ne suis pas en doute que vous ne partagiez ma crainte, que les progrès scientifiques véritables courent le risque d'être arrêtés par les esprits trop ambitieux, qui veulent remonter des effets à la cause, et qui, trouvant la route coupée par les limites infranchissables que Dieu a posées à l'intelligence humaine, ne pouvant avancer, se replient sur eux-mêmes et retournent à la stupidité du paganisme, en cherchant la cause dans les effets !

Le monde, mon cher baron, est fort dangereusement placé. Le corps social est en fermentation ; vous me rendriez un bien grand service, si vous pouviez m'apprendre de quelle espèce est cette fermentation, si elle est spiritueuse, acide ou putride ? J'ai bien peur que le *verdict* ne tourne vers la dernière de ces espèces, et ce n'est pas moi qui pourrais vous apprendre que ces produits ne sont guère utiles.

Veuillez recevoir les remercîments des miens pour votre aimable souvenir et l'assurance de ma vieille amitié.

METTERNICH.

123.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 30 mai 1846.

Peut-être, mon cher ami, ne serez-vous pas fâché de posséder la poésie du prince royal de Bavière. La langue en est moins rude que la langue du Walhalla, et quelques passages, sans avoir un grand élan poétique, sont pleins de sentiments. Votre

A. de Humboldt.

Samedi.

124.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 14 novembre 1846.

Quel brillant accueil a reçu de vous le cinquième volume de mon frère! Pardonnez-moi seulement de n'y avoir pas joint quelques mots de recommandation; j'en ai été empêché ces derniers jours par mes occupations « sur la froide colline historique[1]. » Moi aussi, je regrette les omissions sur lesquelles vous portez mon attention. Je pense qu'on pourra y remédier dans le volume suivant. On avait cru devoir imprimer les lettres, telles que mon frère les avait préparées pour l'impression, et telles qu'elles ont été mises en vente. Je crois qu'on ne trouverait chez aucune nation une vie analogue, une vie aussi entièrement consacrée à l'enrichissement de la pensée. J'attends avec infiniment de joie la prochaine publication d'un de ces ouvrages où

[1] Sanssouci. (*Note du trad.*)

vous peignez de main de maître, en traits vigoureux, animés et pourtant délicats, les rapports sociaux et diplomatiques. Je reste, avec un inviolable attachement, votre reconnaissant A. Humboldt.

S'il a été imprudent de la part d'un grand monarque vivant au milieu des illusions de l'atmosphère de Versailles, de n'avoir pas résisté à la tentation d'opposer au souvenir des barricades le contraste d'un spectacle à la Louis XIV, de préparer des embarras à son successeur et d'obtenir des résultats très-incertains, la conduite de Palmerston et d'Albert-Victoria est bien autrement maladroite. Pendant ce temps les sobres Anglo-Américains fondent un nouvel empire occidental, qui menace le commerce de la Chine. Mon manuscrit *Sur la fabrication des tissus chez les anciens*, p. 106 et 113, paraît aussi s'être perdu dans la succession de Wolf. L'effet de la musique religieuse (surtout p. 323) est un morceau d'une fort belle touche.

Journal de Varnhagen (1846) : « On parlait des facultés d'un jeune prince de ***, qu'on taxait de médiocres. Humboldt prend la parole : « Je ne partage pas votre opinion, dit-il; le jeune prince m'a parlé dernièrement; j'étais là à faire le pied de grue dans l'appartement de sa mère, et il m'a demandé : « Qui êtes-vous ? » — Je m'appelle Humboldt. — « Et qu'êtes-vous ? » — Je suis chambellan de Sa Majesté le roi. — « Rien de plus ? » interrompit le prince en s'en allant. — « N'est-ce pas là, ajoute Humboldt, une preuve évidente de bon sens ? »

125.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 28 novembre 1846.

Je ne vous réponds pas aujourd'hui, mon noble ami,

au sujet du délicieux volume de vos *Mémoires*. Comme tout vous réussit ! Je me borne à vous recommander un spirituel Français, M. Galuski, auteur d'un travail sur A. W. Schlegel ; il connaît mieux l'Allemagne que nous. Il ne reste ici que peu de jours. Conservez l'autographe de Barante [1]. A. DE HUMBOLDT.

Samedi.

126.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 6 décembre 1846.

Vous ne lirez peut-être que bien tard, mon cher ami, les *Cinq jours de Berlin*, dans lesquels les Berlinois, qui sont mis en scène, me donnent l'épithète peu affectueuse de babillard assez agréable. Si mes discours manquent de toute *consistance*, je crains pour la durée du système du monde, du *Cosmos*. M. Barrière vous a sûrement fait visite le sixième jour, et vous lui avez soufflé tout cela. La feuille contient, sur le rôle de la Prusse et sur M. de Kanitz, d'excellents « Cracoviana. »

Je vous envoie, pour votre collection d'autographes, une lettre de Mignet, qui me prodigue l'éloge ; puis, une autre lettre écrite par moi en 1801, époque où ma vie a pris une autre direction ; elle est datée de Carthagène des Indes et adressée au *citoyen* Baudin, qui faisait avec Perron le tour du monde. Il est probable qu'à cette époque-là personne en Europe ne s'intitulait plus citoyen. Au lieu de doubler le cap Horn et de ve-

[1] Dans lequel Barante recommande à Humboldt M. Galuski.

nir me prendre à Lima, il était allé en Australie en doublant le cap de Bonne-Espérance.

A. de Humboldt.

Dimanche.

Je joins à mon envoi une bonne lettre de mon frère à Kœrner ; elle paraîtra dans le sixième volume. Renvoyez-moi cette copie.

127.

Mignet à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Paris, 1er juillet 1846.

Monsieur le baron et très-illustre confrère. Vous n'aurez pas de peine à croire combien j'ai été heureux et flatté d'apprendre que le volume sur *Antonio Perez et Philippe II* vous avait intéressé et avait obtenu une approbation aussi élevée que celle de votre roi. Le suffrage d'un prince qui joint tant d'esprit à tant de savoir et qui est un des juges littéraires les plus ingénieux et les plus sûrs, ne pouvait qu'être du plus haut prix pour moi. Afin que le livre qui a été honoré de cet auguste suffrage, en soit plus digne, me serait-il permis de vous prier, Monsieur et très-illustre confrère, de l'offrir à votre souverain, sous la forme nouvelle, à la fois plus complète et plus achevée, que je viens de lui donner? C'est un respectueux hommage que le roi de Prusse a encouragé par l'expression de son indulgente satisfaction et auquel vos bontés pour moi ménageront, j'en suis sûr, un accueil favorable.

Je prends la liberté de vous adresser aussi, pour

votre bibliothèque, un exemplaire de cette nouvelle édition. Des documents inattendus et fort curieux dont j'ai pu faire usage pour exposer, dans toute leur vérité, les projets de don Juan d'Autriche, le meurtre d'Escovedo et la disgrâce de Perez, rendent l'édition précédente imparfaite.

Mais j'ai hâte de vous parler du premier volume du *Cosmos*, qui m'a été remis de votre part, et où vous avez si admirablement montré, pour me servir d'une de vos belles expressions, « l'ordre dans l'univers et la magnificence dans l'ordre. » Je l'ai lu avec le plaisir le plus vif et le plus profitable. C'est une exposition, pleine d'enchaînement et de grandeur, des phénomènes et des lois de l'univers, depuis ces lointaines nébuleuses d'où la lumière n'arrive à nous qu'après deux millions d'années jusqu'aux révolutions qui ont présidé à l'organisation actuelle de notre planète et ont permis à l'homme de paraître, de vivre et de dominer à sa surface. Pour tracer cet immense tableau dans sa féconde variété et sa majestueuse harmonie, il fallait, comme vous, posséder fortement toutes les sciences, avoir vu la nature sous ses aspects les plus divers et l'aimer profondément, unir enfin une imagination poétique à une intelligence sûre et vaste. Achevez vite ce bel ouvrage pour votre gloire et notre instruction, et agréez, très-cher et très-illustre confrère, l'expression de mes remercîments, de mon admiration et de mon affectueux dévouement.

MIGNET.

128.

Humboldt à Baudin.

(Lettre écrite en français.)

Carthagène des Indes,
le 12 avril 1801.

Citoyen,

Lorsque je vous embrassais la dernière fois rue Helvétius à Paris, et que je comptais partir pour l'Afrique et les grandes Indes, il ne me restait qu'un faible espoir de vous revoir et de naviguer sous vos ordres. Vous êtes instruit sans doute par nos communs amis les C. C. Jussieu, Desfontaines... combien mon voyage s'est changé, comment les Barbaresques m'ont empêché de partir pour l'Égypte, comment le roi d'Espagne m'a accordé la permission de parcourir ses vastes domaines en Amérique et en Asie, d'y ramasser tous les objets qui peuvent être utiles aux sciences... Indépendants et toujours à mes propres frais, mon ami Bonpland et moi avons parcouru depuis deux ans les pays situés entre la côte, l'Orinoko, le Casiquian, le Rio Negro et l'Amazone. Notre santé a résisté aux dangers énormes que présentent les rivières. Au milieu de ces bois nous avons parlé de vous, de nos visites inutiles chez le C. François de Neufchâteau, de nos espoirs trompés. Sur le point de partir depuis la Havane pour le Mexique et les îles Philippines, il nous est parvenu la nouvelle comment votre constance a su enfin vaincre toutes les difficultés. Nous avons fait des combinaisons, nous sommes sûrs que vous relâchez à Valparaïso, à Lima, Guayaquil. Nous avons changé à

l'instant nos plans et malgré la force des brises impétueuses de cette côte, nous sommes partis sur un petit pilotboot pour vous chercher dans la mer du Sud, pour voir si, revenant sur nos anciens projets, nous pourrions réunir nos travaux aux vôtres, si nous pourrions parcourir avec vous la mer du Sud... Un malheureux passage de vingt et un jours depuis la Havane à Carthagène nous a empêchés de prendre la route de Panama et Guayaquil. Nous craignons que la brise ne souffle plus dans la mer du Sud et nous entreprenons de poursuivre la route de terre par le Rio de la Magdalena, Santa-Fé, Popajan, Quito...

J'espère que nous serons au mois de juin ou au commencement de juillet à la ville de Quito où j'attendrai la nouvelle de votre arrivée à Lima. Ayez la bonté de m'y écrire deux mots sous l'adresse espagnole *al Sr. baron de Humboldt, Quito, casa del Sr. governador Bn. de Carondelet.* Mon plan est, au cas que je n'entende rien de vous, mon respectable ami, de visiter le Chimboraço, Loxa... jusqu'en novembre 1801, et de descendre en décembre ou janvier 1802 avec mes instruments à Lima.

Vous verrez par cette narration, mon respectable ami, que le climat des Tropiques ne m'a pas rendu flegmatique, que je ne connais pas de sacrifices lorsqu'il s'agit de suivre des plans utiles et hardis. Je vous ai parlé avec franchise; je sais que je vous demande plus que je ne vous offre, je ne puis croire même que des circonstances particulières pussent vous empêcher de nous recevoir à votre bord... En ce cas cette lettre pourrait vous embarrasser; elle vous embarrasserait d'autant plus que vous nous honorez de votre amitié.

J'ose vous prier de me parler franchement, je me réjouirai toujours d'avoir eu le plaisir de vous voir et je ne me plaindrai jamais des événements qui nous gouvernent malgré nous. C'est par cette franchise que vous me donnerez le signe le plus précieux de vos bontés pour moi. Je continuerais alors ma propre expédition depuis Lima à Acapulco, Mexico, aux Philippines, Surate, Bassora, la Palestine — Marseille. Mais j'aime mieux croire que je puis être des vôtres. Le C. Bonpland vous présente ses respects.

Salut et amitié inviolable.

ALEXANDRE HUMBOLDT.

(*Remarque postérieure de Humboldt.* Cette lettre écrite au capitaine Baudin à mon arrivée à Carthagène des Indes (en venant de la Havane), m'a été rendue; le capitaine Baudin n'ayant pas relâché à Lima.) A. HUMBOLDT.

Berlin, en nov. 1846.

129.

Humboldt à Varnhagen.

Dimanche, 21 février 1847.

Je ne sais si je vous ai montré une très-bonne lettre de mon frère, écrite à Rome en 1805 à l'occasion de la mort de Schiller; elle a été dernièrement retrouvée et paraîtra dans la prochaine livraison des œuvres. J'ai reçu cette semaine et je vous remets deux lettres: l'une, très-aimable, du prince de Metternich, et l'autre, très-faible, du prince Albert. Metternich a publié à ses frais un ouvrage de luxe, une description de sa collection de minéraux de Kœnigswarth. Peut-être y a-t-il là-dessous un certain désir d'enlever à Kolowrat et de prendre pour lui la présidence de la nouvelle Académie

des sciences. Quant au prince Albert, pendant qu'il était à Stolzenfels, j'avais fait déposer un exemplaire du *Cosmos* dans sa chambre, sur sa demande, et il avait eu la politesse de ne pas me remercier. Maintenant « l'oiseau noir » l'a rendu poli. Il me fait parler d'océans de lumière et de *terrasses d'étoiles,* ce qui n'est qu'une variante *quite english*, venant de Windsor, où il n'y a que terrasses. Il est une fois question dans le *Cosmos* d'un tapis d'étoiles (p. 159), pour expliquer par une image les taches sombres du firmament. J'ai acheté depuis deux ans le livre sur les monuments du Mexique, dont il me fait cadeau. Une édition de luxe de lord Byron aurait été une attention plus délicate. Il n'est pas moins singulier qu'il ne fasse pas mention de la reine Victoria ; peut-être ne trouve-t-elle pas chrétien mon livre sur la nature ? Vous voyez que je juge sévèrement les princes qui écrivent[1].»

Ayez la bonté de me renvoyer bientôt Metternich et Albert, car je n'ai pas encore répondu. Je dois aussi vous redemander la lettre de Wilhelm ; c'est la seule copie que j'en aie, et j'ai fait cadeau de l'original à Schlesier, qui désirait ardemment un autographe de mon frère. A. DE HUMBOLDT.

[1] Il serait mieux d'être juste, *même* en parlant des princes. La lettre du prince Albert (n° 131) est très-convenable, et Varnhagen doit avoir accusé son ami d'injustice (voy. le n° 132). (*Note du trad.*)

130.

Metternich à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Vienne, février 1847.

Mon cher baron !

Je commencerai cette lettre par vous féliciter de la nouvelle marque d'honneur que le roi vient de vous donner. L'aigle, sous l'ombre des ailes duquel — *sub umbra alarum* — vous avez su tant produire, se présentera bien sur votre poitrine ! *Suum cuique !*

Voici ce qui me reste à vous dire.

Vous savez que je ne suis pas un savant et que je n'ai point la prétention d'en être un ; vous savez par contre que je suis ami des sciences, et c'est en cette qualité que j'ai fourni à des savants les moyens de mettre au jour l'opuscule dont je vous envoie le premier exemplaire. J'espère que vous en trouverez l'exécution convenable. Je crois être aujourd'hui en possession de la collection la plus complète qui existe des monuments d'une époque dont je n'ai pas la prétention de fixer la date, dont la *Gossau* renferme des restes sans nombre. L'histoire qu'écrivent les hommes embrasse un point imperceptible dans celle dont la nature possède les matériaux. Ce n'est pas moi qui ai donné mon nom à une *Ammonite ;* ce sont les éditeurs de l'opuscule. Ce que je sais, c'est que mon nom et même celui d'*Ammon*, était ignoré quand mon filleul était en vie !

Mille sincères hommages, mon cher baron.

Metternich.

131.

Le prince Albert à Humboldt.

Windsor-Castle, 7 février 1847.

Monsieur le baron,

A mesure que j'avançais dans la lecture du premier volume du *Cosmos,* je me sentais de plus en plus pressé du besoin de vous exprimer encore une fois ma reconnaissance de toutes les jouissances intellectuelles que cette étude m'a procurées. J'ai reçu de votre main votre excellent ouvrage, et je voudrais pouvoir, en échange, le juger d'une manière digne de vous. Sentant mon impuissance à cet égard, et désireux de donner un certain poids à l'expression de ma gratitude, je vous envoie l'ouvrage ci-joint (*Catherwood's views in Central America*), qui mérite peut-être d'attirer votre attention comme supplément à votre grand travail sur l'Amérique espagnole. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle impatience j'attends la publication du second volume du *Cosmos.*

Veuille le ciel, dont vous décrivez si magnifiquement les « océans de lumière et les terrasses d'étoiles », vous conserver de longues années encore à notre patrie, au monde et au *Cosmos* lui-même, dans une parfaite et inaltérable disposition du corps et de l'esprit! Tel est le vœu sincère de Votre dévoué

Albert.

132.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 27 février 1847.

Voici enfin, mon cher ami, ma lettre de remercîment à Carrière, avec trois pressantes recommandations.

Vous avez eu raison de me faire la guerre, et de me trouver trop sévère à l'égard de l'homme aux terrasses d'étoiles. Je ne suis sévère qu'avec les grands, et celui-là ne m'a pas plu à Stolzenfels. « Je sais, m'a-t-il dit, que vous vous intéressez beaucoup au malheur des Polonais russes; mais malheureusement les Polonais méritent aussi peu notre sympathie *que les Irlandais.*» *Mihi dixit*, et l'on est le bel époux de la reine de la Grande-Bretagne!

Je cours aujourd'hui à Potsdam chercher tous les manuscrits, qui sont heureusement arrivés d'Erfurt. Mme de Bülow écrit qu'il s'y trouve un long et très-beau passage sur notre Rachel, avec des choses très-flatteuses pour vous. A. DE H.

Samedi.

133.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 27 mars 1847.

J'ai été plus sage que vous ne croyez, mon cher ami. Le premier volume des *lettres*[1] (propriété de Thé-

[1] *Wilhelm von Humboldt's Briefe an eine Freundin*, qui étaient devenues la propriété de Thérèse de Bacheracht, à titre d'héritage de Charlotte Diede.

rèse) est tout prêt. Je n'ai presque rien trouvé à changer et j'ai en tout supprimé à peine la valeur de trois à quatre pages, des détails domestiques, du réchauffé, quelques sorties de Diede contre le duc Charles de Brunswick, etc. — Un grand nombre de ces lettres sont très-remarquables par le style et les idées; elles offrent l'image fidèle d'une vie rare ; un mépris du bonheur ou du malheur humain, dès que le cercle des idées n'en est pas rétréci ; beaucoup de sentiments bibliques et de dogmatisme chrétien; un dédain du monde extérieur joint à beaucoup de délicatesse et de tendresse ; avec cela, des tourments de cœur qui m'impatientent, mais que je laisse subsister, pour ne rien ôter à l'impression que produit cette forte individualité ; voilà ce qu'on trouve dans une correspondance qui se poursuit d'une main tremblante sur du papier réglé et ne cesse que quatre jours avant la mort. Je le répète, ce que j'ai effacé se compose de cinq à six lignes ; ce que j'ai supprimé comme ennuyeux ou insignifiant, prendrait trois à quatre pages écrites et à peine deux pages d'impression. Mais si vous trouvez dans le manuscrit un très-grand nombre d'autres passages supprimés ainsi ~~~~~~~~, souvent même des demi-pages, c'est l'œuvre de la vieille dame. La fille du pasteur de Taubenheim aura eu peut-être quelques accès de pruderie. L'encre vous prouvera que je n'ai aucune part à cette exécution. Le premier volume contient un beau morceau sur Thérèse et l'éloge fréquent du roi de Bavière. Il y a dans le second volume un portrait de Rachel, qui vous fera plaisir. Bettina, à ce que dit Mme de Bülow, y est moins bien traitée. Je modifierai sûrement.

J'espère pouvoir vous remettre toute la première partie d'ici à mardi. La seconde suivra de près ; je vous la porterai dans une cassette de fer cadenassée, avec des notes et des fac-simile qu'il faut abréger. Vous aurez alors le trésor entier. *Salvavi animam meam*. Le tout fera un bruit fâcheux et salutaire, et fera naître les jugements les plus opposés. A. DE HT.

Faites-nous l'amitié de veiller à ce que le livre ne soit pas imprimé à Berlin, et ne soit pas annoncé (si possible) avant de paraître.

Mes lettres destinées à Carrière ne vous sont-elles pas parvenues ?

Journal de Varnhagen, du 30 mars 1847 : « Au moment où je reviens à la maison, Humboldt entre et m'apporte un paquet de manuscrits ! ce sont les lettres de son frère à Mme Diede. Humboldt juge les affaires d'ici aussi désespérées que moi, mais il se console par la pensée que les constitutions octroyées ne valent rien, et qu'à la fin il sortira de tout cela quelque chose de bon ; il est préparé à des violences de toute sorte, courroux de la police, fureur du peuple, intervention des troupes. Le roi, dit-il, ne s'en doute pas, il est d'excellente humeur, il a son discours d'ouverture tout préparé, et ne songe guère au 11 avril et à ses suites. Il n'a jamais dit mot à Humboldt de l'affaire des États. Eichhorn a très-fort irrité le roi dans l'affaire de Michelet ; mais celui-ci perdra difficilement sa place, bien que le roi le veuille et que Eichhorn y travaille. »

Journal du 31 mars : « Humboldt m'a encore dit hier que le roi croit fermement à Don Miguel, à Don Carlos, à la chute de la dynastie de juillet, et qu'il espère aller encore à Paris saluer le souverain légitime. — Il a ajouté que lui, Humboldt, passe pour un Jacobin, portant dans sa poche le drapeau tricolore ; qu'on me croit, en revanche, royaliste, mais que le roi a des préjugés contre moi.

« Il est incompréhensible, ajoute-t-il, que mon vieil ami Canitz

n'ôte pas au roi ces préjugés ; qu'au milieu de tout ce qui se passe maintenant, on ne me consulte pas, on ne songe pas à m'utiliser ; Wittgenstein a souvent parlé à Humboldt dans le même sens. — On n'oublie qu'une chose : c'est que, très-décidément, je ne puis ni ne veux.

« La noblesse est dans une violente agitation ; elle a subitement changé ; le sentiment de sa dignité se soulève avec énergie. Si le démon lui-même avait voulu rendre cette classe hostile, il n'aurait pu découvrir un moyen plus efficace que ces priviléges avortés.

« Songe. J'ai vu le roi baigné de pleurs et s'écriant : « En sommes-nous donc venus là ?! Eh bien, je cède ! Que mon frère se charge de tout, et puisse-t-il mieux réussir que moi ! »

Journal du 3 mai 1847 : « Humboldt disait en plaisantant que, dans l'assemblée des États, un M. de Massow avait donné aux tendances libérales l'épithète « d'immorales ; » qu'en conséquence, lui, Humboldt, est « immoral, » et même à double dose, puisque le ministre de Bodelschwingh confère la même épithète aux gens de lettres. »

Journal du 11 juillet 1847 : « Humboldt est venu chez moi ce matin, de bonne heure. Il était gai et dispos ; il ne veut décidément pas avoir été malade. Le roi, dit-il, vit dans le tourbillon des fêtes ; il a souvent des accès de folle gaîté ; il ne pense aux États que lorsqu'on l'en fait souvenir, et alors seulement il devient sérieux et sombre.

« Les ministres, en revanche, sont très-montés ; spécialement Savigny, Eichhorn et surtout Bodelschwingh ; celui-ci pousse encore le roi à des mesures violentes, mais maintenant Canitz agit dans un sens opposé. Bodelschwingh ne peut pardonner aux États de lui avoir enlevé la victoire qu'il avait rêvée, le poste de premier-ministre. Humboldt est à la fin de son second volume ; il va au mois de septembre à Paris. »

134.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 18 janvier 1849.

Mon cher Varnhagen, si je vous remercie si tard et

si laconiquement de vos cadeaux et de votre lettre, vous ne l'attribuerez pas à un refroidissement d'estime et d'amitié. Je viens seulement de m'accorder la jouissance de lire ce qu'il n'est permis qu'à vous d'appeler un « simple discours. » Que les choses ont pris dès lors une tournure dangereuse et désespérée! Mais on ne sait opposer au danger que la force brutale et matérielle, et l'on ne sait pas cueillir les fruits qui nous sont offerts; on veut les laisser à d'autres. — *La Vocation de Romuald* [1] mérite sans doute un châtiment; quel abus d'un talent distingué! Nous en causerons sitôt que j'aurai derrière moi la fête de l'ordre et le chaos des élections académiques: la petite pièce après le mélodrame. A. DE HT.

Le roi n'a jamais été loué plus noblement que dans le « simple discours. »

Le petit écrit: *Simple discours aux Allemands sur la situation du jour* (Berlin 1848), est l'œuvre de Varnhagen. Il écrivait à ce sujet, quelques mois plus tard, dans son journal du 10 mai 1849: « Je relis ce que j'ai encore fait imprimer sur Frédéric-Guillaume IV au mois d'août de l'année passée, et ce que j'ai écrit à son avénement au trône, dans l'automne de 1840 — quelle différence dans mes sentiments! — Quoi que je fasse, endormi ou éveillé, je suis oppressé sous le poids des événements du jour; je sais pourtant que ce sont seulement les événements du jour, que la réparation aura son tour et que l'avenir réserve une abondante moisson. Debout, ma patrie, debout donc! Si tu dois passer par la guerre civile, va courageusement ton chemin, et que toute la dette de sang retombe sur les chefs qui t'ont poussée sur cette voie! — Ici, ce ne sont pas les succès du moment, mais les échecs qui te feront gagner ta cause.

[1] *Romuald ou la vocation*, par M. de Custine. Paris 1848, 4 vol.

12 février 1849 : « Visite de Humboldt. Les ministres, dit-il, sont absurdes de vouloir paraître devant les chambres ; ils ne trouveraient pas des hommes qui pussent compléter le cabinet ; un Kühlwetter même refuse. Il est un peu effrayé de ce qu'à mon avis une constitution octroyée n'est que la gousse épaisse d'un nouveau germe de révolution qui se développera ; mais il est satisfait que le roi soit depuis huit jours en guerre avec la logique. Il me dit que le roi a grande envie de rendre à Canitz le poste de ministre des affaires étrangères ! Eichhorn donne déjà de nouveau des conseils ; et, de même que la conseillère intime de ***, il parle du parti piétiste comme s'il n'y eût jamais appartenu. »

Le *Staatsanzeiger* contient la note autrichienne sur les affaires allemandes. « L'Autriche ne désertera pas, mais elle veut des conférences, et elle dit d'emblée ce qu'elle ne tolérera pas ; elle ne veut pas de souveraineté du peuple et ne veut d'autre chef que l'Autriche. Voilà un soufflet donné à la Prusse, un soufflet à Francfort et surtout à Gagern. Vous l'avez voulu ! Comme tout, tout vient en aide à la république ! »

135.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 16 août 1849.

Quand je me livre à l'illusion d'avoir écrit quelques lignes qui flattent mon oreille, je me demande toujours, mon noble ami, si elles vous plairont ? Vous savez, ou plutôt, vous ne savez pas que la princesse de Prusse a déposé un magnifique album, rempli d'autographes et d'initiales peintes, dans les salons du château de Weimar, dans ces mêmes salons consacrés à Gœthe, à Schiller, ainsi qu'à Herder et Wieland, déchirés par Schiller dans ses lettres à Kœrner. Il m'a *fallu* écrire une préface, que Galuski a très-heureusement traduite. La grande-duchesse désirait mettre dans

l'album une traduction française, à l'usage des voyageurs étrangers. Accueillez avec indulgence ce léger signe de vie de votre ami. L'horizon politique me déplaît fort. A. DE HUMBOLDT.

Jeudi.

136.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 15 octobre 1849.

J'espère, mon noble ami, que mes *Tableaux de la nature*, augmentés et refondus en majeure partie, vous seront enfin parvenus. Un fatal désordre, qui a sa source dans ma longue absence de Berlin, a eu pour résultat de mettre si tard mon œuvre de prédilection dans les mains de celui qui a toute ma prédilection. Vous lirez peut-être avec intérêt le tableau de l'agitation nocturne dans la forêt, qui contraste avec le calme du milieu du jour (I. 333 et 337); peut-être aussi les rêves dorés du jeune Astorpilco (II. 352). A. DE HUMBOLDT.

En hâte.

Joignez à vos autographes une très-gracieuse lettre de Metternich, qui doit être maintenant à Bruxelles. Le mot: « votre fortune morale », est hardi d'expression. Mais les gazettes, qui sont toutes tachées de sang! Nous vivons dans une année où tous les sentiments s'abâtardissent.

137.

Metternich à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Richmond, ce 17 septembre 1849.

Mon cher baron,

Je viens d'apprendre par les feuilles de ce jour, que le 9 septembre 1769 vous a vu naître, et que vous venez de célébrer ainsi votre quatre-vingtième anniversaire. Près de vous, je me serais joint à vos amis pour vous offrir mes vœux; à la distance qui nous sépare, je m'avance seul vers vous et vous dirai en peu de mots, que je rends grâce à la puissance qui vous a donné des facultés qui ont rendu votre nom impérissable; naître est peu de chose; utiliser la vie est beaucoup. Vous comptez parmi les plus riches et vous avez fait un bien noble usage de votre fortune morale. Que Dieu vous conserve en santé et en vie!

Recevez, mon cher baron, avec l'expression d'un vœu dont vous ne mettez pas en doute la sincérité, celle de mes sentiments de dévouement et d'amitié, dont la date est ancienne, comme tout ce qui est placé entre nous! Metternich.

138.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 29 octobre 1849.

Mon cher ami! Voici une lettre allemande de la duchesse d'Orléans, à qui j'envoie depuis nombre d'années mes ouvrages, pour lesquels elle a une prédilec-

tion particulière. Son écriture est pour moi si illisible, que je vous prie instamment de recopier cette lettre, en faisant usage du talent de déchiffrer, qu'une ancienne pratique de la diplomatie vous a donné. Il y est, je crois, question de politique. L'intérêt qu'elle vous offrira me permet de compter plus facilement sur votre indulgence. A. Humboldt.

139.

La duchesse Hélène d'Orléans à Humboldt.

Je suis profondément touchée et reconnaissante de ce que Votre Excellence a gardé le souvenir des heures que nous avons passées ensemble à une époque peu éloignée encore, mais devenue, semble-t-il, antédiluvienne par la gravité des événements.

Je vois avec une intime satisfaction que les entretiens de mon salon rouge des Tuileries et de Saint-Cloud, encore présents à mon esprit, ne sont pas non plus sortis de votre mémoire, et je remercie Votre Excellence de cette fidélité de sentiment, dont les temps actuels doublent la valeur.

L'obligeance de ma bien-aimée cousine m'avait déjà permis de lire votre nouvel ouvrage, source bienfaisante pour des cœurs éprouvés par les orages de la vie et pour des esprits péniblement affectés par la confusion des circonstances politiques ; mon fils, dévoré de la soif de s'instruire, y a plus d'une fois aussi puisé de précieux enseignements. — Je ne vous en suis pas moins reconnaissante de m'avoir envoyé ce trésor, dont votre lettre augmente encore le prix.

Vous dites en termes à la fois incisifs et pleins de

ménagement: «Les hommes travaillent en ce moment à une fable convenue : ils visent en partie à l'impossible auquel ils ne croient pas eux-mêmes ! » Mais où apparaîtra la lumière qui doit leur ouvrir les yeux ? Et quels événements seront encore nécessaires pour les convaincre de l'incertitude des prétentions les plus contradictoires ? Le calme actuel me paraît, comme à Votre Excellence, ne devoir pas être de longue durée ; mais, moi aussi, je n'y vois pas de sujet de satisfaction ; je n'y vois qu'une apathie, une indifférence qui produit plutôt la léthargie que la conviction. Qui pourrait sonder l'avenir? Le lendemain est déjà une énigme pour le jour précédent ; — combien plus devons-nous attendre patiemment et dans le silence la solution qu'amèneront les années ! Mais cette attente ne doit pas nous ôter le courage et la résignation ; — elle doit, au contraire, retremper nos forces.

Pendant mon séjour en Angleterre, le roi m'a souvent questionnée sur la santé de Votre Excellence ; — la reine a pris aussi un vif intérêt aux nouvelles que j'ai pu lui donner. — Ils n'ont pas oublié vos fréquentes visites à Paris. — Mes enfants désirent que je les recommande à votre souvenir, dans lequel j'espère aussi trouver place de temps en temps. Je suis, etc.

HÉLÈNE.

Eisenach, 23 octobre 1849.

140.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 31 octobre 1849.

Grand merci de votre interprétation, mon ami. Quels ravages ont exercés les tempêtes politiques sur cette

main autrefois si belle, ou du moins si nette! Je lisais «mon bien-aimé courrier» au lieu de «ma bien-aimée cousine,» c'est-à-dire la princesse de Prusse, qui avait la première fait part à la duchesse de mes nouveaux tableaux.

La *Gazette de Spiker* a imprimé très-incorrectement un petit discours que j'ai adressé aux députés de Potsdam, et dans lequel j'ai fait mention des vues politiques libérales de mon frère, né dans cette ville. Voici mon discours, tel que je l'ai écrit immédiatement après. J'aurais aimé que ma réponse eût été correctement rendue dans la *Gazette constitutionnelle* ou dans un autre journal vraiment libéral.

A. DE HT.

Mercredi soir.

SUPPLÉMENT.

Très-chers concitoyens, je ne crois pas pouvoir vous exprimer plus vivement ma profonde reconnaissance qu'en vous disant que ma joie est à la hauteur de l'honneur inattendu dont je suis l'objet. Je ne veux pas troubler cette joie en me demandant par quoi j'ai pu mériter une si rare distinction de votre part et de celle de votre belle ville. Guidés par des vues plus élevées que la sollicitude journalière du bien-être matériel, vous avez dignement prouvé votre estime et votre sympathie pour des efforts qui sont en étroite liaison avec les progrès de la science, avec l'éducation du peuple et la culture générale de l'homme. J'accepte avec orgueil votre honorable distinction, à titre de récompense des travaux auxquels a été consacrée toute ma vie, si longue et si agitée. Par la faveur de deux nobles monarques, j'ai la satisfaction d'avoir déjà été vingt-deux années,

presque sans interruption, votre concitoyen, et d'avoir trouvé dans le charme d'une nature embellie les inspirations indispensables à quiconque veut la peindre en s'élevant jusqu'aux lois qui la régissent. Presque tous les ouvrages de cette période de ma vie portent le nom historique de Potsdam, qui m'est devenu cher, et dans les murs duquel mon frère est né en 1767. Son souvenir est encore vivant dans le cœur de tous ceux qui apprécient le progrès sage et régulier des institutions politiques. A. DE HUMBOLDT.

(A la réception des lettres de bourgeoisie honoraire de Potsdam.)

141.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 4 novembre 1849.

Vous m'avez fait un grand plaisir, cher ami, par vos aimables nouvelles d'Angleterre. Mais il m'importe beaucoup que ma réponse aux délégués de Potsdam soit correctement imprimée dans un journal libéral; je le dois à la mémoire de mon frère, et je le dois aussi pour réfuter ceux qui calomnient mon séjour à cette cour. Je voudrais l'envoyer à la *Gazette constitutionnelle*, qui n'en a pas encore fait mention; mais je n'ai d'autre copie que le feuillet qui est entre vos mains. Faites-moi l'amitié de me le renvoyer bientôt. A. HT.

Dimanche.

142.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 19 mars 1850.

Merci, mon cher ami, de l'affectueuse lettre confiée

par vous à M. Rio, dont le livre *De l'art chrétien* m'était très-avantageusement connu par Cornelius, Olfers, Radowitz et le roi lui-même. La nouvelle incarnation d'un député au Parlement d'Erfurt, et la mise sous surveillance de ce Parlement dans l'intérêt du prince-président, était quelque chose d'inattendu pour moi; mais Raphaël avait plusieurs manières. A. DE HUMBOLDT.

Mardi.

143.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 2 juillet 1850.

Au milieu de cette sombre époque de réaction, je suis heureux de recevoir un aimable signe de vie de votre main, mon cher ami. Je me réjouis aussi de votre voyage à Kiel, dans cette petite région où l'esprit allemand peut se manifester librement et sérieusement. Les affaires de ce monde ressemblent à la bouteille d'eau que d'Alembert secouait pour y développer un tissu de bulles à angles très-inégaux. « Calculez-moi cela! » disait-il alors, pour se moquer de la science hydraulique, qui lui était cependant si familière. Un grand nombre de ces bulles diplomatiques éclateront, avant qu'on ait pu calculer leurs angles.

J'exprimerai à M. de Froloff ma profonde reconnaissance. J'ai voulu, mais en vain, le dissuader d'intercaler une masse de notes explicatives et de figures destinées à faciliter l'intelligence de l'ouvrage. Il voulait l'impossible et semblait faire peu de cas de la forme de la composition. Je ne lui dirai rien de tout cela. Le genre hybride ne réussit jamais en littérature.

J'ai été très-indisposé, et même alité; — mais main-

tenant, en dépit des déchirements de la vie, je me porte bien, je travaille et j'ai l'humeur sombre.

A. DE HUMBOLDT.

144.

Humboldt à Bettina d'Arnim.

(Sur une copie de la main de Varnhagen.)

Berlin, 7 juin 1851.

Vous ne pouviez pas douter, chère baronne, de mon empressement à aller au devant de vos désirs, quand il s'agit d'un compositeur aussi distingué que ***. Il est vrai que le fatal préjugé contre la musique, que j'ai hérité de mon frère par l'entremise du roi, donne peu d'écho à ma voix sur un sujet dont on ne me parle jamais, et surtout quand il est question de chant d'église. Entre Varsovie, Olmütz, les grands-ducs de Russie et (pour citer quelque chose de plus grand) l'œuvre puissante et inspirée de Rauch [1], il était impossible de se procurer une audience. Après Varsovie, est venu le constitutionnel Hanovre, la visite chez votre royal ami, qui est aussi le mien. Je n'ai pas encore revu notre monarque à Potsdam ; je suis plongé dans toutes les horreurs d'une transplantation *cosmique ;* il me faut encore attendre le flot (alluvion) d'Altesses bataves et mecklenbourgeoises qui vont revenir de Varsovie ; et, quand cet océan d'écueils sera calmé, j'agirai systématiquement dans le sens de votre lettre enjouée et spirituelle. Mais à une époque si agitée où l'on prend à peine garde aux écrits, les paroles n'ont pas d'écho. Il est donc in-

[1] Christian Rauch, né en 1777, est l'un des plus célèbres sculpteurs modernes. (*Note du trad.*)

dispensable de prendre la plume. Le but est facile à atteindre ; il suffira d'une courte requête, qui sera directement adressée au roi, et que j'appuierai chaudement. Votre protégé priera le roi de lui accorder une légère subvention pour un voyage à Munich. L'indication du chiffre n'est pas indispensable, mais facilite la chose. Ma proposition n'offense nullement la délicatesse du compositeur, qui ne demande pas pour lui, mais pour l'art. Je suis, etc. A. DE HUMBOLDT.

145.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 1er novembre 1851.

Votre lettre, si affectueuse, m'a fait infiniment de bien, mon cher et noble ami. Je suis fort endetté vis-à-vis de vous ; mon long silence et une apparente négligence pouvaient donner lieu au soupçon de froideur et de divergences de vues. Je n'aurais pas dû redouter ce jugement de la part d'un homme aussi bienveillant qu'il est spirituel. Avant de recevoir votre bonne lettre, accompagnée du portrait de Baader, je me proposais de vous remettre moi-même, dès qu'il aurait paru, le troisième volume du *Cosmos*, hélas ! entièrement astronomique et achevé au prix de grands efforts. J'étais assuré d'un cordial accueil, et votre lettre du 24 octobre, qui était restée dans ma maison de Berlin, ne fait qu'ajouter à ma conviction. Ottilie de Gœthe m'a donné des nouvelles rassurantes de votre santé ; vous contesterez ce jugement, comme toujours. Mais ce qui m'a étonné, c'est que le président du ministère, d'ordinaire froid comme glace, était enchanté d'Ottilie et se montre

tout disposé à attacher Wolfgang à l'ambassade de Rome, pour répondre à votre désir. Mais, après avoir publié un spirituel petit écrit sur la nature et la législation, était-il donc nécessaire qu'il fît paraître un recueil de poésies, dans lequel il n'y a que quelques éclairs d'imagination! Je vous écris à une époque terne et sombre, mais je garde mon vieil attachement pour vous.

A. DE HUMBOLDT.

Journal de Varnhagen du 24 novembre 1851 : « Cabales contre Humboldt. Les petits et les médiocres, sentant qu'ils ne sont rien auprès d'un grand homme, unissent contre lui leur envie et leur haine, et croient être par là quelque chose. L'un aborde l'autre en souriant, lui confie l'aversion qu'il éprouve, les faiblesses qu'il a découvertes ; l'autre accueille le blâme, répond de même ; ils se serrent affectueusement la main, et voilà deux amis ligués contre le héros. Ceux qui sont en apparence les plus fidèles se livrent à de telles intrigues. Seuls, ils n'ont aucune importance ; mais réunis, ils ont le poids des masses, gâtent la journée, entravent le bien, sapent la bonne humeur. Gœthe a souffert de cette engeance ; elle fait souffrir Humboldt. Je la connais par expérience, je l'ai vue à l'œuvre autour de Rachel. Les frères, les nièces se liguaient avec des gens du plus bas étage pour élever leurs médiocrités réunies plus haut que le génie, au foyer duquel ils cherchaient constamment lumière et chaleur ! Les faiblesses de Humboldt sont connues ; il ne fait rien en secret ; il se montre tel qu'il est ; mais que sa grandeur, la grandeur de son esprit, soit respectée, et qu'on ne diminue pas celle de son cœur ! Et quatre-vingts ans,— quel rempart ! Qui oserait y donner l'assaut?»

146.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 28 janvier 1852.

Voici mon petit présent *cosmique*, mon cher ami! Je n'ai pas voulu le porter moi-même, pour n'avoir pas

l'air d'avoir besoin d'un passe-port. Jetez un coup d'œil sur les p. 1-25, sur Mars p. 511, et la conclusion, p. 625-630.

J'ose aller vous voir demain, jeudi, à une heure? J'irai sans faute. A. DE HUMBOLDT.

Mercredi.

Avec deux cahiers jaunes. L'auteur à son vieil ami, Varnhagen von Ense; hommage d'estime éprouvée et d'attachement.

Journal de Varnhagen du 30 janvier 1852 : « Humboldt s'intéresse vivement à la veuve du philologue F., lequel a fait de grands travaux pour lui. Sur les instances de Humboldt, elle adressa au roi une requête pour obtenir une pension ; Humboldt et Bœckh devaient la contresigner avec recommandation. Mais F. était démocrate, sans démonstration ni mystère, et le roi pouvait en avoir entendu quelque chose. Pour en contrebalancer l'effet, Humboldt eut l'idée d'inviter Stahl à donner aussi sa signature ! Ainsi, par lui-même, il n'obtient plus rien du roi! Où en sommes-nous pour qu'un Humboldt doive s'abriter derrière un Stahl ! »

147.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 5 février 1852.

La lettre que je viens de recevoir confirmera, je crois, vos idées sur Paris. Galuski, traducteur de la seconde partie du *Cosmos*, est un esprit noble, plein de talents, bon philologue, mais peu enthousiaste de liberté. Ce qu'il dit de ses premières impressions, confirme ce jugement.

J'espère pouvoir vous procurer bientôt l'*Histoire de*

l'Académie, de Bartholmess. J'ai fait bien des démarches inutiles en faveur de la veuve du professeur F.

A. DE HUMBOLDT.

148.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 12 février 1852.

Mon cher ami, vous ne lirez peut-être pas sans intérêt, concentré sur une feuille, tout ce que la dynastie d'Orléans a tenté pour échapper au naufrage de sa forfortune. La duchesse d'Orléans m'envoie ce feuillet par la princesse de Prusse.

Connaissez-vous un candidat, Wilhelm S. de Dresde, caché sous le nom de Wilfried von der Neun, qui m'obsède de l'envoi de pensées aphoristiques en manuscrit ? Votre A. DE H.

Ayez la bonté de me renvoyer bientôt la feuille ci-jointe.

149.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 23 mars 1852.

Entre autres incommodités, la vieillesse a celle d'être exposée à des tentatives de conversion. Voulez-vous, cher ami, mettre dans votre collection de *curiosa* psychologiques la singulière, mais bienveillante lettre que voici. L'auteur, qui est convaincu du salut de Bernadotte, me dit avec politesse que Satan gouverne mon cœur, comme celui de Gœthe, du pieux Kant et de Wieland. — Et notre Parlement ! ! « On rasera, s'il le

faut, toutes les villes, » tel est le vœu de notre diplomate en Diète. A. Ht.

Mardi soir, dans la nuit.

Voici en partie le contenu de la lettre écrite le 6 février 1852 par Auguste Grau, et datée d'Ohio Montgomery County :

« Un savant, qui a exploré une grande partie du globe, qui s'est élevé un monument aussi durable que glorieux par la publication de tant d'excellents ouvrages du domaine de la littérature et des sciences, ne peut être que l'objet des respectueux hommages de tout Allemand ; si l'on n'oublie pas les noms des grands hommes de guerre, qui ont versé sur les champs de bataille le sang de leurs frères, votre nom brillera à plus juste titre dans les annales de l'histoire, pendant des siècles et des milliers d'années. Mais il est bien extraordinaire en même temps, que les plus grands naturalistes, philosophes et astronomes, qui ont passé la majeure partie de leur vie à faire de nouvelles découvertes et à sonder la nature, aient été trop souvent indifférents au point de vue de leur salut éternel ou de leur damnation[1]. Gœthe, Schiller, Wieland, Kant et tant d'autres ont brillé par le caractère et l'amour de l'idéal; ils ont plus ou moins mené une vie irréprochable, selon le monde, s'abstenaient peut-être des jeux de cartes, de quilles, des spectacles, de la danse, mais ils ne se préoccupaient pas pour eux-mêmes du domaine de l'éternité, et le sort de leurs semblables dans l'autre monde leur restait indifférent. » Après avoir déploré que la vraie piété soit si rare, même chez les princes et les prédicateurs des cours, l'auteur ajoute: « Le dernier roi de Prusse et sa digne et vraiment royale épouse ont cependant su ce qu'est la nouvelle naissance, de même que le dernier roi de Suède, l'ancien maréchal Bernadotte. Un pauvre paysan a pu lui donner sur son salut plus de lumières que l'un des premiers évêques de l'église luthérienne. Ah! Monsieur, bien que je rende pleine justice à votre vie morale, à votre caractère élevé d'homme d'Etat et à votre

[1] L'auteur de la lettre défend mal sa cause. Il devrait plutôt rappeler Humboldt que Newton, Copernic, Keppler, Haller, Bonnet, Leibnitz, Euler, Jean de Müller, Pascal, Mallebranche et tant d'autres grands philosophes, naturalistes et astronomes, ont été chrétiens. (*Note du trad.*)

science si étendue; bien que je sois heureux de la gloire que vous faites rejaillir sur la Prusse, ma joie éclaterait en transports d'allégresse, si je pouvais voir en vous un chaud disciple de celui qui est mort sur Golgotha. Oui, Monsieur, malgré toutes nos connaissances, malgré toute cette science si vantée, nous sommes très-malheureux sans lui.» L'auteur de la lettre ajoute plus loin : « Gœthe disait un jour qu'il n'avait pas eu quatre semaines de bonheur pendant sa longue carrière. Tel était l'aveu d'un grand génie. Si Christ n'a pas établi sa demeure dans notre cœur, qui d'autre que Satan peut l'habiter? Il faut que l'un des deux y soit, qu'il y règne. On ne peut servir à la fois deux maîtres. Monsieur le baron, j'ai la plus haute considération pour vous, pour votre grand mérite, je vous aime et je vous honore. Je ne suis pas digne de délier les courroies de vos souliers; tel est le vrai langage de mon cœur, bien que je me sois occupé de l'étude de dix-sept idiomes, et que je puisse lire dans sept langues différentes les écrits du Nouveau Testament. Toutefois, depuis trente et un ans, je suis non-seulement convaincu de la vérité de la religion chrétienne, mais je sens en moi, chaque jour et presque chaque heure, l'influence de l'Esprit saint.» — La lettre est signée : « Votre dévoué serviteur et frère en Christ, Auguste Grau.» — Humboldt a a ajouté la note suivante : « Tentative de conversion de l'État d'Ohio[1]. »

150.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 13 mars 1853.

Mon cher et vieil ami, j'ai l'esprit si troublé de tous les embarras de ma vie solitaire et de toutes les hontes de notre époque, que je ne sais si je vous ai déjà envoyé le septième volume des œuvres complètes de mon frère! J'en suis vraiment confus, mais je connais

[1] J'ai cherché, autant que possible, à dégager cette lettre de l'intention ironique qui l'enveloppe dans l'édition allemande. L'auteur défend à sa manière une bonne cause. (*Note du trad.*)

votre indulgence à mon égard. L'article contre Capo d'Istrias, la demande de céder Strasbourg, c'est là comme une ironie du sort, en comparaison de notre abaissement actuel. A. de Humboldt.

La mort de Léopold de Buch m'a profondément affligé. Il était du petit nombre d'hommes qui ont une physionomie ; — spirituel mélange de noblesse de cœur, de sympathie, de passion instantanée et de despotisme d'opinion. Il a donné à sa branche une nouvelle existence et a été l'une des plus grandes illustrations de l'époque. Notre amitié a été sans nuages, bien que nous ayons souvent labouré le même sol ; elle a duré soixante-trois ans et date de mon séjour à l'Académie des mines de Freiberg (1791), où je le trouvai déjà à mon arrivée, quoiqu'il fût de cinq ans plus jeune que moi. Sa mort est pour moi un avertissement : « c'est comme cela que je serai dimanche. » Et dans quel état laisserai-je le monde, moi qui, en 1789, partageais déjà les illusions de l'époque ; — mais les siècles ne sont que des secondes dans la grande question du développement de l'humanité. Néanmoins la courbe qui s'étend a de petites inflexions où il est désagréable de s'arrêter.

151.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 14 mars 1853.

Vous cherchez à me consoler par le mot si caractéristique de Fontenelle, que je ne connaissais pas ; mais vingt années, c'est trop peu pour voir de meilleurs temps ! L'annonce de votre Bülow de Dennewitz est à

mes yeux une grande et heureuse nouvelle! Je vous renvoie le trésor de l'ardent Léopold de Buch [1]. La vision astronomique de Frédéric Schlegel ne serait-elle pas en connexion avec des entretiens que nous avons eus ensemble à Vienne sur la certitude de revoir un jour en Allemagne la croix australe, qui a déjà brillé à nos yeux à une époque historique? Je rappelle à votre mémoire un passage de mon *Cosmos* (II, p. 333), qui peut avoir quelque intérêt pour vous par les rapprochements chronologiques qu'il renferme: «La croix australe ne commença à être invisible au nord de l'Allemagne que 2900 ans avant notre ère. Cette constellation avait pu s'élever à plus de dix degrés au-dessus de notre horizon. Lorsqu'elle disparut à l'horizon des pays de la mer Baltique, la grande pyramide de Chéops existait déjà en Égypte depuis 500 ans. Le peuple nomade des Hyksos fit son invasion 700 ans plus tard. L'antiquité semble se rapprocher de nous, quand nous la mesurons en la rattachant à des événements mémorables.»

Travaillez courageusement à votre étude sur Bülow de Dennewitz, pour qui j'ai pris une grande affection à Paris. Il faisait de la musique et était très-aimé dans la famille de Lafayette; il habitait près de Paris le petit château de Lagrange, appartenant à cette famille.

A. de Humboldt.

Je vous porterai moi-même le sixième volume.

Remarque de Varnhagen. Pour consoler Humboldt de ses quatre vingts ans, je lui avais écrit que cet âge pouvait être une jeunesse

[1] Les nombreux ouvrages de Léopold de Buch (né en 1777) font autorité dans les matières de géognosie. (*Note du trad.*)

relative, et je lui avais cité le centenaire Fontenelle qui, voulant ramasser l'éventail d'une dame et ne pouvant se relever assez lestement, s'écriait : « Que n'ai-je encore mes quatre-vingts ans ! » — Quant à Frédéric Schlegel, j'avais écrit à Humboldt que, peu de temps avant sa mort, Schlegel avait prophétisé qu'à une époque encore incertaine, mais assez rapprochée, il y aurait dans le ciel de grands changements, que les astres du premier ordre quitteraient leur place et se réuniraient en une énorme croix.

152.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 15 août 1853.

Séparé de vous, cher et spirituel ami, par la prolongation de mon ennuyeux séjour à Potsdam, mon retour est signalé par une prière. Vous seul êtes mon conseiller dans les questions littéraires, car vous réunissez l'harmonie du style et la profondeur du sentiment. Un découragement maladif s'empare de moi dans mon arrière-vieillesse. Il va paraître séparément un petit volume contenant un choix de sonnets de mon frère, dont le sujet et la forme ne me paraissent pas toujours en parfaite harmonie. Oserais-je aller chez vous demain mardi à une heure, pour vous lire une préface qui m'a été imposée ? Répondez-moi affirmativement par le porteur, sans un mot d'écrit. —

A. DE HUMBOLDT.

Lundi.

153.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 31 août 1853.

Ainsi donc, au milieu de si tristes impressions, à une époque où un accablant Samoum souffle du Pruth au Tage, j'ai eu un sujet de joie : votre retour d'abord,

puis vos lignes si affectueuses et les conseils que je vous demandais. Votre lettre me trouve occupé à lire le *bon à tirer* d'une petite préface sans prétention, destinée au recueil de sonnets. Comme je dois me rendre vendredi à Potsdam, pour remettre au roi, à son retour, plusieurs objets que je lui ai promis, je ne puis aller vous remercier demain, et je hasarde de vous envoyer encore ce soir mon épreuve.

Je vous prie instamment de juger avec sévérité ces feuilles, dans lesquelles j'ai intercalé un remarquable fragment, sorte de commentaire des idées et des dispositions qui se révèlent dans les « lettres à une amie. » Vous noterez sur un feuillet séparé ce que je dois *changer*, et surtout ce que je dois *substituer*.

P. IV. Je n'aime pas « schœn *errungene Himmelsgabe*[1]. »

Le *pieux* fragment était écrit de la propre main de mon frère et passablement illisible ; il a fallu modifier çà et là la période ; ainsi p. XI. Peut-être aimez-vous mieux : « bei *Anerkennung*. » Maintenant encore la phrase est lourde.

P. XIV. Vous ne blâmerez pas « *eben nicht*, » au lieu de « *haben nie gerade*, » qui est encore plus familier. Ces quatre lignes sont comme la chute d'un aérolithe. Il faut cependant les conserver, ne fût-ce qu'à cause de la grande *liberté*.

P. XIII. Ne pourriez-vous modifier le bas de la page?

[1] La traduction de membres de phrase ou de mots se rapportant à un ensemble inconnu, ne pourrait avoir ni sens ni intérêt. Cette lettre a cependant sa valeur ; elle prouve, avec tant d'autres, que Humboldt a été jusqu'à ses derniers moments minutieusement préoccupé des moindres détails de son style. (*Note du trad.*)

Trouvez-vous claire la fin de la phrase « *Stimme des Gewissens — — gelegt hat?* » Moi pas. On pourrait peut-être y remédier par quelques mots.

Rome, les vers qui m'ont été adressés d'Albano, tous les chœurs et les *Pindarica* composeront un autre petit volume. A. DE HUMBOLDT.

Les plus tristes nouvelles de la famille d'Arago ; mains et pieds enflés, diabètes et presque cécité ! J'ai vécu quarante années avec lui ! !

154.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 2 septembre 1853.

Mille pardons de vous avoir importuné au milieu de vos souffrances. J'ai tout accepté, j'ai suivi chacune de vos indications. Je voudrais bien introduire encore l'idée que vous exprimez à la p. VI. Approuveriez-vous l'addition suivante : « Un long séjour à Rome, et peut-être l'attrait de certaines époques de la poésie italienne semblent avoir inspiré à mon frère une prédilection spéciale pour une forme lyrique étroite, qui enchaîne la pensée, mais dont il a fait un libre emploi, en sachant et le voulant (« *die er aber mit Bewusstsein und Absicht frei behandelte.* » Ou bien voulez-vous « *die er in Freiheit mit Bewusstsein und Absicht behandelte,* » ou encore « *die er in bewusster Freiheit behandelte?* ») « Si seulement le poëte, selon son originalité et son individualité à elle, éprouvait vivement le besoin de fortifier par l'idée tout ce qui découle du sentiment ! »

Je vous prie de me renvoyer le feuillet contenant vos précieuses critiques. A. DE HUMBOLDT.

Vendredi.

(*Remarque de Varnhagen.* J'ai préféré: «*Die er aber mit bewusster Freiheit behandelte,*» parce que cette tournure est plus en harmonie avec l'image des *chaînes*, qui précède, et parce qu'elle exprime aussi l'idée avec précision.)

Journal de Varnhagen du 9 septembre 1853 : « Humboldt avait annoncé sa visite ; il est venu à une heure et demie et est resté jusqu'à deux heures et demie. Ce n'était pas une visite d'affaires ; il éprouvait seulement le besoin de s'ouvrir sur plusieurs points. En tout premier lieu, il s'est exprimé avec amertume et indignation sur les discours du roi à Elbing et à Hirschberg, sur la faiblesse marquée qui se fait jour dans de tels épanchements désordonnés. Il a parlé ensuite avec un profond dédain du ministre des cultes de Raumer, de sa grossièreté, de son insolence, de sa haine pour les sciences, de sa funeste influence. « Le roi, a dit Humboldt, hait et méprise tous ses ministres, mais surtout celui-ci ; il le compare à un bœuf, et il est particulièrement irrité de ce que Raumer est constamment opposé à ses désirs.» — Et pourtant il le garde ? — «Comme il les garde tous, parce qu'il les a, et que tout changement est un travail. — Humboldt cite l'exemple des frères Schlagintweit, à qui le roi voulait donner une subvention pour un voyage à l'Himalaya. Le ministre des cultes l'ayant refusée, le roi lui ordonna de consulter Humboldt, qui fit un rapport des plus favorables ; malgré cela, Raumer persista dans sa manière de voir. Le roi, qui se sentait impuissant vis-à-vis de son ministre, écrivit à Bunsen, qui prit la chose en main, et les frères Schlagintweit reçoivent maintenant une subvention anglaise.» — Et ce même roi, si jaloux de son autorité, consent à la limiter ainsi ? – «Oui, il joue parfois le rôle de roi constitutionnel, se dégage avec un malin plaisir de toute responsabilité dans les circonstances épineuses, repousse les demandes qui lui sont adressées, en objectant la difficulté d'obtenir la signature de ses ministres, fait comme si ce *maudit État* lui était étranger, accuse même ses ministres de ne l'avoir souvent pas consulté sur ce *maudit État*, etc. — Quand il s'agit de petites sommes, il éprouve souvent une grande résistance ; mais, pour de grandes dépenses, il fait passer sa volonté ; on lui refuse 300 thalers pour un pauvre savant ou artiste ; mais on n'ose lui refuser 40,000 thalers pour

une acquisition. » — Quelle funeste administration ! — « Le roi est entièrement satisfait de pouvoir manipuler à son gré les affaires ecclésiastiques ; elles sont comme séparées de l'État ; aucun ministre n'a le mot à dire. » — Cela m'est incompréhensible, et d'ailleurs cela n'est pas juste, car les ministres s'en occupent. — « Le pire de tous est le conseiller intime R., flatteur, rampant, haineux et sournois. « La Garcia ne peut chanter ici, disait-il, il y a quelque temps ; elle est trop *rouge*. » On objecta que le chant ne serait pas *rouge*, mais ce fut inutile. Je lui dis enfin : « Eh bien ! Envoyez à Béthanie et faites chanter les diaconesses. » — Il sera heureux de me voir sous terre. »

155.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 12 décembre 1853.

Vous avez su me préparer encore une grande jouissance, mon noble ami. Notre départ de Potsdam, dont le séjour glacé se convertissait tout à fait en un enfer bouddhique, avait été longtemps retardé par une indisposition de la reine ; mais me voici enfin établi ici. Vous avez relevé la gloire des armes prussiennes, et ce qui me touche davantage, celle d'hommes de guerre d'une culture supérieure et variée[1]. La galerie de vos portraits est d'une grandeur unique dans notre littérature allemande. Je suis très-courroucé que, dans le dernier article du *Quarterly Review* (septembre), mon ami Arago soit si honteusement maltraité par haine politique ; comme je l'ai été si souvent dans le même journal, de 1810 à 1818. Une note ajoutée en post-scriptum dit avec une rare *délicatesse*, que l'article était écrit avant qu'on

[1] *Leben des Generals Grafen Bülow von Dennewitz*, par C. A. Varnhagen von Ense. Berlin 1853.

connût la mort d'Arago ; mais on savait généralement à Londres qu'il était aveugle et qu'il souffrait horriblement de l'hydropisie dont il était atteint !

A. DE HUMBOLDT.

Lundi.

156.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, jeudi, dans la nuit du 13 au 14 avril 1854.

Recevez, mon ami, mes meilleurs remercîments, vous et l'aimable confidente *des démons*[1]. Le roi est invisible pour moi à cause de l'approche des fêtes religieuses ; lundi, il se rend à Potsdam pour affaires militaires et y restera cinq ou six jours ; mais il aura demain matin, à huit heures, à Charlottenbourg, une très-chaude lettre de ma façon[2]. Ainsi, nous avons du moins fidèlement rempli notre devoir. Je deviens tout à fait le ministre responsable des conservateurs ; car j'ai demandé, il y a trois jours, le « quatrième minimum de l'oiseau rouge[3], » pour un homme qui a *conservé* pendant cent cinquante ans son fonds de terre, pour le jardinier Bouché, fils adoptif[4] de la Champagne. — Je suis très-heureux que vous approuviez le style de mon *introduction*[5], qui n'a de mérite que celui d'être libérale et dictée par l'amitié. Pour vous en exprimer ma

[1] Bettina.

[2] Pour le prévenir que le cinquantième anniversaire du mariage de Savigny serait fêté le 17.

[3] L'ordre de l'Aigle-Rouge de quatrième classe.

[4] M. de Gerlach, dans la seconde chambre, avait appelé le député Bethmann-Hollweg un fils adoptif de la Prusse.

[5] Aux *Œuvres d'Arago*.

reconnaissance, j'ajoute à votre collection d'autographes un document, auquel les événements de juin 1848 donnent une certaine importance. Je vous prie de me renvoyer les autres papiers, qui contiennent les misères d'un démêlé, entré malheureusement dans le domaine de la publicité[1]. Des sentiments vulgaires se mêlent à tout ce qui est noble : j'ai dû répondre quelques lignes. — Ma vie est monotone ; je suis sombre et *mourant*, *avant le principe*[2]. A. DE HUMBOLDT.

Je serai sûrement de noces lundi prochain.

157.

Arago à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Paris, ce 3 juin 1848.

Mon cher et illustre ami,

Mon fils est parti ces jours derniers pour Berlin, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il est parti animé des meilleurs sentiments, d'idées de paix et de conciliation les plus décidées ! Et voilà qu'aujourd'hui votre chargé d'affaires s'est rendu chez notre ministre des affaires étrangères, pour lui rendre compte des *inquiétudes* que la mission de mon fils a excitées dans votre cabinet et parmi la population berlinoise. Me voilà bien récompensé, en vérité, des efforts que j'ai faits, depuis mon arrivée au pouvoir, pour maintenir la concorde entre les deux gouvernements, pour éloigner tout prétexte de guerre ! A qui persuadera-t-on, qu'animé des

[1] M. Matthieu s'était opposé à ce qu'on mentionnât sur le titre que M. Barral avait été chargé par Arago de la publication de ses *Œuvres*.

[2] Les mots en lettres italiques sont en français dans l'original.

sentiments dont je fais publiquement profession, j'aurais consenti à laisser investir Emmanuel d'une mission diplomatique importante, s'il avait été en désaccord avec moi, s'il appartenait à une secte socialiste hideuse, au *communisme;* car, j'ai honte de le dire, les accusations ont été jusque-là! Au reste, j'en appelle à l'avenir : toutes les préventions disparaîtront lorsque Emmanuel aura fonctionné. Votre chargé d'affaires regrettera alors la réclamation intempestive qu'il a adressée à M. Bastide.

J'ai reçu, mon cher ami, avec bonheur ton aimable lettre. Rien au monde ne peut m'être plus agréable que d'apprendre que tu me conserves ton amitié. J'en suis digne par le prix que j'y mets. J'ai la confiance que ma conduite dans les trois derniers mois (j'ai presque dit dans les trois derniers *siècles*) ne doit me rien faire perdre dans ton esprit.

Tout à toi de cœur et d'âme F. Arago.

158.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 14 avril 1854.

Comme le roi a communié jeudi, j'ai dîné encore aujourd'hui à Charlottenbourg, et je puis vous donner la bonne nouvelle que Sa Majesté avait déjà connaissance de la fête de Savigny (non par Uhden!!), et qu'il avait depuis longtemps tout préparé à cet effet. Quels sont les ingrédients de cette collation spirituelle ou matérielle? Je suis sans doute à cet égard dans une obscurité celtique. Humboldt.

Le prince de Prusse ignore absolument qu'il est question de « noce et festin. »

159.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 4 juillet 1854.

Mes relations américaines m'ayant obtenu la faveur de la Société de la paix, celle-ci m'accable de ses écrits et petits traités. Mais le dernier numéro de l'*Herald of peace* dépeint d'une façon si remarquable l'agitation politique des pieux quakers de la paix, que je vous l'envoie pour vous égayer quelques moments. Détruisez la feuille !

Cet envoi doit être en même temps un signe de *vie*, c'est-à-dire des sentiments de fidèle amitié que je vous porte au milieu de cette sombre époque de faiblesse et de déraison. Je suis sorti du nouveau Conseil d'État Stahl-Ranke, pour des motifs qui ne sont pas ceux de l'âge ! me voilà congédié.

Je vous envoie une lettre du pauvre Bunsen, qui est bien mal peignée ; vous ne la montrerez à personne et vous me la renverrez occasionnellement dans ma maison de Berlin. Le voilà d'abord à Heidelberg, puis à Bonn, et toujours entre les souvenirs de deux archevêques, qui lui remuent la bile. Avec le goût dangereux du noble personnage pour les discussions théologiques et pour son église apostolique, nouvellement fondée sous la raison d'Hippolyte, Bonn n'est pas un séjour avantageux pour lui ; il ferait mieux de s'établir en Angleterre, à la campagne, entre Londres et Oxford (à cause des livres). L'intolérance du haut clergé anglican est moins incommode dans un pays libre qu'un synode ministériel en Prusse. Je redoute fort aussi que la répu-

tation scientifique de Bunsen ne souffre de ses nombreux écrits pleins d'hypothèses sur des exhumations de peuples primitifs, Égyptiens, Indiens et Assyriens, sans parler de la situation du Paradis, dont une *carte est commandée* chez Kiepert. Des cartes géographiques sur des croyances populaires peuvent embrasser tous les mythes, depuis ceux de la mer et de l'Himalaya jusqu'à l'Ararat et Aramea Kymbotos, et même jusqu'au Coxcox mexicain; ce sont des images de fantaisie, que connaît aussi la bible des Mormons.

A Weimar, les jeux de fantaisie sont d'une nature plus gaie; on veut y réunir tous les climats par le moyen de palais de cristal, qui soient en même temps des restaurants et qui rendent inutiles Nicosie et Madère; ils ne coûteraient qu'un million et demi de thalers, — capital bien placé dans le désert de Potsdam, ville de casernes. Et tout cela a germé dans le cerveau de Froriep, homme fort instruit. A. Humboldt.

Potsdam, 4 juillet 1854.
Ère des palais de cristal.

Dans le cinquième volume (p. 262) de la *Vie de Stein*, ouvrage platement rédigé, j'ai trouvé tout dernièrement une lettre de Gneisenau, de 1818, où se trouve le passage suivant, que vous avez sûrement remarqué depuis longtemps : « H. cherche de nouveau à reprendre son centre de gravité, mais il lui manque la confiance, *la considération, le caractère* et le courage. » Une haine toute personnelle peut seule avoir engagé le vaniteux Gneisenau à parler de mon frère avec tant de dédain. Je me rappelle, en effet, avoir entendu dire à mon frère, qu'à son départ Gneisenau s'était montré hostile

envers lui. Au reste, ce que tous les partis disaient alors des institutions politiques, me fait l'effet, et me faisait déjà alors (1815-1818) l'effet d'un livre de physique du treizième siècle, sauf la terreur qu'on avait des États provinciaux : — « c'est de la bouillie pour les chats. »

Varnhagen fait les observations suivantes, au sujet de cette lettre, dans son journal du 5 juillet 1854 : « J'ai trouvé une longue lettre de Humboldt, qui accompagne le plus récent numéro de l'*Herald of peace*, puis une lettre de Bunsen — quatre pages in-4° compacte — et une autre lettre de Robert Froriep, de Weimar, avec de bonnes remarques. « Cet envoi, dit-il, doit être en même temps un signe de vie, c'est-à-dire, des sentiments de fidèle amitié que je vous porte au milieu de cette sombre époque de faiblesse et de déraison. » — Puis, il ajoute : « Je suis sorti du nouveau Conseil d'État pour des motifs qui ne sont pas ceux de l'âge : me voilà congédié. » Il parle plus loin des jeux de fantaisie de Froriep, qui aurait l'intention de fonder à Potsdam, « dans cette ville de casernes désertes, » un palais de cristal « réunissant tous les climats », et qui voudrait emprunter à cet effet un million et demi de thalers ! Enfin Humboldt s'indigne du faux jugement porté sur son frère dans une lettre de 1818, que Pertz insère dans la vie de Stein « platement rédigée ; » l'indignation de Humboldt est très-juste.

La lettre de Bunsen est écrite sans ordre ; Humboldt la caractérise parfaitement, en disant qu'elle est « mal peignée. » Bunsen veut désormais habiter Bonn, mais il se plaint que l'université soit déchue, surtout la faculté de théologie, d'où l'on a éloigné Dorner et Rothe pour mettre à leur place les hommes les plus bornés ou les plus médiocres qu'on pût trouver en Allemagne, tels que Lange [1] et Steinmeyer ; il déplore que la stupidité et l'ignorance se répandent du cabinet d'études de Hengstenberg dans le pays tout entier, par l'entremise de Gerlach ; on jugera cette sombre période du roi le plus spirituel du siècle plus sévèrement encore

[1] Lange est un théologien d'un grand mérite. (*Note du trad.*)

que celle de Wœllner; tout prend à la fois le caractère politique réactionnaire du parti de la noblesse (*Junkerpartei*) ; ce funeste système ne fait germer que l'hypocrisie et une *véritable* impiété, et prépare la réaction la plus passionnée. Avec des gardes et la police, on peut faire ce qu'on veut en politique — tant que cela dure : mais l'Allemand n'a jamais supporté l'esclavage de l'esprit, et sa malédiction accompagne de siècle en siècle ceux qui l'ont tenté. — Voilà ce qu'écrit Bunsen ! mais ce qu'il écrit *maintenant* qu'il n'est plus qu'un favori en disgrâce ! A quoi travaillait-il précédemment? A établir, comme d'autres, la sottise et l'asservissement. Tout comme Radowitz, qui a aussi fini par être libéral.

160.

Varnhagen à Humboldt.

Berlin, 8 juillet 1854.

J'ai reçu avec émotion et reconnaissance la lettre de Votre Excellence. Oui, sans doute, c'est un signe de vie, un noble et puissant signe de vie ! Si jamais on devait se demander ce que vous avez pensé et senti pendant la triste époque actuelle, une telle lettre serait la réponse la plus décisive, le plus éclatant témoignage d'une manière de penser toujours la même, d'une activité qui ne s'est jamais démentie. Conformément aux ordres de Votre Excellence, je vous renverrai la lettre de Londres, à laquelle convient à tous égards l'épithète de *mal peignée* que vous lui avez donnée ; j'aurais cependant bien aimé la faire entrer dans ma collection ! C'est un signe remarquable des temps actuels ; mainte expression a une valeur incomparable. Je voudrais seulement que l'auteur se fût exprimé de la sorte, *avant* les expériences personnelles qu'il a faites. Le renom scientifique que vous estimez compromis par le

déluge d'écrits dont il nous menace, ne me paraît pas avoir jamais été assis sur une base bien solide ; il a eu besoin d'appuis extérieurs et a dû inévitablement s'écrouler avec eux. La carrière politique se rouvrira peut-être pour lui, mais non à l'aide de la littérature, bien que cette inondation soudaine d'écrits permette de supposer une telle intention. Le silence et le repos seraient beaucoup plus utiles ; mais il faudrait alors choisir un autre séjour que Bonn, où la haine catholique est déjà soulevée et fortifie la haine politique, qui aura ici son centre d'action. Le défunt prince de Wittgenstein me félicitait un jour de n'être pas obligé de siéger dans le Conseil d'État, qui pourtant était alors l'ancien, celui dont Votre Excellence faisait partie. Combien plus dois-je vous féliciter de ce que vous vous êtes retiré du nouveau, où se trouvent Stahl et Ranke ! Si personne ne conteste à ce dernier le rôle burlesque, personne ne contestera non plus au premier celui de sophiste.

Les mots de Gneisenau, que Pertz introduit dans la vie de Stein, conviennent si peu à Wilhelm de Humboldt qu'on serait tenté d'adapter à l'initiale H. un autre nom, si la chose était possible. J'ai bien entendu moi-même de la bouche de Gneisenau des signes de mécontentement, mais jamais de tels écarts de jugement, qu'il aurait été si facile de réduire à néant. Ce que Gneisenau reprochait à votre frère, c'était surtout de n'avoir jamais tenté de faire usage de son autorité et de sa supériorité d'esprit pour réunir en vue d'un but commun les hommes qui partageaient ses convictions. Mais ce reproche, si c'en est un, Gneisenau l'a lui-même mérité et l'a pleinement subi de la part des

siens. Le livre de Pertz fourmille d'injustices et de jugements louches qui proviennent le plus souvent de Stein lui-même, mais que Pertz a confirmés par aveuglement de parti ; Pertz, qui publie tout, même ce qui ne va pas à la question, supprime sans hésitation des pièces importantes, dès qu'elles ne sont pas tout à fait à l'avantage de son héros. Il en sera de même, s'il écrit la biographie de Gneisenau, pour laquelle il faudrait avant tout une plume au fait de l'art militaire. —

La feuille de l'*Herald of peace* ne m'était pas inconnue ; on croirait à peine que de telles énormités fussent possibles en Angleterre ; mais notre époque ne les compte plus. Le psychographe a remplacé les tables tournantes ; on veut à toute force me faire ajouter foi à cette sottise, mais je m'excuse en objectant qu'à mon âge on reste en arrière et que j'en suis encore aux tables tournantes, dont on ne veut plus entendre parler. A cette occasion, il me vient à l'esprit une réflexion que je ne puis vous taire. Il arrive souvent qu'un mot de Votre Excellence, surtout quand il est dit à la table royale, se répand dans le public, se reproduit de bouche en bouche, et sous les formes les plus diverses ; il en est sûrement ainsi d'une réplique dont M. Senfft de Pilsach doit avoir été dernièrement l'objet et qui me paraît entièrement dénaturée. Il serait à souhaiter que le texte authentique des mots qui vous échappent, pût être conservé quelque part.

Varnhagen von Ense.

Quelques vigoureuses expressions de la lettre de Londres, qui m'ont fait d'autant plus de plaisir qu'elles étaient inattendues, me rappellent que M. de Radowitz

en a employé de pareilles, et les a même fait imprimer dans ses œuvres complètes (IV. 210, 256, 281). Il va même, dans le deuxième fragment, jusqu'à prendre le contre-pied de sa devise : « La baïonnette est le seul argument contre les démocrates ! »

161.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 9 juillet 1854.

A mon retour de Sanssouci, où l'on a célébré une fête russe, je trouve votre aimable lettre. Ne pouvant rien vous refuser, je vous envoie l'*Hippolyte*. Contentez en échange ma curiosité ! Je ne crois pas avoir jamais parlé à M. Senfft de Pilsach ; je le rencontrerais dans la rue ou en société sans le reconnaître. Il se peut cependant que j'aie dîné avec lui chez le roi. D'après tout ce qu'on m'en a dit, je ne me sens guère de sympathie pour sa personne. Comme je suis assis en face du roi, je ne parle à haute voix qu'à lui, mais je parle très-librement, sachant qu'on répète ce que je dis ; ces reproductions sont sans doute arrangées au goût du narrateur, et cela dans un pays où les formes du langage de société sont totalement inconnues et où l'on ne saisit pas le sens critique, caché sous une délicate allusion.

Le jugement de Gneisenau concerne assurément mon frère. Ce ne sont là souvent que des accès passagers de mauvaise humeur. Lorsque j'arrivai à Iéna, Schiller écrivait à Kœrner « que j'étais beaucoup plus spirituel et mieux doué que mon frère. » Plus tard, à une époque où il me voyait chaque jour et me comblait de témoi-

gnages d'amitié, il lui écrit « que je suis un esprit borné, et que, malgré un travail opiniâtre, je ne me distinguerai jamais dans ma branche. » Il ajoute que « les œuvres de Herder sont des germes maladifs, dont « sa nature s'affranchit. » On croit lire un passage des lettres de Zelter. Dans un autographe d'une collection d'Augsbourg, qu'on a voulu me donner et que j'ai renvoyé, mon ami, le prince S. écrit à Koref: « Alexandre H. accompagne de nouveau le roi au congrès d'Aix-la-Chapelle, mais seulement en qualité de limier ! » Voilà ce qu'on transmet à la crédule postérité. L'empereur Alexandre racontait au précédent roi que mon frère avait sans aucun doute été gagné à prix d'argent par les juifs pour servir leurs intérêts dans le congrès de Vienne ; selon le roi de Hanovre, les Français avaient agi de même à l'égard de Bülow dans l'affaire de Belgique. — *La guerre de succession bavaroise*, de Schœning, ouvrage qui prend un haut intérêt de la correspondance avec le prince Henri, et des allusions à la honteuse situation actuelle, renferme (p. 294) un projet politique dont je n'avais pas connaissance : c'est la proposition de l'Autriche de céder à la maison de Bavière, en échange de ce pays, les Pays-Bas, convertis en royaume de Bourgogne En 1815, le duc de M. aspirait aussi au titre de roi de Bourgogne, mais il se contentait de la Lorraine et de l'Alsace. En souvenir de « Télémaque, » Napoléon avait eu un moment l'idée de faire le prince de la Paix roi de Bétique (Andalousie et Grenade), et de convertir le roi de Sardaigne en roi de Numidie, bien que le donateur n'eût pas à disposer d'un pouce de terre en Afrique.

Samedi soir. A. DE HUMBOLDT.

(Déjà en 1743, l'Autriche offrit, en échange de la Bavière, à l'empereur Charles VII, l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté, qui devaient être converties en royaume, mais qu'il fallait d'abord conquérir. Voir les *Mém. de Noailles*, t. VI).

162.

Humboldt à Bettina d'Arnim.

(Copie de la main de Varnhagen,)

Berlin, 8 juillet 1854.

Madame la baronne,

Pourquoi donc l'Éternel[1], si avare des dons qu'il verse de la corne d'abondance sur notre misérable et coupable terre, vous aurait-il comblée des dons de l'intelligence et, ce qui vaut mieux, de la délicatesse du sentiment, si vous écoutez de sots propos « sur ceux dont je m'éloigne ? » Ce que vous appelez vos visions prophétiques ne pouvait m'effrayer, puisque ce don de clairvoyance m'a aussi été accordé ! Le roi n'a pas lu une syllabe de votre livre, et n'a pas exprimé le désir de se le faire lire, si j'en crois ce qu'on me dit; car je me montre rarement le soir, et j'ai cessé depuis longtemps mes fonctions de lecteur. Comment pourrais-je, ma respectable amie, obtenir une audience sur ce sujet, moi qui ne prononce jamais devant le roi les mots de *chapelle*, *canoniale*, *théâtre*, *salle de concerts*, moi qui n'ai jamais entendu dire qu'il existe à Bonn une société académique centrale pour la construction du

[1] *Der Ewige*. Humboldt évite l'emploi du mot *Dieu*. (*Note du trad.*)

dôme, et qui ne sais mot d'une présidence de la société d'ici? Tout ce que pourraient dire de bouche des hommes influents sur de tels sujets, serait peine perdue, quelle que soit leur utilité; on ne peut espérer de succès qu'en adressant directement au roi un exposé officiel du projet, en précisant la demande et la faisant suivre de la signature du président. Le cabinet seul décide; il est donc indispensable que la requête soit exactement formulée dans une lettre adressée au roi. Cette formalité est d'autant plus nécessaire que nous vivons à une époque agitée et que le monarque n'est à Sanssouci que pour peu de temps. J'entends aussi parler pour la première fois du Titien du peintre Ratti, de suspicions politiques et de hauts personnages inconnus; je ferai mon possible pour détruire les soupçons, bien qu'avec ma couleur politique, mes «essais de blanchir» obtiennent peu de résultats. Au milieu des douloureuses impressions que vous fait éprouver votre ardente et incessante passion pour tout ce qui est vrai, libre, noble et bon, vous avez à ma grande joie deux motifs de satisfaction, indépendamment des victoires des Turcs. Votre monument de Gœthe est assuré, et le petit-fils du grand homme, que j'aime fort, a obtenu une position plus indépendante dans la légation de Rome, à titre de reconnaissance des services qu'il a rendus.

En renouvelant l'assurance de mon ancienne et inaltérable amitié, je signe

Le vieux de la montagne,

A. de Ht.

163.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 10 juillet 1854.

Vous ne pouviez pas, en effet, m'attribuer une réponse si directe, si grossièrement « poméranienne. » Je n'ai aucune idée d'une question sur le « spiritualisme » du bois de pin, faite à la table du roi où chacun y ajoute foi comme aux armées persanes qu'on a vues à Eichsfeld traverser les airs. Le « drame » de la *Gazette de la croix* porte l'empreinte d'une lâche méchanceté, comme tout ce qui émane de ce méchant parti, malade par pauvreté d'esprit. Vous n'êtes pas à plaindre, puisque vous avez en partage un trésor, c'est-à-dire la force que vous donnent les grands souvenirs de 1813. Moi aussi, je me suis toujours tenu à l'écart de l'esprit et des finesses de la *Revue des Deux-Mondes*. Ce qu'on hait de part et d'autre, on ne le hait pas toujours par les mêmes motifs. Dans ce pays-là, les libéraux actuels se croient autorisés à aboyer à la manière de Berlin, mais non à mordre, « parce que sans leur libérateur, ils auraient tous nagé dans le sang. » *Credat Judæus Apella.* A. de Humboldt.

Lundi. J'ai de nouveau assisté à un convoi funèbre [1].

Pendant qu'on rendait les derniers honneurs à Benjamin Constant, un ouvrier qui m'était inconnu m'interpella de la manière suivante : « N'est-ce pas, mon

[1] A celui de l'ingénieur Borsig, et peu de jours auparavant à celui de Mme Amalia Beer; le vieillard, alors âgé de quatre-vingt-cinq ans, assista à l'un et à l'autre.

bon Monsieur, vous n'avez rien de si beau en Prusse? Mais ce sera bien plus beau, quand nous enterrerons M. de La Fayette! » —

164.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 29 juillet 1854.

A l'imitation du vertueux ordre de Saint-Jean de la place Wilhelm, la vertueuse « sédition » a pour cri de ralliement en Espagne : Vive la chasteté! — *viva el pudor!* (Isabelle)! *viva la moralidad!* (la désintéressée Christine.) — Mais croiriez-vous, cher ami, qu'au mois de juillet 1854, M. le ministre des cultes essaie aussi, mais en vain jusqu'ici, de crier : *Viva el pudor!* Il a officiellement proposé au roi d'enlever du pont, par ordonnance royale, les groupes sans-culottes, et de les incarcérer dans l'arsenal : le tout sans crainte de la presse, car la nouvelle loi fédérale sur ce sujet ne va pas au delà des géniales muselières berlinoises, qui manquent encore au palais de cristal de Munich, et qui nous interdisent de mordre, mais non d'aboyer. Quel abus n'a-t-on pas fait jusqu'ici de ces muselières! Le troisième cri : *Viva la libertad!* a pourtant pénétré dans la péninsule, en dépit de toute dédaigneuse dénégation. A. de Humboldt.

Dans la nuit.

165.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 31 juillet 1854.

Hélas, non! Je croyais que l'acquisition du monument de Weimar était chose faite et qu'on avait seule-

ment renoncé à l'agrandissement désiré par notre excellente amie. Je me trompais : dans les sphères que je connais, on ne songe nullement à s'y intéresser pour le présent. « L'art est déjà un vêtement; » c'est là une pensée d'une grande finesse et d'une grande beauté.

A. DE HUMBOLDT.

Lundi, en hâte, à cause du chemin de fer.

On me témoigne sans doute beaucoup d'affection aux États-Unis ; mais l'ensemble des institutions me paraît offrir un triste aspect ; la liberté n'y est qu'un rouage utilitaire, sans grande action sur l'ennoblissement de l'homme, sur son esprit et sur son cœur, ce qui doit être pourtant le but de la liberté politique. De là, l'indifférence au sujet de l'esclavage. Mais les États-Unis sont un tourbillon cartésien qui entraîne tout et nivelle lentement.

166.

Varnhagen à Humboldt.

Berlin, 8 janvier 1855.

Je suis profondément reconnaissant envers Votre Excellence qui, dans la distribution des précieux dons de son intelligence, veut bien ne jamais m'oublier. Personne n'aura plus que moi d'empressement à recevoir, ni d'estime du don reçu, ni de reconnaissance pour le noble donateur. Votre préface, contenue dans de justes proportions, substantielle et élégiaque, est un digne et durable monument à la mémoire d'un prince enlevé à la fleur de l'âge et généralement regretté, à ce que je puis conclure des renseignements divers qui me sont parvenus. Je chercherai à me pro-

curer son ouvrage, que Votre Excellence recommande si bien.

Le sombre voile de brouillards qui s'étend sur le ciel, répond à la disposition intérieure dont je me sens comme accablé; je n'ai pu réussir ces jours derniers à avoir l'humeur sereine. Je suis, etc.

VARNHAGEN VON ENSE.

167.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 26 avril 1855.

Je vous fais part d'une singulière tentative de conversion; c'est une sorte d'idylle, un conte de revenants, à la fois politique et religieux, écrit d'un style *net*[1] et merveilleusement boursoufflé : c'est plutôt l'œuvre d'un homme. Je ne comprends rien à ce dix-huitième anniversaire où fut conclue l'alliance d'amour fraternel, et je n'ai aucun goût pour le somnambulisme. Je trouve plus commode de ne pas répondre. La comédie est maintenant jouée; le libre peuple anglais a célébré la fête de l'oubli, comme s'il n'y avait pas d'histoire de 1813 et de 1814. Ce qui me console et me soutient, c'est que les deux parties contractantes ne prévoient pas les suites de tout cela. C'est *le principe* qui vivra plus longtemps que nous tous; j'ai la cruauté de vous mettre du nombre. Le livre de Cassel semble avoir rendu là-haut de bons services à mon frère.

A. HUMBOLDT.

Mercredi.

Je vous prie de me renvoyer le conte de revenants.

[1] Allusion ironique au mot *sauber*, qui revient à chaque instant dans ce morceau, comme Varnhagen le fait observer plus loin. (*Note du trad.*)

Remarque de Varnhagen sur la lettre de Humboldt, du 26 avril 1855.

Une inconnue ose envoyer à Humboldt les « Paroles de la puissance de l'esprit.» Elles lui ont été confiées avec l'ordre de les remettre. Si Humboldt répond, il peut déposer la lettre, avec les initiales A. W., dans le magasin situé à gauche de la porte d'entrée du n° 120, *Lindenstrasse;* puis, il attendra la suite. — Description d'un voyageur qui se repose. — Le frère Wilhelm apparaît au frère Alexandre et l'exhorte à penser au ciel, dont il lui dépeint les délices, comparées aux misères d'ici-bas. Comme signe de sa mission, il lui rappelle son dix-huitième anniversaire, où ils se sont juré une amitié fraternelle à toute épreuve, serment dont le tombeau ne l'a pas délié et dont il s'acquitte maintenant. — Tout ce morceau est un verbiage emphatique, dans lequel le mot *sauber* revient fréquemment sans être à sa place.

Humboldt remarque au sujet de l'adresse ci-dessus : « Il y a là le pensionnat de Mme de Wenkstern ; et c'est aussi la demeure de la veuve Poppe. »

168.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 9 août 1855.

J'avais déjà appris avec beaucoup de regret, par la spirituelle princesse de Wittgenstein, que vous étiez plus souffrant que d'ordinaire, mon noble ami. Malgré la rareté de mes visites et en raison de mon importune trilogie de Berlin, Tegel et Potsdam, veuillez m'accueillir avec indulgence samedi, vers une heure. Je vous porterai alors une courte lettre de remercîments, adressée à M. votre cousin, le ministre du Brésil à Madrid. Son histoire, basée sur des études faites dans les archives, me paraît très-importante ; mais quelle singulière idée d'envoyer un livre sans les premières pages, et des notes

dont on n'a pas le commencement[1] ? Je doute que je puisse les retrouver au milieu de mon désordre *cosmique*. Comme j'ai vu hier, près d'une heure, le prince de Prusse en particulier, je pourrai vous donner des renseignements, sinon décisifs, du moins dignes d'intérêt. Le prince, que je crois véridique, affirme, conformément à ses principes, avoir dit partout à haute voix qu'une guerre aurait été vraisemblablement évitée, si la Prusse et l'Autriche avaient fait, dès l'abord et d'une manière active, cause commune avec les puissances occidentales contre la Russie. On a répondu à Pétersbourg que l'empereur Nicolas n'aurait cependant pas cédé ; mais j'en doute... A. DE HUMBOLDT.

Jeudi.

Vous m'expliquerez de bouche le nom mythologique de Sorocaba[2].

Journal de Varnhagen du 11 août 1855 : « Humboldt est venu vers une heure ; il avait bonne mine, était tout dispos de corps et d'esprit ; s'il est vrai, comme le croyait Dirichlet, qu'il ait eu dernièrement l'air contraint, c'était l'effet de sa santé et il n'en est plus question. Il a parlé tout d'abord du livre de mon cousin, dont il fait l'éloge et à qui il écrit une lettre de remercîments. Je ne puis lui expliquer l'expression de Sorocaba. Humboldt a reçu dernièrement le grand ordre du Brésil, à la suite d'un arbitrage dont il a été chargé entre le Brésil et Venezuela. Il s'agissait de la possession d'un territoire considérable. « Naguère, a-t-il dit, on a voulu m'enfermer à Rio de Janeiro comme espion et me ramener de force en Europe ; maintenant on fait de moi un arbitre ! J'ai tout naturellement décidé en faveur du Brésil, car je voulais

[1] *Historia general do Brazil, tomo primeiro.* Ouvrage écrit en espagnol. Ce qui manquait avait été envoyé précédemment à titre d'échantillon.

[2] Francisco-Adolfo de Varnhagen signe de son nom la dédicace adressée à l'empereur. Le titre porte : *Por um socio do Instituto Historico do Brazil, Natural de Sorocaba* (lieu natal de l'auteur, à l'ouest de Rio).

avoir le grand ordre; la république de Venezuela n'en a point ! » J'ai interrompu ces paroles, dites d'un ton ironique et enjoué, en m'écriant : « Comme les temps changent ! » — Oui, a-t-il aussitôt repris, l'ordre d'arrestation, puis le grand ordre ! — « Non, non, ai-je dit, je ne pensais pas à cette circonstance individuelle, mais au côté historique : autrefois on confiait ces arbitrages au pape !

« Humboldt a vu chez moi les derniers volumes de la vie de Stein; il a exprimé son mécontentement de l'ordonnance extérieure, du peu de valeur du texte et du contenu qui aurait dû être passé au tamis; il pense que la tabatière d'or entourée de brillants, dont le roi a fait cadeau à Pertz, est un cadeau beaucoup trop précieux. Stein est d'une injustice criante et vulgaire envers le vieux prince de Wittgenstein. Pertz est aussi injuste à l'égard du prince. Stein n'a pas eu de caractère; personne, disait déjà Beyme qui donnait les preuves à l'appui, personne n'a changé plus facilement de principes et de jugements; il avait emprunté à son époque les vues larges qu'il avait d'abord sur l'économie politique, les institutions civiles, le commerce et les métiers; plus tard, il les a reniées et combattues, quand les circonstances le demandaient; il a si honteusement répudié ses principes que son ancien ami Kunth, qui y était resté fidèle, mais qui ne voulait pas exposer Stein, a brûlé plus de 300 lettres de ce dernier, pour ne pas humilier un homme respecté, en le mettant en contradiction avec lui-même.

Le prince de Prusse, selon Humboldt, a dit à Saint-Pétersbourg comme précédemment ici à tout le monde, que la guerre aurait été évitée, si la Prusse avait pris d'emblée une attitude décidée; l'empereur Nicolas aurait alors cédé. La famille impériale vit en bonne harmonie, sans en excepter le grand-duc Constantin, qui lui paraît moins dangereux qu'on ne le fait; l'impératrice-mère dit que ce sont tous des enfants, et qu'elle doit rester auprès d'eux pour les contenir. On sent vivement les effets de la guerre : tout est en souffrance; le pays manque d'hommes, les armées ne sont pas si nombreuses qu'on le croit; la Pologne, les bords de la mer Baltique, la Finlande sont faiblement occupés; les forces principales sont en Crimée, les pertes sont énormes et irréparables; Gortschakoff rapporte que les combats journaliers lui coûtent 180 à 200 hommes, ce qui fait un chiffre effrayant à la fin du mois.

Nesselrode pense à de nouvelles négociations ; mais auparavant, on pourrait bien de part ou d'autre frapper de grands coups ; on n'est pas sans inquiétude au sujet de Sébastopol. Le prince est allé d'ici à Erdmannsdorf, auprès du roi ; puis il se rendra à Bade en toute hâte.

Le roi a auprès de lui à Erdmannsdorf le lieutenant-général de Gerlach, et entre autres aussi R., si toutefois il n'en est pas déjà rassasié, comme cela arrive facilement. Humboldt fait de lui un jésuite, l'appelle Ignace, et exerce sur lui sa verve de toutes façons. Les grandes destinées de l'Italie laissent le roi très-indifférent ; mais une vitre peinte, une volute antique, un nom de famille, voilà ce qui l'intéresse au plus haut degré, ce qui l'occupe, le réjouit ; or, pour de telles bagatelles, R est son homme. Il en est de même de Bunsen ; le roi correspond avec lui sur toutes sortes de sujets de théologie et des Pères de l'église. Il l'a chargé d'écrire des articles de journaux contre l'évêque de Mayence ; mais Bunsen y met la condition de pouvoir s'appuyer sur l'ordre du roi, qui seul peut donner du crédit à ses articles. Humboldt pense que Bunsen ne refuserait pas de venir ici, lors même qu'il n'y serait pas appelé officiellement.

Le duc de Saxe-Gotha vise à une augmentation de territoire, et il prendrait le titre de «*roi d'Ostphalie*,» qui est déjà proposé ; le roi parle souvent de lui par plaisanterie, comme s'il l'était déjà. On compte pour cela sur l'Angleterre et sur la France ; on flatte Bonaparte, qu'on reconnaîtrait comme protecteur d'une nouvelle confédération du Rhin. Voilà où en est l'Allemagne ! Elle est trahie par ses protecteurs naturels. — Humboldt a ajouté encore : « Quand on a le malheur de devoir vivre avec des misérables, tels que Gerlach, Raumer et tout ce qui s'est niché dans cette cour, alors .. Il m'a quitté pour aller voir un tableau dans la rue de Kœthen, et m'a laissé dans une grande agitation. Je n'ai pu garder dans ma mémoire et écrire la dixième partie de tout ce qu'il a dit. »

12 août 1855 : «En ce qui concerne la situation de la Prusse, Humboldt rappelait un plaidoyer qu'il avait un jour entendu à Paris. L'avocat avait défendu la cause d'un client au sujet d'un soufflet, et avait terminé par l'exclamation triomphante : « Au fond, nous n'avons pas reçu le soufflet ; nous n'en avons eu que le geste ! »

169.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 13 janvier 1856.

Moquez-vous, cher ami, de la singulière lettre de la princesse Liéven et de mon importune question ; vous en avez le droit. Mme de Quitzow, qui ne m'a jamais écrit depuis vingt-cinq ans, veut savoir de moi si l'empereur Paul, à l'époque de sa démence politique, a chargé Kotzebue de proposer qu'au lieu d'armées, les ministres des affaires étrangères se mesurassent en champ clos pour vider leurs différends. Dans ce temps-là (1799 -1800), je naviguais sur les fleuves de l'Amérique du Sud et je ne connaissais nullement l'anecdote, dont la princesse russe, avec une sympathie tout occidentale, souhaite la confirmation. D'après les recherches que j'ai faites jusqu'à présent, ce ne seraient pas les ministres, mais les monarques eux-mêmes, qui auraient dû se battre en duel dans le projet de l'empereur. Je vous prie, mon ami, de m'écrire en quelques lignes ce que votre excellente mémoire vous fournit là-dessus ; mais je vous prie encore davantage de me rassurer sur votre santé à la suite du grand froid qui est survenu. Bunsen m'écrit qu'il attend une quatrième édition de ses lettres. Le succès de ce livre, excellent ou plutôt utile, prouve-t-il que le public allemand est moins *chloroformé* par le commerce que nous ne l'avons cru? *Dubito*. Je reçois de temps en temps des gazettes allemandes californiennes de l'hôte germanique d'un hôtel très-sale, dit-on, qui existe sous mon nom depuis des années à San-

Francisco, en Californie, — et qui est à côté de l'hôtel plus propre de *Jenny Lind*.

Le rédacteur, dans une revue morale et intellectuelle du caractère anglais, français et allemand, disait dernièrement : « Nous autres Allemands sommes une race de penseurs profondément et intérieurement occupés d'un monde d'idées; nous avons aussi, sur toutes les races vivant ici, *le grand avantage* de nous soucier peu ou point des affaires civiles et politiques. » Voilà ce dont nous nous vantons sur les rivages de la mer du Sud; nous achetons les *Signes du temps*, mais il y en a à peine cinq sur cent d'entre nous qui prennent part aux élections. C'est incommode. Nous pensons !

A. DE HUMBOLDT.

Avez-vous reçu la visite du jeune et très-aimable poëte tyrolien, Adolphe Pichler, qui est proprement géologue de son métier. Je ne crois pas que cette année-ci, pour le moins fâcheuse et humiliante, nous amène la paix, mais bien la comédie de négociations politiques inutiles.

Remarque de Varnhagen: « Humboldt parle à la troisième ligne de Mme de Quitzow, évidemment par erreur; il veut dire Mme de Liéven. — Je ne puis deviner comment s'est glissé ici ce nom, qui n'a aucune signification. »

Remarque postérieure de Varnhagen: « La princesse de Liéven a d'étroites relations avec l'ancien ministre Guizot; on dit même qu'elle l'a secrètement épousé. Guizot, prononcé à l'allemande, donne facilement Quitzow, nom d'une famille très-connue de la Marche. Humboldt, toujours disposé à la raillerie, peut bien avoir mis ici avec intention un surnom, qui peut-être est déjà en vogue à la cour. »

(Cette supposition est parfaitement exacte)

170.

La princesse de Liéven à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Paris, le 8 janvier 1856.

Vous ne m'avez pas oubliée, mon cher baron. Je le sais par deux messages bienveillants que le baron Brockhausen m'a portés de votre part. Je l'ai bien chargé de vous en témoigner ma vive reconnaissance, mais je trouve mieux encore de vous la dire moi-même. Aujourd'hui je la fais servir de passe-port à une question que je me permets de vous adresser.

Vous, qui savez tout, pouvez-vous vous souvenir du fait suivant? L'année 1799 ou 1800, l'empereur Paul imagina de proposer un combat en champ clos, où l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, je ne sais pas quelle puissance encore, videraient leurs différends par la personne de leurs premiers ministres, Pitt, Thugut, etc. La rédaction de cette invitation fut confiée à Kotzebue, et l'article inséré dans la *Gazette de Hambourg*. Voilà le souvenir bien distinct qui me reste. Je n'ai pas rêvé cela. Pouvez-vous compléter cette tradition? Je ne rencontre personne qni puisse se la rappeler; j'ai pensé que vous pourriez venir en aide à ma mémoire, et j'y tiens, parce qu'on croit que je radote.

Vraiment, Paul Ier n'était pas si fou. Ne trouvez-vous pas notre temps plus fou que celui-là? quel chaos! et pourquoi?...

Mon cher baron, je vis ici dans un petit cercle intime de vieux amis qui sont aussi les vôtres et qui vous conservent un bien bon souvenir. Quel plaisir nous aurions

à vous y voir, et à oublier ensemble les tristesses du jour. Ah ! que les hommes et les choses valaient mieux jadis ! Est-ce un propos de vieille femme que je vous tiens ?

Adieu, mon cher baron. Je vous demande souvenir et amitié, et je vous promets bien la réciprocité. Toute à vous. La princesse DE LIÉVEN.

171.

Varnhagen à Humboldt.

Berlin, 27 janvier 1856.

J'ai reçu avec reconnaissance la réponse de Votre Excellence aux députés de la ville de Berlin. S'il était permis de louer encore ce que tout le monde loue, je dirais que le discours est aussi substantiel que noble et spirituel. Ce qui m'a cependant surtout charmé, c'est que vous ayez si heureusement ou si habilement introduit l'éloge du roi, éloge plein de dignité, de finesse, de chaleur et de grâce ; toute personne bien intentionnée conviendra que cette mention ne pouvait être mieux à sa place ni mieux tournée.

Le nom de Mme de Quitzow, que Votre Excellence a placé dans sa dernière lettre, m'a d'abord beaucoup intrigué. Je puis me vanter d'avoir déchiffré l'énigme « par la force de la tête, » comme disent les juifs quand nous nous la cassons, et je ne puis m'empêcher de voir dans cette petite méchanceté non-seulement un badinage, mais une critique sous une forme adoucie. — Le grand-duc de Saxe-Weimar avait demandé hier à me parler, mais mon rhumatisme ne m'a pas laissé de relâche. Je suis, etc. VARNHAGEN VON ENSE.

172.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 28 janvier 1856.

Mon ambition, qui ne sommeille jamais, a été largement satisfaite des éloges que «le maître en fait de style» a donnés à la manière dont j'ai désigné le roi et mes rapports avec lui. En louant dans un autre ce que celui-ci ne possède que dans une certaine mesure, on lui montre la route et l'on s'honore soi-même aux yeux de la nation. Un sauvage, qu'on croit avoir apprivoisé dans les cours, a besoin d'être ainsi encouragé. Je vous donne en toute propriété Mme de Quitzow, que je n'ai pu redemander à la reine qu'aujourd'hui. L'ancien ministre et général Thiele était persuadé que les Guizot des environs de Montpellier sont des descendants de la famille de Quitzow, dont les ancêtres avaient émigré, étaient devenus protestants, et avaient déguisé leur nom, en l'habillant à la française. Et votre pauvre et excellente Dore, que tous vos amis regrettent de savoir si souffrante, malgré les tendres soins que vous lui prodiguez! Dites-lui bien des choses aimables de ma part.

A. Humboldt.

Dans la nuit.

Le grand-duc, que vous n'avez pu voir, m'a chargé de beaucoup de salutations pour vous. Il a de singulières théories, prises on ne sait où (la Béotie était près de l'Athènes), et mal comprises. Il y a deux classes de sculpteurs, dont la moindre, vers laquelle Rauch incline, travaille *du dehors au dedans*, tandis que l'autre, plus relevée (Rietschel), travaille *du dedans au dehors*. —

Mais quel scandale que l'Écho-Philarète dans le *Journal des Débats!* J'ai écrit à Paris : « Vulgaire dans les idées comme dans les formes du langage, indigne d'un littérateur du Collége de France[1]. »

173.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, jeudi, 7 février 1856.

Comme il se pourrait, mon cher ami, que vous n'eussiez pas lu le livre de Montalembert (autrefois ami de Lamennais et son compagnon de voyage à Rome), j'espère vous faire un petit plaisir en vous offrant pour cinq ou six jours l'exemplaire du roi. La conclusion (p. 284-298) est tout ce qu'il renferme de piquant contre la France actuelle. Ne pourrait-on faire en sorte que le livre fût entièrement traduit et publié en Allemagne ? A. DE HUMBOLDT.

Que fait la bonne Dore ? — J'ai été hier à Potsdam, pour assister patriarcalement à un baptême chez la fille, belle et bien élevée, de mon valet de chambre sibérien, Seifert. Elle a épousé un voyageur, Mœllhausen, qui a pris part à la grande expédition d'exploration de Saint-Louis, San-Francisco, Panama, *the exped. of capt. Whipple ;* c'était sur ma recommandation et sur celle du ministre Gerolt, qu'il y était attaché en qualité de

[1] Cette phrase est en français dans l'original. En parlant de cet écrivain, Humboldt joue sur le nom de famille, et au lieu de *Philarète Chasles*, il dit *der Schall Philarète*. *Schall* signifie son, bruit, écho. Le jeu de mots est intraduisible, mais le malheur n'est pas grand.

(Note du trad.)

topographe et de dessinateur pour le gouvernement américain. Depuis une année, le roi a nommé le jeune Mœllhausen à la place de gardien des bibliothèques du château de Potsdam.

Il y avait hier dans le *Journal des Débats* un excellent article de Laboulaye sur les *Domestic Institutions* et sur l'œuvre honteuse de Pierce, qui répand l'esclavage là où il n'existait pas jusqu'ici.

Gardez les très-médiocres vers *on gentle Ilm*.

174.

Varnhagen à Humboldt.

Berlin, 14 mars 1856.

Les bienveillants souvenirs de Votre Excellence pénètrent dans ma retraite, comme un rayon de soleil qui a pour mission d'égayer ce rude et tardif hiver. Agréez, avec mes remercîments, l'assurance que je sais tout apprécier ce qui vient de vous, mais surtout le sentiment qui vous porte à penser à moi et à me préparer des moments si agréables. Les lignes écrites au crayon par Heine à son lit de mort sont pour moi un souvenir précieux, et seront religieusement gardées dans l'enveloppe, sur laquelle se trouvent quelques mots de Votre Excellence. J'ai lu aussi avec un vif intérêt l'ingénieux rapprochement d'Archimède et de Franklin que j'ai reçu de vous aujourd'hui et qui est inspiré par leurs monuments.

Je vois que vous ne redoutez ni vent ni orage, et que vous n'avez heureusement pas besoin de le redouter, quand il s'agit de remplir un devoir d'honneur. L'é-

poque où nous vivons impose de singulières tâches! — On n'a peut-être jamais entendu parler dans l'Europe moderne d'un chef de la police tué en duel. Je trouve aussi un peu fabuleux le fait d'un ministre des affaires étrangères, appelé de la Marche à Paris, pour verser du sable sur un protocole déjà signé. Mais — Allah est grand! VARNHAGEN VON ENSE.

175.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 14 avril 1856.

J'ai dû parler, puisque je suis le plus ancien employé prussien qui soit attaché aux mines, et que je suis fier de ce titre. Mon noble et cher ami, ma confiance en votre indulgence est telle que je hasarde d'offrir, même à vous, mon insignifiant discours imprimé. Le comte B. a mérité cet éloge; c'est un homme d'un esprit libéral, qui met encore son temps et sa science au service des mines, depuis qu'il s'est démis de sa charge de directeur. A. DE HUMBOLDT.

(*Remarque de Varnhagen.* Cette lettre accompagnait le discours prononcé le 9 avril 1859, jour de la fête jubilaire de son Excellence le conseiller intime en service actif et inspecteur général des mines, M. le comte de Beust.)

176.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 11 septembre 1856.

Connaissant, cher ami, le vif intérêt que vous prenez à la cause des esclaves et à tout ce qui me concerne,

je vous envoie la dernière lettre de Gerolt, qui est arrivée très-tard, mais qui vous intéressera sûrement. Ce sera malheureusement Buchanan qui sera nommé président, et non Frémont, le savant voyageur qui a arpenté quatre fois la route de terre de San-Francisco, et à qui nous sommes redevables de ce que la Californie n'est pas devenue un État à esclaves. Ne me renvoyez ni la lettre, ni les annexes. Après la sottise africaine, en voici une autre plus sérieuse, très-compromettante, pas trop royaliste, mais berno-aristocratique, assaisonnée d'intérêts de chemins de fer (favorisera-t-on le chemin par Neuchâtel ou par Chaux-de-Fonds?), et par conséquent de jeu d'actions! Et l'héroïque comte, qui fait aussi un coup d'État, et quitte Berlin avec une mission (?), pendant que nous avons un ministre auprès de la Confédération que nous prétendons maintenant n'avoir jamais reconnue. Comment se tirer d'affaire? Nos trois possessions « transatlantiques » auront un sort pareil: Jade, Zollern, découvert par Colomb-Stillfried, et Neuchâtel. Je plains le constantinopolitain Pourtalès, qui se trouve en fâcheuse contradiction entre sa dynastie (le comté prussien) et son libéralisme officiel. Heureusement le Parlement anglais a encore bouche close.

A. DE HUMBOLDT.

177.

Le ministre-résident prussien de Gerolt à Humboldt.

New-York, 25 août 1856.

Mon très-honoré et très-cher protecteur,

Depuis la dernière lettre que j'ai adressée le 8 cou-

rant à Votre Excellence, j'ai reçu vos lignes du 27 juillet, par lesquelles j'ai appris avec regret votre indisposition passagère. Je remercie vivement Votre Excellence des nouvelles que vous avez bien voulu me donner, et je me hâte de répondre à vos désirs en vous envoyant deux extraits des journaux d'ici (*New-York-Herald* et *Courrier des États-Unis*), contenant votre déclaration sur l'esclavage de Cuba, ainsi que l'assez pâle excuse, publiée à ce sujet par M. Thrasher dans les journaux d'ici.

La chose a fait ici partout une grande sensation et a servi les intérêts des adversaires de l'esclavage, qui ont choisi Frémont pour leur candidat.

Il y a quelques jours, les électeurs allemands, au nombre de plusieurs milliers, ont tenu, en l'honneur de Frémont, un *mass-meeting* suivi le soir d'un brillant cortége aux flambeaux.

La question de l'esclavage devient toujours plus grave. Pendant que la chambre des représentants réduit le budget de l'armée, il arrive chaque jour du Kansas des nouvelles constatant de sanglants conflits entre les *free soilers* et les propriétaires d'esclaves. On espère toutefois que, l'élection une fois passée (en novembre), la paix intérieure sera rétablie.

L'insalubre climat de Washington m'a chassé de cette ville pour quelques jours, car la grande chaleur a été insupportable et les fièvres intermittentes commencent.

Je vais aujourd'hui à Albany, où je suis invité pour les séances de la Société des naturalistes. J'y trouverai un certain nombre de savants connus, et j'aurai l'occasion de donner plus tard quelques renseignements à Votre Excellence.

M. Heine est très-heureux des déclarations de Votre Excellence en sa faveur.

M. C. et le monde élégant sont depuis longtemps sur les montagnes ou aux bains de mer; je ne reverrai le premier qu'au bout de trois à quatre semaines.

M. Fillmore serait le meilleur président, mais il paraît avoir peu de chances en présence de Frémont et de Buchanan; d'ailleurs les Knownothings ont perdu leur crédit.

Ma pauvre femme et mes enfants comptent les jours de mon absence, et je ne suis pas moins impatient qu'eux de retourner l'année prochaine dans ma patrie, après la clôture du congrès, et d'embrasser tous ceux que j'aime.

Le départ de la poste anglaise me force à m'arrêter; je termine par le vœu que ces lignes trouvent Votre Excellence en parfaite santé.

Je suis, etc. GEROLT.

178.

Varnhagen à Humboldt.

Berlin, 13 septembre 1856.

La grande influence du nom de Votre Excellence aux États-Unis, comme dans toute l'Amérique, est une preuve réjouissante des progrès de la civilisation et un gage assuré de la victoire finale des principes d'humanité que vous avez si fidèlement professés pendant une longue vie, marquée par tant de travaux. Je vous suis très-obligé de la communication de la lettre et des pièces annexées; je mets beaucoup de prix à en enrichir mes collections. Frémont ne paraît pas pour le moment

avoir de grandes chances ; cependant les nouvelles les plus récentes permettent quelque espoir, car on agit vivement en sa faveur.

Nos affaires intérieures, qui ne se traitent pas dans le pays même, sont telles qu'on aimerait mieux n'en pas parler, car on peut à peine trouver les termes propres, et quand on les a trouvés, on ne peut guère s'en servir. Cependant tous ceux qui jugent en dehors de toute considération accessoire, sont unanimes dans la critique. Les vrais Prussiens regardent le golfe de Jade, Neuchâtel et même le Zollern comme n'ayant aucune connexion avec l'État prussien. En ce qui concerne Neuchâtel, je crains qu'on ne mette trop de prix à l'assentiment de la France et qu'on ne s'engage dans de fâcheuses complications. Reineke aime à lancer ses amis dans les aventures ; comment s'en tireront-ils ? c'est leur affaire et il en rit dans sa barbe.

Mme Bettina d'Arnim m'a fait dernièrement cadeau d'environ mille autographes pour mes collections ; l'un des plus précieux est une lettre de Votre Excellence à Louis Achim d'Arnim, sur des pétrifications ; il ne porte pas de date, mais il doit avoir été écrit de 1820 à 1830.

Je sais très-bien ce que rappelle la date d'aujourd'hui. C'est la veille du jour qui, de tous les souvenirs mémorables de notre époque, sera sûrement fêté avec le plus d'enthousiasme et dans le cercle le plus étendu. Que Votre Excellence accueille avec bienveillance la modeste expression de mes plus ardentes félicitations!

Varnhagen von Ense.

179.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 22 septembre 1856.

Le grand-duc de Weimar, qui vient de me quitter, me charge de vous prier instamment, mon cher ami, de l'attendre mardi entre neuf et onze heures. Il veut absolument vous voir. Votre fidèle

Lundi. A. DE HUMBOLDT.

180.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 23 septembre 1856.

Cher et introuvable ami,

L'invraisemblable est pourtant parfois vrai. Comment des chasseurs royaux et des cochers royaux ont-ils pu ne pas vous trouver, ne pas même chercher votre nom dans le prosaïque almanach des adresses? J'envoie en ce moment votre adresse au grand-duc, qui a le chagrin de vous avoir fait attendre. Puisse-t-il être plus heureux dans une autre tentative. L'incluse est un *curiosum* berlinois pour vos archives.

A. DE HUMBOLDT.

Mardi, deux heures.

181.

(Incluse.)

Le grand-duc Charles-Alexandre de Saxe-Weimar à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Au château de Berlin.
Mardi matin.

Si j'eusse eu l'art du marquis de Saint-Germain, si je ne me trompe, dont on raconte qu'il sortit un beau matin par quatre portes à la fois, je n'aurais pas eu meilleure volonté pour trouver M. de Varnhagen que je n'ai eu. Tout a été néanmoins inutile. On n'a pas pu me dire où il demeure, et c'est en vain que j'ai arpenté la *Mauerstrasse*. Comme la nature m'a créé de tous les grands-ducs le plus entêté, je ne persiste pas moins dans mon intention de voir l'invisible, et je m'empresse d'y parvenir en priant Votre Excellence de me dire où demeure effectivement M. de Varnhagen. Pardonnez-moi de vous importuner de nouveau, mais en conscience je ne connais pas d'autre chemin plus court et plus droit. Je signe, avec l'attachement inépuisable de l'admiration et de la vénération, de Votre Excellence le plus dévoué CHARLES ALEXANDRE.

182.

Varnhagen à Humboldt.

Berlin, 24 septembre 1856.

Votre Excellence n'a pas eu peu d'embarras à mon sujet depuis quelques jours, et j'en suis tout confus.

Mais ce que je regrette le plus, c'est d'avoir manqué votre visite, qui est toujours pour moi un gain et une bonne fortune, indépendamment de l'honneur que vous me faites. On comprendrait à peine que le grand-duc ait parcouru en sens divers la *Mauerstrasse* et ait plusieurs fois demandé inutilement mon adresse, si la race des valets de cour n'était pas sensiblement dégénérée. Il y a près de trente ans que j'habite la maison la plus apparente de la rue, et le grand-duc y est venu, lorsqu'il faisait visite au prince Wilhelm de Baden. — Aujourd'hui, il ne s'est pas égaré, car il était déjà ici à huit heures ; il s'est montré très-amical, très-obligeant, m'a parlé avec assez de franchise et il s'est particulièrement étendu sur l'estime et la reconnaissance qu'il porte à Votre Excellence. Il n'a abordé que vers la fin le sujet proprement dit de sa visite; en me l'adressant, Votre Excellence m'a fait un grand honneur, mais ne m'a pas mis dans un médiocre embarras. La chose est d'une grande importance et peut faire le bonheur d'un homme estimable; mais la demande elle-même est honorable pour le grand-duc, et je serai heureux de l'aider à atteindre son but. J'y songerai et je ferai part à Votre Excellence du résultat de mes recherches. J'ai indiqué au grand-duc, dans un premier mouvement, le jeune H., très-recommandable par ses talents, mais le prince ne pense pas qu'il possède suffisamment le français. — La visite a duré près d'une heure et a embrassé toute sorte de sujets intéressants ; j'ai dû cependant fatiguer le prince, car je pouvais à peine parler, tant j'ai de rhume, de toux, de rhumatismes et d'oppression.

Je suis, etc. VARNHAGEN VON ENSE.

183.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 24 septembre 1856.

Avant d'aller demain m'ensevelir pour quelques jours à Potsdam, par dévouement pour la reine et sa solitude, je veux tout d'abord justifier le grand-duc et moi-même, mon cher ami. Le grand-duc est allé vous voir, et cela lui fait honneur, non pour vous consulter, mais par estime de votre talent et de votre caractère ; car, disait-il, c'est dans sa maison une idée héréditaire qu'il faut voir à Berlin deux hommes, vous et moi. Il nous faut tous deux accepter cette position comme un héritage de l'ancien grand-duc et de son Altesse Impériale, qui est une digne femme. Il n'avait nullement la pensée de vous parler de ce qu'il cherche et ne trouvera pas : amour de la science et de la poésie à doses égales, histoire des découvertes géographiques, art, peinture, glyptographie, sculpture, manières du grand monde, français irréprochable, tant pour parler et écrire que pour faire la lecture à haute voix — bref, la merveille est encore à naître. Je lui ai répondu que j'*aviserais*, et j'ai ajouté en passant que je vous consulterais. Au départ seulement, et après quelques propos officiels et très-maniérés sur le « noble et jeune vieillard », il me demanda si je serais contrarié qu'il vous soumît aussi l'énigme. Sa visite avait pour motif le désir de vous donner un témoignage d'estime héréditaire dans sa famille, et en même temps celui de faire de l'effet ; et il lui a fallu une certaine abnégation pour exécuter son projet à huit heures du matin, le jour même de son départ. Si

l'on voulait lui « inoculer » l'excellent H., on pourrait sans doute envoyer celui-ci pour quatre mois à Paris et à Londres ; mais H., avec son talent, s'en arrangerait-il? J'en doute. Votre très-affectionné

Mercredi. A. DE HUMBOLDT.

Gerlach veut se séparer du roi et prendre le poste de Reyher ; il n'en sera que plus près du roi, car la cause de petits frottements (électricité par le contact) disparaîtra.

184.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 9 novembre 1856.

Mon cher ami, j'ai tardé à vous annoncer que j'ai suivi ponctuellement vos instructions quelques jours après en avoir eu connaissance ; j'ai donc envoyé votre lettre à Weimar, en recommandant instamment le « secrétaire intime » que vous avez proposé.

Vous lirez avec intérêt une lettre allemande du prince de Metternich ; elle est écrite avec goût et avec sentiment ; je vous la donne pour votre collection. Il m'a écrit à l'occasion du cliché d'une ancienne stèle de granit égyptien, qu'il avait reçue de Mehemet-Ali, il y a vingt-cinq ans. Cette copie, de trois à quatre pieds de hauteur, à laquelle le noble vieillard a travaillé, m'a été donnée par lui, pour en déchiffrer la longue inscription, gravée en caractères démotiques. Un jeune « égyptologue » d'un grand talent, le docteur Brugsch, auteur d'une grammaire démotique, généralement admirée à l'étranger, a réussi dans ce travail. Le docteur Brugsch, qui avait fait imprimer la première édition de sa gram-

maire, écrite en latin [1], lorsqu'il n'était encore qu'un écolier de première classe du Gymnase d'Auguste [2], a découvert dans l'inscription beaucoup de renseignements astronomiques très-remarquables ; et, pour faire plaisir au vieux prince, Brugsch a publié le tout, sous le nom de *Stèle-Metternich*, dans la *Revue orientale* et dans l'*Athénée*. Brugsch, qui est le fils d'un pauvre maréchal-des-logis, a été deux ans en Égypte, aux frais du roi ; il sait parfaitement le grec, l'arabe, l'hébreu, le cophte et le persan.

Faites grâce à mon affreuse écriture et à mes incorrections de style.

Vous avez sans doute remarqué, dans la *Gazette de Spener*, la lettre du « Nudelkœnig [3] » à Louis-Philippe. *Non v'a bisogno* — c'est tout à fait comme Rochow-Seiffart (dans sa première manière), s'adressant aux bourgeois d'Elbing. « Il n'est pas du tout nécessaire que mon peuple pense ; je pense pour lui. Le peuple, qui m'a si souvent trahi, courbe la tête sous mon joug. » —

A. Humboldt.

185.

Metternich à Humboldt.

Kœnigswart, 14 octobre 1856.

J'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance vos renseignements sur la stèle, à laquelle M. Brugsch a donné mon nom ; et je vous prie de remettre à ce savant la lettre ci-jointe. A mon retour à Vienne, je profiterai

[1] La deuxième édition est en français.

[2] Gymnase de Cologne, à Berlin.

[3] *Roi des nouilles*. Qui est-ce ? (*Note du trad.*)

des brillants résultats déjà obtenus, pour attirer publiquement l'attention des archéologues, et leur indiquer le moyen d'obtenir de nouveaux clichés du monument. Je savais bien que, dans mon ignorance, je ne pouvais mieux m'adresser qu'à vous, pour obtenir des éclaircissements sur la valeur scientifique du cadeau de Mehemet-Ali, qui sommeillait au milieu de mes diverses collections. Recevez avec M. Brugsch mes plus sincères remercîments.

J'ai eu le bonheur de trouver le roi en parfaite santé et j'ai été de sa part l'objet d'une bienveillance à laquelle il m'a accoutumé. De grands souvenirs, épars dans une longue vie, établissent un lien durable entre les hommes, et quand ce lien a pu braver les orages du temps, la solidité en est suffisamment éprouvée. Il s'est écoulé plus d'un demi-siècle depuis mes premiers rapports avec celui qui était alors le jeune héritier du trône ; les vicissitudes qui ont rempli cette longue époque appartiennent à l'histoire. Je suis fier que ces événements n'aient pas altéré la confiance que m'ont témoignée le père et le fils ; j'aurais dû dire que j'y suis sensible, car le mot impropre, échappé à ma plume, ne rend pas avec exactitude un sentiment de l'âme et du cœur.

Vous qui m'avez précédé de trois ans, vous venez de fêter votre quatre-vingt-septième anniversaire. Avouons, vous et moi, que nous avons connu l'art « de vivre. » Il s'entend de soi-même que nous ferons bien de le pratiquer encore longtemps.

Agréez mes sentiments d'estime et d'amitié.

METTERNICH.

186.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 20 novembre 1856.

J'ai besoin de vos conseils littéraires, mon noble ami. Notre grand peintre de paysages, Hildebrand, qui a été au Brésil, au Canada, en Egypte, en Palestine, en Grèce, et récemment au Cap-Nord, a terminé une magnifique aquarelle de mon cabinet d'étude, destinée à en remplacer une plus petite, dont un grand nombre d'exemplaires se sont écoulés en Amérique. « La renommée, fruit d'une longue patience de vivre, augmente avec l'imbécillité. » Je suis forcé d'écrire de ma propre main une pensée au bas de ce tableau. Ce n'est pas facile. Je vous supplie de venir me voir samedi à une heure, si vous le pouvez. Vous me dirigerez.

A. de Humboldt.

Jeudi.

187.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 21 novembre 1856.

Je vous suppliais hier, cher ami, de m'honorer samedi de votre visite. Aujourd'hui, je vous supplie de ne pas venir; j'apprends à regret que vous êtes très-souffrant. Le grand tableau d'Hildebrand reste chez moi encore longtemps. Vous pourrez m'être utile plus tard; je vous prie seulement de me faire savoir un jour à l'avance le moment où je dois vous attendre. Choisissez l'heure de midi, car je suis alors assuré d'être libre. Quant à moi, je ne saurais *durer dans ma peau*. Je

souffre des infirmités de l'âge, comme de piqûres de mouche ; et voici qu'un M. Foster, de Bruxelles, vient encore me consulter de temps en temps sur la question de savoir si les âmes des animaux d'un ordre inférieur sont comprises dans la rédemption, si les punaises et les mouches seront sauvées. Me voilà menacé de retrouver là-haut, psalmodiant un chant de louanges, les âmes de ces mêmes insectes que l'Orénoque m'a tant fait connaître.

Vendredi. A. DE HUMBOLDT.

Le voilà donc victorieux, ce honteux parti qui vend de petits nègres de cinquante livres, qui distribue des gourdins d'honneur, comme l'empereur de Russie des épées d'honneur, ou Græfe, des nez d'honneur — ce parti qui veut prouver que tous les travailleurs blancs gagneraient à être esclaves. Quelle monstruosité !

Journal de Varnhagen du 22 novembre 1856 : «Je me suis levé à midi et demi, et je me suis rendu chez Humboldt par une pluie battante. Il a été réjoui de mon arrivée et m'a aussitôt conduit dans un cabinet où la grande aquarelle d'Hildebrand se trouvait encadrée et suspendue à la muraille : c'est vraiment un excellent tableau ; malgré la grande variété des détails, la physionomie de Humboldt, assis dans un fauteuil, est très en relief. Puis vint la question de l'inscription ; j'avais supposé avec raison qu'il ne s'agissait pas de lui faire une proposition, mais plutôt d'approuver la devise qu'il aurait choisie. Contre mon attente, ce n'est pas une courte sentence, mais un discours, une composition étudiée, qui rappelle heureusement le savant voyageur et l'homme de cabinet. Quelques modifications ont été d'abord acceptées, puis rejetées. Ce n'est pas Hildebrand, mais le valet de chambre Seiffert, qui a fait cadeau du tableau à M. de Humboldt. Il sera gravé. Nous avons examiné tout l'appartement ; trois pièces contenant les objets d'étude sont chauffées à 19 degrés Réaumur,

température qui m'est insupportable. Une salle de bibliothèque n'est pas chauffée. J'ai vu des tableaux peints par Mme Gaggiotti, dont il vante fort le talent ; il a été étonné et réjoui que je la connusse. Il s'est plaint de démangeaisons à la peau ; je lui ai dit que c'était un mal connu ; le *pruritus* — «*senilis*,» a-t-il ajouté aussitôt. Il avait dans une armoire un caméléon vivant, qu'il m'a montré ; il m'a dit que c'est le seul animal qui puisse diriger à la fois l'un de ses yeux en haut et l'autre en bas ; — que nos ecclésiastiques avaient cependant encore la faculté de diriger un œil vers le ciel et l'autre vers les avantages temporels. — On a aussi parlé de Neuchâtel ! Le roi a bon espoir et compte sur Louis Bonaparte. Manteuffel n'est pas si optimiste, mais il en rit. Le chancelier de Russie, comte de Nesselrode, a dit à Humboldt dans sa dernière apparition, que la constitution actuelle et la contenance de la Suisse font sur lui la meilleure impression et sont de nature à entourer cette république d'estime et de bienveillance.

188.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 30 novembre 1856.

Je reçois de mon *élève* une lettre, dont on ne peut louer que médiocrement le style et la clarté des idées. Je ne répondrai pas avant d'être allé chez vous, mon cher ami. Je ne puis ni lire ni comprendre les quinze dernières lignes de la lettre. Je lui avais écrit au sujet de la pose du câble télégraphique entre la Terre-Neuve et l'Irlande, mais je n'avais fait aucune offre. Je ne puis lire ce que j'ai souligné. Gardez, je vous prie, la lettre de mon élève avec celle qui nous apprend qu'on s'occupe de moi dans les chambres belges, et qu'on m'y accuse de matérialisme et de sentiments républicains exaltés. Je ne sais où a eu lieu le dîner du baron d'Arhim (Arnim). J'ai peut-être dit que «je suis aussi

libéral qu'Arago, » mais sûrement jamais « que je suis républicain. » Mettez, cher ami, M. Jobard dans vos archives.

Dimanche. A. DE HUMBOLDT.

Ce n'est qu'après la mort (après avoir été officiellement enseveli par Sydow) qu'on a coutume de discuter ce que les hommes ont cru et n'ont pas cru. A côté de la question de Neuchâtel et de l'évacuation des principautés du Danube, la *Gazette de Spener* donne chaque jour un bulletin de la santé des cinq petits vers-à-soie du jardinier de la cour Fintelmann. Comme tout diminue d'importance! J'ai souvent daté mes lettres de la colline, autrefois historique, de Sanssouci. C'est maintenant l'île des Paons qui devient historique par la retraite de deux petites chenilles. Que le monde est changé! Il est vrai que, lorsque les chèvres d'Angora illustraient en France le ministère de Richelieu, le *Moniteur* disait aussi: « Le moral des chèvres s'améliore de jour en jour. »

189.

Charles-Alexandre, grand-duc de Saxe-Weimar, à Humboldt.

Weimar, 29 novembre 1856.

Comme j'ai heureusement l'honneur d'être connu, vraiment connu de Votre Excellence, j'ose croire que vous ne mesurerez pas ma reconnaissance pour vos efforts et ceux de M. de Varnhagen, sur le temps qui s'est écoulé depuis le jour où j'ai reçu votre lettre du 31 octobre. Recevez ici mes sincères remercîments, dont l'affaire elle-même a retardé l'expression. Il n'en pouvait

être autrement ; car, en pareille circonstance, une résolution ne s'improvise pas ; je ne vous écris même aujourd'hui que pour ne pas paraître ingrat et pour me réserver aussi la possibilité de prendre une décision définitive. Il faut pour cela que j'aie à ma disposition le temps et le choix. L'un et l'autre me sont garantis par votre complaisance et celle de M. de Varnhagen, car vous me conseillez tous deux de faire venir le jeune homme, et tout d'abord de faire sa connaissance. Comment y parvenir ? Telle est la question qui se présente, car je n'ai pas l'intention d'adresser à *** une vocation immédiate. Il ne me reste qu'à prier Votre Excellence de vouloir bien s'informer si ce monsieur pourrait et voudrait se rendre sur les rives de l'Ilm.

Je me borne à cette question en ce qui concerne ce sujet, et j'en viens à ma reconnaissance spéciale pour la nouveauté remarquable que vous avez eu la bonté de me communiquer. Si je suis indiscret en demandant à Votre Excellence de m'envoyer un jour la carte, afin que je puisse l'admirer, veuillez vous en prendre à votre obligeance, dont je suis souvent fier et dont j'abuse peut-être aujourd'hui. Je suis fier, ai-je dit, de votre obligeance ; mais n'oubliez pas que la bonté et la véracité sont sœurs jumelles ; si ma demande vous importune, je fais donc appel à votre véracité pour obtenir un refus. Votre reconnaissant disciple

CHARLES ALEXANDRE.

190.

Jobard à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Bruxelles, le 26 novembre 1856.

Monsieur le baron,

Vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre le rôle qu'on vous fait jouer dans les tristes débats de notre politique religieuse.

L'ancien ministre Dechamps, qui était à votre droite au dîner du baron d'Arhim et qui s'étonnait si fort de vous avoir entendu dire que vous étiez républicain comme votre ami Arago, ayant mêlé votre nom à ceux des croyants illustres qui professent les idées catholiques, voici ce que lui répond un journal libéral ce matin :

« M. Dechamps, dans la dernière homélie qu'il a prononcée à la chambre, a cité le nom de M. de Humboldt pour prouver que la science pouvait parfaitement être subordonnée au dogme. Or, il faut convenir, comme M. Devaux l'a fait remarquer, que l'exemple ne pouvait être plus mal choisi. M. de Humboldt est un de ces rationalistes purs, contre lesquels M. Dechamps a déjà écrit tant de lettres. Si M. de Humboldt avait enseigné en Belgique, il eût été bien certainement poursuivi dans les lettres pastorales et destitué par M. Dechamps lui-même, si M. Dechamps avait été ministre. Et voilà cependant comment l'on écrit l'histoire, et comment l'on apprécie les plus hautes questions de notre avenir intellectuel et moral ! » —

Voici une autre opinion philosophique pure et claire : « Toute et quand fois vous fonderez votre église sur la bêtise humaine, les portes de l'esprit ne prévaudront pas contre elle, parce qu'il y aura toujours de grosses bêtes, de vieilles bêtes et de petites bêtes pour la soutenir et la réparer. La raison pure n'a pas les mêmes chances. » Votre tout dévoué JOBARD.

191.

Poésie de Varnhagen sur le tableau de l'intérieur de Humboldt et la devise qui l'accompagne [1].

Spätes Daheim des einst in rüstig kämpfender Jugend
Weitgewanderten Forschers, der, gleichwie Höhen der Erde,
Höhen des Ruhmes erstieg, hat dargestellt uns der Maler,
Schön, reichausgestattet mit herrlichen Schätzen des Wissens:
Werke der Kunst, der Natur, und Schrift und Geräth des Gelehrten.
Aber ihn selbst inmitten des neidenswerthen Besitzthums
Sehen wir froh sein Reich mit sinnigem Blicke beherrschen,
Deutende Sprache verleihen dem wundervollen Gemälde,
Durch lichtvoller Gedanken beredsam glückliche Fügung
Schaffend ein neues Bild, ein geistiges, staunendem Anschaun!

VARNHAGEN VON ENSE.

Berlin, le 1er décembre 1856.

192.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 3 décembre 1856.

Ainsi donc ma pédestre prose vous a élevé jusqu'au rhythme le plus noble et le plus pur, mon digne ami ;

[1] Je laisse à cette poésie la place qu'elle occupe dans l'original, parce que la lettre suivante y fait allusion. (*Note du trad.*)

j'en serais fier, si vos éloges ne s'adressaient plutôt à l'univers qu'à moi. Plus *honteux* que les pauvres au profit desquels le caduc vieillard à tête chauve se montre pour cinq gros [1], je vous prie d'agréer ma profonde reconnaissance. Avec quelle grâce vous avez transporté dans notre langue le *home* anglais, si bien rendu par *Daheim !* Votre poésie est incomparable de grandeur et de beauté ; vous y glorifiez en termes nobles et pleins de gravité, des œuvres qui ont eu pour source l'art, la nature et les instruments dont la science peut faire usage. Pourquoi mon frère Wilhelm qui, dans sa correspondance avec Wolf, a tant disserté sur l'hexamètre, n'a-t-il pas encore été témoin de l'honneur rendu à sa famille !

Votre conseil, bien qu'exprimé en prose, est un ordre à mes yeux. Je le suivrai sans retard, et vous avez considérablement facilité la chose. *Alea jacta sit !* Pourriez-vous, cher ami, me traduire dans votre langue les dix dernières lignes de la lettre du grand-duc, afin que je devine peut-être ce que je dois lui avoir promis?

Il vient de paraître à New-York une biographie de Frémont, accompagnée d'un portrait rappelant tout à fait Chateaubriand, et d'une dédicace dont je suis l'objet : *Memoir of the life and public services of John Charles Fremont by John Bigdon* (?). La dédicace porte : *To Alexander von Humboldt this memoir of one, whose genius he was among the first to discover and acknowledge, is respectfully inscribed by the author.* — Langage délicat, où l'art se fait un peu trop sentir. On imprime

[1] La Société artistique exposait, pour cinq gros, au profit des pauvres, les aquarelles de Hildebrandt, parmi lesquelles était celle de Humboldt. (*Note de Varnhagen.*)

ici la lettre que je lui ai écrite à Sanssouci de la part du roi (1850), qui lui envoyait la grande médaille d'or pour les sciences et les arts, en reconnaissance du plus grand nivellement qui ait jamais été exécuté au moyen du baromètre, car il embrasse 500 milles géographiques, depuis le Missouri jusqu'à la mer du Sud. Elle se termine par les paroles suivantes, que Sanssouci peut avouer sans honte : « La Californie, qui a noblement résisté à l'introduction de l'esclavage, sera dignement représentée par un ami de la liberté et des progrès de l'intelligence.» Cette biographie renferme des scènes d'un romantique à effet : un jour que le froid et la faim leur avaient presque ôté la raison, Frémont, après un chant et une prière, exige d'eux le serment qu'ils ne s'entretueront et ne se mangeront pas. Quand j'aurai contenté ma curiosité, je vous enverrai le livre. Pour le présent, voici un miracle qu'a fait un aumônier de division de Magdebourg, et dont M. Assermann, de Quedlinbourg, a été l'objet. Il se trouve p. 34. Je l'ai contrôlé en qualité de naturaliste [1].

A. DE HUMBOLDT.

[1] *Der Selbstmord, eine Thorheit und ein Verbrechen* (*Le suicide, une folie et un crime*). Deux sermons, par le docteur Frédéric Crusius, aumônier de division. Magdebourg 1855. Indépendamment du fait merveilleux que des pensées de suicide, nourries depuis longtemps par suite de remords de conscience, ont disparu pour toujours et subitement à l'invocation du nom de Jésus, l'écrit en question fait une remarquable allusion à Schleiermacher dans le passage suivant, qui est aussi à la p. 34 : « On va jusqu'à dire qu'un célèbre ecclésiastique a été un jour exposé à une très-grande tentation de suicide. Des souffrances du corps ou de l'âme peuvent avoir cette influence, même sur des hommes honnêtes et craignant Dieu. » (*Remarque de Varnhagen.*)

193.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 17 décembre 1856.

Encore une lettre de remercîment du grand-duc, lettre aimable et sans prétention. Il désire que la visite se fasse au mois de février, et que le drame commence par une requête tendant à obtenir la permission de faire des recherches dans les archives. « Le matériel, » dit-il symboliquement, suivra la permission. Vous arrangerez cela facilement, cher ami. Nous approchons du but.

Encore un ensevelissement demain, près de la colonne de Tegel, que Thorwaldsen a surmontée de l'emblème de l'espérance. La fille aînée de mon frère, la générale Hedemann, née à Paris en 1800, peu de jours après que Mme de Humboldt fut revenue d'Espagne, est morte d'une complication d'hydropisie et d'hépatite, après de longues souffrances. C'était une femme aimable et enjouée, dont la santé a été excellente pendant quarante années de l'union conjugale la plus heureuse. Je survis à toute ma famille.

Mercredi soir. A. DE H.

194.

Charles-Alexandre, grand-duc de Saxe-Weimar, à Humboldt.

Weimar, 16 décembre 1856.

Semblable à la nature qu'on met toujours à contribution, et qui donne éternellement, parce qu'elle est éternellement bienveillante, vous répondez à de nou-

velles demandes par de nouvelles bontés. La proposition que m'a faite Votre Excellence au sujet du jeune savant, et qui est conforme au plan de M. de Varnhagen, me paraît si excellente que je vous prie de la mettre à exécution. A cet effet, il me paraît convenable que M. de Varnhagen insinue au jeune homme la pensée de venir consulter pour son ouvrage nos intéressantes archives, et de m'en demander auparavant la permission. Je la lui donnerai aussitôt, et le *matériel* viendra après. Le mois de février prochain me semble le plus favorable pour des recherches littéraires. Le vrai but de ce voyage restera un secret, et ainsi je pourrai le voir sans gêne, et l'accepter ou non.

Je vous remercie de tout mon cœur de l'écrit qui accompagnait votre lettre. Le problème n'était pas facile, mais vous l'avez résolu en maître, et vous le pouviez mieux que personne par l'autorité que donne à vos paroles votre immense activité.

Je m'approprierai le journal de Petermann. L'estime que je vous porte garantit la sincérité de mes efforts. Je vous prie de conserver votre sympathie et votre bienveillance à votre reconnaissant

CHARLES-ALEXANDRE.

195.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 7 février 1857.

Quand je lis à Berlin quelque chose qui m'intéresse au point de vue littéraire et politique, ma première pensée se porte sur vous. Lasaulx, de Munich, ne m'était connu que comme partisan de la *Gazette de la croix*

et du mysticisme de Schubert ; or, si le nouvel ouvrage historique qu'il m'envoie ne se distingue pas précisément par des vues originales, il révèle du moins une variété de connaissances positives que je ne supposais pas chez Lasaulx. De nombreuses citations témoignent d'une grande prédilection pour les vues de mon frère. Le fragment slave du Messie est aussi très-remarquable, et les notes, prises en général, composent une anthologie qui a un parfum d'antiquité. Je n'ai pas si bonne opinion du président Gerlach, ni de son frère, chargé officiellement (! !) de s'aboucher au sujet des affaires de Neuchâtel avec le professeur Gelzer, de Bâle, et avec d'autres personnes de vues opposées aux siennes. Si les vœux que fait Lasaulx en faveur du rétablissement de la constitution impériale germanique n'obtiennent pas votre assentiment, mon cher ami, feuilletez cependant l'ouvrage, ne fût-ce que pour les notes.

Je souffre beaucoup moins de mon affection cutanée, et mon travail nocturne va beaucoup mieux aussi. Le quatrième et dernier volume du *Cosmos* se composera de deux parties, chacune de trente-cinq feuilles, dont la première est déjà imprimée. La seconde est sous presse ; mais les deux parties ne paraîtront que réunies, pour ne pas diminuer l'effet de l'ensemble (depuis le feu intérieur du globe jusqu'aux différentes races humaines). Notre manière hautaine et imprudente de pousser l'affaire de Neuchâtel, expose la Prusse à de grandes humiliations à Paris. On se vengera de Waterloo sur la Prusse comme sur la Russie.

A. de Ht.

196.

Varnhagen à Humboldt.

Berlin, 9 février 1857.

Voici le livre que Votre Excellence m'a confié, et que je lui renvoie avec beaucoup de remercîments. Je l'ai lu avec des impressions diverses ; je pourrais dire avec un pénible intérêt. L'auteur fait sans doute des aveux et manifeste des points de vue aussi inattendus de sa part que la riche érudition de ses citations. Toutefois, cette abondante moisson de notes n'est qu'une écorce qui ne peut corriger l'amertume de la sève, c'est-à-dire du texte ; ainsi la justification de l'esclavage des nègres, l'éloge brutal de la guerre et des armées permanentes ; malgré toutes ses politesses à l'adresse de ses adversaires, l'auteur ne leur offre que le bouillon de la *Gazette de la croix*, mieux assaisonné sans doute que celui du professeur Léo, épicé de grossières injures. *Latet anguis in herba !* Au reste, je n'aime pas à voir les philosophes mesurer et préciser à l'avance la marche et les échelons de la civilisation ; je tremble quand on s'appuie sur les dates de notre courte histoire de quelques milliers d'années, pour établir les éventualités d'un immense avenir. Ni Fichte, ni Schelling, ni Steffens, ni Hegel n'ont été heureux à cet égard ; il est plutôt du ressort des poëtes de marquer les âges de l'humanité. Il faut remarquer, en outre, que notre auteur confesse lui-même ne pas avoir foi à ses principes, car « il voudrait bien ne pas renoncer en pratique à notre idéal national, la restauration de l'empire, bien qu'en théorie, cette restauration lui paraisse chi-

mérique » (p. 157). Celui qui peut écrire ainsi, se juge lui-même. — L'auteur a droit de compter sur une réponse bienveillante de la part de Votre Excellence, mais vous ne pouvez donner à cette réponse le caractère de l'approbation.

Pour ceux qui, comme moi, ont besoin de grands exemples afin de ne pas trouver trop lourde la tâche journalière — ὀλίγον τε φίλον τε — , c'est à la fois un bonheur et un encouragement d'apprendre que votre santé et votre activité se soutiennent si remarquablement. La publication d'un nouveau volume du *Cosmos* est un grand événement à mes yeux, et je répète ce que disait Schiller à l'occasion d'un chef-d'œuvre de Gœthe : « Je remercie les dieux qui m'en ont fait jouir. »

L'affaire de Neuchâtel, au point où elle en est arrivée, présente de grandes difficultés ; dès l'abord, j'ai désapprouvé les négociations avec Paris ; c'est là un jeu d'où il sera difficile de tirer son épingle. Le zèle dont certaines gens font parade sur cette question n'a rien de sérieux, mais il leur sert merveilleusement à couvrir d'autres buts qu'ils atteindront sans doute. Je suis néanmoins sans inquiétude pour l'avenir ; le jour se fera, ce qui n'empêche pas que les ténèbres du moment ne soient pénibles à traverser.

Je suis, etc. VARNHAGEN VON ENSE.

197.

Varnhagen à Humboldt.

Berlin, 20 février 1857.

Votre Excellence me pardonnera-t-elle de réclamer quelques moments de son temps précieux? Il ne s'agit

pas de moi, mais d'une question à laquelle je prends un intérêt personnel, ne fût-ce que par suite d'anciennes relations avec celui qui me l'a faite. Le professeur François Hoffmann, de Würzbourg, qui s'occupe avec une grande persévérance, — on pourrait dire, contre vents et marées, — de la publication des œuvres de François de Baader[1], et qui termine actuellement son travail par une esquisse de la vie de l'auteur, voudrait rappeler que Baader a étudié en même temps que Votre Excellence à l'Académie des mines de Freiberg. Il tiendrait infiniment à savoir de vous-même s'il y a eu entre vous et Baader quelques rapports d'intimité, et si vous en avez gardé le souvenir? Je n'oserais importuner Votre Excellence, si je n'admettais qu'il vous suffira de quelques mots de réponse ou, selon le cas, d'un simple *non*.

La foule et le départ précipité de Votre Excellence m'ont privé du plaisir de vous aborder à la fête des artistes. Depuis plus de vingt ans, je ne m'étais aventuré dans une telle cohue.

Il court d'étranges bruits. Je ne vois jusqu'ici qu'une plaisanterie dans celui qui fait donner le ministère des finances à M. Niebuhr, et qui appelle M. Wagner au poste de conseiller intime du cabinet.

Je suis, etc. VARNHAGEN VON ENSE.

Le journal de Varnhagen du 27 février 1857 contient les détails suivants sur une crise à laquelle Humboldt a failli succomber: «Visite de M. Hermann Grimm. Il vient de chez Humboldt et a

[1] François de Baader, né à Munich et mort dans cette même ville en 1841, a été un philosophe religieux, qui a cherché à concilier la philosophie de la nature avec la théologie. Sa *physiosophie* est en même temps une *théosophie*. (*Note du trad.*)

parlé au valet de chambre Seiffert; il ne s'agit ni d'un refroidissement, ni en général d'une indisposition passagère, mais bien d'une attaque d'apoplexie. Revenu mardi soir du bal de la cour, il se trouva incommodé; pendant la nuit, il se leva pour boire un verre d'eau, parce qu'il ne voulait pas déranger son domestique; il s'affaissa tout à coup sur lui-même; Seiffert entendit le bruit de la chute et trouva son maître étendu sur le parquet; il ne reprit sa connaissance et l'usage de la parole qu'au bout d'un moment. Le conseiller intime Schœnlein n'a pas grand espoir; la nuit dernière n'a pas été bonne.

Si Humboldt devait mourir, la perte serait incalculable. Il contrebalance encore tant d'influences mauvaises ou sans valeur qui auront leurs coudées franches après sa mort. Il personnifie l'honneur et l'autorité de la science; et, quand il ne sera plus là, l'un et l'autre s'évanouiront. En Allemagne comme en Europe, aucun nom n'est égal au sien; à Berlin, il n'y a personne dont l'autorité soit plus grande et plus reconnue que la sienne. Et, pour moi, quelle perte ne ferais-je pas! Plus de cinquante années de ma vie se rattachent à son nom, à nos relations; il a encore connu ceux qui m'étaient chers et qui ne sont plus! »

Journal du 14 mars 1857 : « Pendant que le roi se trouvait chez Humboldt, Schœnlein dit à ce dernier qu'il ne pourrait de longtemps s'appuyer sur la jambe gauche. Humboldt répliqua : « En « m'appuyant sur la droite, je n'en serai pas pour cela plus voisin « de Gerlach. »

198.

Varnhagen à Humboldt.

Berlin, 17 mars 1857.

Je ne puis me refuser le plaisir de féliciter de tout mon cœur Votre Excellence, de ce qu'elle est si heureusement et si complétement rétablie! La lettre au conseiller intime Bœckh, que nous avons lue aujourd'hui dans les journaux d'ici, en est une preuve si belle, si frappante, qu'on serait embarrassé de trouver un terme

pour exprimer le sentiment qu'on éprouve. Personne n'a jamais eu l'honneur d'une pareille dédicace, et celui qui en a été l'objet saura l'apprécier comme le don le plus précieux qui lui ait été fait. Quelle fraîcheur d'inspiration! quelle chaleur de sentiment! et quelle grâce d'expression! En racontant, vous avez la manière d'Hérodote, et vous nous offrez l'heureux mélange du feu de la jeunesse et de l'expérience de l'âge avancé.

Que Votre Excellence me pardonne cet épanchement. Vous n'avez pas besoin de mes paroles, mais il ne m'est pas possible d'en contenir l'expression ; j'ajouterai donc que mon plus ardent souhait est de voir briller longtemps encore à notre horizon votre étoile momentanément assombrie, afin que sa bienfaisante lueur continue de longues années à nous réjouir et à nous guider.

VARNHAGEN VON ENSE.

Je ne suis pas assez indiscret pour attendre une réponse à ces quelques lignes.

199.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 19 mars 1857.
Dans la nuit.

Comment pourrais-je me refuser le plaisir de vous remercier, vous qui êtes le plus cher, le plus spirituel et le plus dévoué de mes amis? Ce que j'ai reçu de vous n'était pas un effet de votre indulgence ; non, c'était un véritable *éloge* de mon adresse de remercîment à Bœckh, un éloge de la forme, du vêtement de ma pensée, éloge venant d'un homme qui, pour le style et les délicates nuances du sentiment, n'a pas son égal.

Je ne puis encore m'expliquer ma crise nerveuse, qui a produit une paralysie si promptement disparue ; les fonctions du cerveau étaient restées libres, le pouls n'était pas altéré, la vue était intacte, les bras et les jambes obéissaient à la volonté. Il y a des orages magnétiques, tels que l'aurore boréale ; il y a des orages électriques dans les nuages ; il y a aussi dans l'homme des orages nerveux, tantôt forts, tantôt faibles ; parfois ce n'est qu'un éclair, qui est le messager de l'orage. J'ai eu de sérieuses pensées, « comme un homme qui part, ayant encore beaucoup de lettres à écrire. » Aux souvenirs de la journée d'hier se rattachent d'autres intérêts, qui font partie de mon existence ! ! Je me crois pleinement guéri ; mais, comme j'ai dû longtemps rester oisif dans mon lit, je n'en suis que plus triste et plus mécontent du monde. Je ne le dis qu'à vous. J'irai bientôt chez vous et je vous ouvrirai mon âme. Tout ce qui nous entoure me fait rougir. A. DE HUMBOLDT.

Journal de Varnhagen du 19 mars 1857 : « Lettre inattendue de Humboldt. J'avais écrit en post-scriptum que je n'attendais pas de réponse. Il répond cependant, et le fait de la façon la plus obligeante. Il fait un récit remarquable de sa maladie. Les craintes se sont trouvées fausses ou du moins exagérées ; il n'a jamais perdu sa connaissance ni l'usage de la parole ; son pouls est resté le même, mais il ne s'est pas dissimulé la possibilité de sa fin. « J'ai eu de sérieuses pensées, dit-il, comme un homme qui part, ayant encore beaucoup de lettres à écrire ! » Puis il ajoute cette belle pensée : « Aux souvenirs de la journée d'hier (18 mars !) se rattachent d'autres intérêts qui font partie de mon existence ! ! » Je me crois pleinement guéri ; mais, comme j'ai dû longtemps rester oisif dans mon lit, je n'en suis que plus triste et plus mécontent du monde. Je ne le dis qu'à vous. »

200.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 6 avril 1857.

Si vous interprétez comme moi la lettre du grand-duc, mon ami, alors M. X. doit se mettre en route. J'avais proposé qu'il se rendît à Weimar sous prétexte de consulter les archives; il serait porteur d'une lettre de recommandation de votre main ou de la mienne; on l'inviterait, et s'il ne convenait pas, on lui demanderait seulement s'il a l'intention de retourner à ***. Ces mots doivent être la fin tragique du drame, le Schiboleth, *quod Deus avertat.* J'ai aussi proposé de lui avancer la somme convenue. Sur ce point, la réponse du « tyran » n'est pas claire. M. X. passera sans doute par Berlin. Devons-nous lui donner ici la lettre de recommandation, accompagnée des stimulants galvaniques? Ce sera comme vous le désirerez.

A. DE HUMBOLDT.

Gardez la lettre du grand-duc, dont la fin est ingénieuse.

201.

Charles-Alexandre, grand-duc de Saxe-Weimar, à Humboldt.

Weimar, 3 avril 1857.

Ma conduite à l'égard de M. X. s'explique par un malentendu. J'ai compté qu'après avoir demandé et obtenu — en janvier, je crois — la permission de faire des recherches dans nos archives, il profiterait aussitôt

de cette permission. Alors seulement je lui aurais compensé les frais de route. J'étais étonné tout dernièrement encore de ne l'avoir pas vu et de n'avoir plus entendu parler de lui.

C'est alors qu'est arrivée la seconde lettre de Votre Excellence qui, en me demandant des éclaircissements, m'en a donné à moi-même; je m'empresse donc de répondre que je serai de retour dans dix jours environ, et que je serai prêt à effectuer le paiement dont Votre Excellence a fixé le chiffre. Selon notre convention, nous ne serons liés ni l'un ni l'autre, et la cause réelle du voyage restera un secret.

Dante aurait encore mieux parlé, s'il eût dit : *viver, ch'è un correr' a l'eterna gioventù*. Vous le prouvez, car votre immortel génie rajeunit constamment. Votre bonté en est aussi une preuve.

Je suis, etc. CHARLES ALEXANDRE.

202.

Varnhagen à Humboldt.

Berlin, 7 avril 1857

J'ai expédié hier en toute hâte à *** les points principaux, marqués dans la lettre de Votre Excellence, qui est arrivée très à propos. M. X... va probablement se mettre en route; mais auparavant, j'attends encore de lui une réponse, et comme je ne crois pas que le court délai fixé par le grand-duc permette à notre protégé de se détourner de sa route pour passer par Berlin, il vaudra mieux qu'il reçoive à Weimar même la lettre de recommandation qui doit l'introduire.

Le grand-duc persiste à recommander la discrétion, et en cela il a raison, car s'il y trouve l'avantage d'être plus à l'aise, il ménage en même temps le jeune homme, dont la situation est délicate. M. X. s'est parfaitement conduit jusqu'ici dans cette affaire. --- Je suis très-impatient d'apprendre le résultat; s'il vient à être favorable, j'en serai très-réjoui, et notre protégé n'oubliera pas tout ce qu'il aura dû à la protection et à l'entremise de Votre Excellence.

J'accepte encore avec reconnaissance la propriété de la lettre du grand-duc. Il y a, en effet, de la finesse et du goût dans le trait qui la termine; la lettre est, en outre, agréablement tournée dans son ensemble, et exprime à l'égard de Votre Excellence des sentiments de respect dont la sincérité ne peut être contestée.

Je vis entièrement, depuis quelques jours, dans les souvenirs du passé. La correspondance de Gentz et d'Adam Müller[1], que Cotta vient de publier, me retient comme dans un cercle enchanté; je dois encore une fois repasser en moi-même tous les événements de ces deux vies. J'ai connu l'un et l'autre de bonne heure et intimement; j'ai soutenu de fréquents rapports avec eux, rapports personnellement sympathiques, mais au

[1] Frédéric de Gentz (1764-1832) avait quitté la Prusse, sa patrie, et s'était rendu à Vienne où il devint catholique. Il entra dans la diplomatie, fut l'adversaire passionné de Napoléon, remplit les fonctions de premier secrétaire dans les congrès de Vienne, d'Aix-la-Chapelle, de Vérone, etc. Il a écrit, en outre, un certain nombre d'ouvrages historiques.

Quant à Adam Müller (1779-1829), il subit constamment l'influence de son ami Gentz, le suivit à Vienne et se fit aussi catholique. En politique, il avait des principes plus réactionnaires, et se faisait le champion des institutions du moyen âge. (*Note du trad.*)

milieu de circonstances où nos vues étaient le plus souvent opposées. Cette correspondance confirme ce que je pensais déjà de la supériorité de Gentz sur son jeune ami, dont il a beaucoup exagéré le mérite ; vers la fin seulement, après le meurtre de Kotzebue, la terreur voile comme d'un nuage la clarté des idées de l'homme d'État et le plonge dans les incertitudes qui étaient depuis longtemps la situation habituelle de son craintif ami. Cette correspondance est unique en son genre. Discussions, résolutions, influence réciproque, sympathie et antagonisme, tout prend l'intérêt du drame. Le germe du parti de la *Gazette de la croix* est tout entier dans Adam Müller, mais encore à une hauteur idéale, sans contact avec la réalité, et, par suite, sans odieuse vulgarité.

Votre Excellence a bien voulu me promettre quelques lignes sur François Baader; m'est-il permis de vous rappeler que quelques lignes suffiraient effectivement ?

Je suis, etc. VARNHAGEN VON ENSE.

203.

Varnhagen à Humboldt.

Berlin, 10 avril 1857.

J'ai le plaisir d'annoncer à Votre Excellence que M. X. partira le 14 de * * * pour Weimar. Quel que fût son désir de passer par Berlin, pour mettre aux pieds de Votre Excellence l'expression de sa vive reconnaissance, le terme fixé par le grand-duc ne lui permet pas pour le moment de remplir ce devoir. Je prends donc la liberté de vous demander la lettre de recommandation que M. X. doit présenter au grand-duc ; il suffira

de deux lignes d'introduction que je lui enverrai sans retard à Weimar, pour qu'il les trouve à son arrivée. — Le jeune homme sait fort bien que rien n'est décidé et qu'il doit être prêt à un refus, mais il est cependant tout heureux de voir qu'après de longues incertitudes la question ait fait un pas en avant. Votre Excellence a amené cet heureux résultat par la bonne inspiration de sa nouvelle démarche, et a ainsi écarté le malentendu qui avait couvert d'un nuage la négociation ; le cœur de notre protégé en est pénétré de gratitude. Mes propres sentiments sont d'accord avec les siens dans cette circonstance ; mais je suis habitué à être votre débiteur.

Je suis, etc. VARNHAGEN VON ENSE.

204.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 13 avril 1857.

Voici, mon noble ami, la lettre de recommandation, telle que vous l'avez prescrite. Puisse la chose réussir!

Votre A. DE HUMBOLDT.

205.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 21 avril 1857.

Je regrette, cher ami, de ne pouvoir accepter l'invitation que vous et votre aimable nièce m'avez adressée pour la soirée de jeudi; car je ne reviendrai de Charlottenbourg que tard et fatigué. Il s'est accumulé pendant mon indisposition une masse de détails sans importance, qui doivent être réglés après le dîner ; ce

sont de misérables questions de dédicaces ou d'*ordres* à conférer ; quand on ne veut pas donner de l'argent, on offre du bétel. La quatrième classe agit comme le bétel qu'on met dans la bouche : elle occupe sans nourrir. Le roi espère pouvoir terminer et déblayer le tout jeudi prochain. Je vous prie d'écrire au professeur Hoffmann, de Würzbourg [1], que je suis reconnaissant de l'envoi de son torse, mais qu'il n'y a pas de secours à espérer du roi ; d'un côté, parce que la ferveur catholique de Baader lui inspire une frayeur très-enracinée (mais n'en dites rien) ; de l'autre, parce que les subsides littéraires du cabinet sont réduits à la maigre pitance de 40—45 thalers. Je vous envoie le feuillet que vous m'avez demandé, au lieu de faire usage dans l'avant-propos d'une misérable lettre de recommandation, écrite pour Baader, lorsqu'il se rendait à Dresde, et rédigée peut-être dans un moment de mauvaise humeur.

A. DE HUMBOLDT.

ANNEXE.

TIRÉE D'UNE LETTRE DE HUMBOLDT A VARNHAGEN.

Vous demandez, très-cher ami, quel souvenir j'ai gardé de François Baader. Après avoir fait un voyage en Angleterre avec George Forster, et avoir séjourné à Hambourg, où je suivais les leçons de l'Institut commercial de Büsch et Ebeling, je me rendis à Freiberg, au mois de juin 1791, pour étudier pratiquement la science de l'exploitation des mines. Là, pendant huit mois, je jouis presque chaque jour de la société de cet homme aimable et spirituel. François Baader venait de publier son

[1] Voir la lettre 197. (*Note du trad.*)

ouvrage sur le calorique, et il s'occupait avec passion d'études chimiques et physiques, sans négliger toutefois les questions de philosophie de la nature, qui avaient un certain attrait pour lui. Il descendait fréquemment dans les mines, étudiait les sujets pratiques qui s'y rattachent, plus que la géognosie ; observait mûrement les faits, était gai, satirique, mais avec enjouement et sans aucun esprit d'intolérance. Les questions religieuses ne semblaient pas alors occuper beaucoup son imagination. Il était généralement aimé, mais aussi redouté ; car la supériorité intellectuelle produit ordinairement ce résultat chez ceux qui en subissent l'influence. Ses idées politiques étaient libérales. C'était l'époque des conférences de Pillnitz, et comme nous n'en étions pas loin, ce voisinage donnait fréquemment l'occasion d'exprimer sa manière de voir.

206.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 25 avril 1857.

« *La porte de l'oracle, l'abîme des archives d'État, — des analogies qui conduisent dans les profondeurs de la mer* [1], » voilà qui est moins bien que la dernière lettre. Raphaël a plusieurs manières. Ce qui m'étonne, c'est que la curiosité ne l'ait pas poussé à voir M. X. avant son départ pour le Hanovre. Gardez, cher ami, cette insignifiante lettre. La profondeur de la mer se rapporte à une carte de la mer, depuis la Terre-Neuve jusqu'en Irlande ; je l'ai recommandée au grand-duc,

[1] Voir la lettre suivante. (*Note du trad.*)

et on ne peut la lui procurer, parce qu'elle a paru chez Perthes, à « Carthage [1], » dont il est si rapproché ! ! Le *Times* se flatte sérieusement que la race française périra; celle des dogues s'est bien éteinte !

A. DE HUMBOLDT.

J'ai une désagréable correspondance avec un docteur Gross-Hoffinger, de Vienne, qui s'accuse lui-même d'avoir écrit en 1848 contre la Prusse, et qui demande maintenant que la Prusse le recommande au gouvernement autrichien. Vous le rappelez-vous peut-être?

207.

Charles-Alexandre, grand-duc de Saxe-Weimar, à Humboldt.

J'ai bien reçu de la main de M. X. la lettre de Votre Excellence. Agréez mes sincères remercîments pour cette nouvelle preuve de votre bienveillance à mon égard. Le porteur est pour le moment plongé dans l'abîme de mes archives. A mon retour du Hanovre où une invitation m'appelle à passer quelques jours, je l'examinerai et j'attendrai ce que décidera l'avenir, comme le peuple à la porte de l'oracle.

L'analogie me conduit d'abîme en abîme, et ainsi je descends des archives aux profondeurs de la mer. Où trouverai-je la carte dont vous m'avez parlé? C'est en vain que j'ai voulu me la procurer à Gotha, il y a quelque temps. Je reviens donc à la source, toujours

[1] *Gotha.* Cette dénomination provient des rivalités qui existent entre cette ville et Weimar (Rome). (*Note de Varnhagen.*)

riche et bonne, et je signe votre reconnaissant et dévoué

CHARLES ALEXANDRE.

Weimar, 22 avril 1857.

208.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 28 mai 1857. Jeudi.

Je suis inquiet, mon ami, au sujet de Weimar. Le grand-duc est partout, sauf à Weimar-Athènes. Que deviendra notre protégé? A-t-il été fasciné [1] par l'éloquence du prince? — Vous ne m'avez pas encore félicité de ce que le *Moniteur de Hambourg* me confère la plaque de grand-officier, qui m'a été donnée, il y a quinze ans, par Guizot. Raumer est très-intéressant à entendre; il a été à Pesth, à Milan; il a dîné chez l'archiduc et chez Cavour. Il est revenu avec une certaine sympathie pour le régime autrichien en Lombardie; c'est comme les républicains qui vont voir les États-Unis où l'arsenic, la torture, les nègres de Frémont donnent des coliques, grosses de procès [2], à Buchanan, qui convoite Cuba. *Multa sunt eadem sed aliter.* Le ministre russe de l'instruction publique, Noroff, qui a eu la jambe emportée à Borodino et qui a voyagé avec une jambe de bois à Jérusalem et en Égypte où il a escaladé les pyramides, se trouve maintenant à Berlin et

[1] Dans le dialecte de Berlin, *besprochen* a ce sens. (*Note du trad.*)

[2] Le président Buchanan, se trouvant dans un hôtel, fut saisi après le repas de violentes douleurs d'entrailles, avec un grand nombre de personnes de sa compagnie, ce qui fit croire à un empoisonnement; mais il fut juridiquement constaté que la mauvaise qualité de l'eau était l'unique cause du mal. (*Note de Varnhagen.*)

assiste avec les étudiants aux cours de Jean Müller et de Diederici. Son compagnon, le jeune comte Ouwaroff, auteur d'un grand ouvrage sur les antiquités grecques de la Chersonèse, suit les leçons de Michelet et de Bœckh. Ce sont tous deux des hommes très-agréables; le premier, dit-on, tourne trop à la dévotion, mais sans intolérance; ils approuvent fort la liberté dont jouissent nos étudiants, et l'exclusion des agents de police du bâtiment de l'Université. Comme ils partent bientôt, je n'ai pas voulu désabuser le Raumer [1] boîteux. *Decipitur mundus.* A. DE HUMBOLDT.

209.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, jeudi, en hâte.
4 juin 1857.

Voici une lettre vraiment grand-ducale, brusque sans motif allégué, ne laissant plus aucune porte ouverte, puisque le Schiboleth «au revoir,» dont on était convenu, a été prononcé au départ. Pas un mot au sujet des dépenses qu'il a occasionnées. *Nous ne naviguerons plus,* vous et moi, *sur l'océan des recherches*, puisque nos propositions ne sont pas goûtées. Je mettrai une certaine dose d'ironie dans ma réponse. Il vous sera peut-être agréable, mon ami, d'avoir dans vos archives un nouvel autographe de Thiers, qui est maintenant orléaniste. Duvergier de Hauranne a aussi fait un pèlerinage à Eisenach et a passé ici à son retour. La duchesse va en Angleterre. Gardez les deux lettres, celle

[1] Il entend par là le ministre russe, collègue de Raumer, qui était ministre des cultes à Berlin. (*Note du trad.*)

qui est mauvaise, comme l'autre, qui est bonne et simple. A. DE HT.

Je pense aller samedi à Berlin, avec le roi. La reine part lundi.

210.

Charles-Alexandre, grand-duc de Saxe-Weimar, à Humboldt.

Ettersbourg, 1er juin 1857.

Votre Excellence aura peut-être déjà appris que j'ai vu M. X., que je lui ai parlé à plusieurs reprises, mais que je ne l'ai pas engagé. Il m'a intéressé; je puis même dire qu'il m'a plu; mais il me faut un secrétaire qui me mette au courant de ce que les sciences, la littérature et les arts offrent d'intéressant; qui corresponde dans plusieurs langues et les parle avec facilité; or, il ne m'a pas paru que M. X. fût à la hauteur de ces exigences et je n'ai pas osé le prendre à l'essai. Il ne me restait qu'à me retirer et à naviguer de nouveau sur l'océan des recherches. Bien que nous fussions convenus que le déplacement du jeune homme n'aurait pas pour suite nécessaire son acceptation, je n'ose demander, je me borne à désirer que votre bonté si éprouvée continue à me servir de fanal dans mes perquisitions.

Je vais me confiner successivement dans diverses solitudes de la Thuringe, en compagnie d'ouvrages de toute sorte, parmi lesquels je goûte spécialement le voyage de Barth. Si je m'incline avec respect devant un amour de la science si persévérant, devant une telle énergie de volonté, combien plus ne dois-je pas le faire devant vous, en me déclarant votre dévoué et reconnaissant serviteur CHARLES ALEXANDRE.

211.

Thiers à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Paris, 14 mai 1857.

Mon cher Monsieur de Humboldt,

Je prends la liberté de recommander à vos bontés pour moi et pour les Français en général, M. Duvergier de Hauranne, qui va en Allemagne pour la montrer à son jeune fils. Vous connaissez trop bien notre pays pour que j'aie besoin de vous dire quel rôle considérable et toujours honorable M. Duvergier de Hauranne a joué dans nos assemblées, où il a été toujours fidèle à la cause de la liberté raisonnable, et non seulement fidèle, mais singulièrement utile. Aujourd'hui, rentré dans la retraite et livré à l'étude, il va voir votre excellent pays, et j'ai pensé que je ne pouvais mieux faire que le recommander à votre bienveillance. Ce sera pour son jeune fils un souvenir impérissable que d'avoir vu le savant illustre qui honore le plus notre siècle et que nous Français nous avons la vanité de considérer comme Français et propre, autant qu'il est Allemand.

Je ne vous écris rien des affaires courantes de notre monde, car M. Duvergier de Hauranne les connaît, et vous les fera connaître mieux que personne.

Agréez le nouvel hommage de mon respectueux attachement. A. Thiers.

212.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 19 juin 1857.

Pendant une excursion à Tegel, M. Richard Zeune a déposé chez moi votre portrait, qui est excellent et qui m'a fait le plus grand plaisir. Je ne sais, mon cher ami, ce que je dois le plus admirer de votre lettre, si nourrie de pensées, si parfaite de style, ou du talent de Mlle Ludmilla Assing, qui a reproduit avec tant de grâce, de caractère et de vie les traits d'un ami. J'ai copié moi-même et fait circuler votre lettre, car elle compte parmi les meilleurs modèles que puisse offrir notre langue. Si je n'ai pu vous remercier plus tôt, c'est que j'en ai été empêché par l'arrivée inattendue des frères Schlagintweit, qui vont rejoindre le roi à Marienbad. Ils ne prennent toutefois pas avec eux les trois cent quarante caisses qu'ils ont rapportées de Cachemire, du Thibet et de la chaîne du Kuenlün, qui borde le Thibet au nord, comme l'Himalaya au sud. Ils ont franchi cette chaîne, dont les passages les plus praticables sont à une élévation de 18,000 pieds !

Plus un mot du libéral grand-duc, qui ne prodigue pas la prose métallique dont on se nourrit ; il attend sans doute de nouvelles propositions, de nouveaux sacrifices de notre part. Le moine honoraire hongrois [1] et la princesse restent seuls une énigme à mes yeux.

A. Humboldt.

[1] Liszt. Ce surnom est motivé par sa réception dans l'ordre des Franciscains.

J'ai reçu du prince Napoléon et de Walewski deux lettres très-aimables et très-délicates, par lesquelles l'empereur a habilement redressé tout ce qui m'avait momentanément semblé une énigme. Comme Niebuhr publie un livre sur la Norique, en sa qualité de conseiller du cabinet prussien, on ne doit s'étonner de rien, pas même de l'agitation électorale en France. Je crois que vous vous trouverez bien d'un séjour de quelques semaines à Branitz.

213.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 30 juin 1857.

Les paroles me manquent, cher ami, pour vous exprimer la jouissance que m'a fait éprouver la lecture d'*Élisa d'Ahlefeldt,* œuvre de votre aimable et spirituelle Ludmilla Assing, qui se sert avec la même habileté de la plume et du pinceau. Je vais faire partager ma jouissance à tous ceux qui s'arracheront mon exemplaire. Qui pourrait lire sans émotion une telle vie, décrite par Mlle Ludmilla avec tant de délicatesse, de simplicité, d'élévation de style? qui pourrait ne pas s'intéresser aux tourments intérieurs auxquels sont livrées les plus nobles intelligences, sous l'influence de passions semi-dogmatiques qui ne peuvent trouver de satisfaction dans les devoirs difficiles du mariage? Élisa d'Ahlefeld n'aimait dans Adolphe de Lützow que l'énergique représentant d'une opinion politique élevée. Le motif de la rupture nous attriste, car il est peu délicat de la part d'Adolphe. Immermann veut se faire aimer; recule, comme Élisa, devant le mariage, et finit cepen-

dant par se marier ! ! — Celui de tous qui me captive le plus, c'est Friesen, qui, en 1807, a longtemps travaillé avec moi à l'Atlas mexicain ; je l'aimais beaucoup et ce sentiment était réciproque. J'ai fait mention de ma sympathie pour sa personne, dans mon *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*. Si j'avais connu plus tôt le beau travail de Mlle Ludmilla, je lui aurais volontiers offert quelques lignes ; mais il aura encore beaucoup d'éditions. Comme je dois malheureusement aller passer une nuit à Tegel, je vous demande, cher ami, si je pourrai vous voir vendredi à trois heures, et si j'aura alors l'espoir de trouver chez vous Mlle Ludmilla. La réunion d'une haute culture littéraire et artistique dans la même personne, est un luxe bien rare. Il peut avoir cependant ses inconvénients. Le cours du monde ne tolère pas qu'on s'affranchisse longtemps du système de compensation des joies et des peines.

A. DE HUMBOLDT.

Mardi.

Très à la hâte et incorrect.

(*Incluse:* Lettre de Friesen écrite en 1807, avec la suscription suivante de la main de Humboldt :)

Autographe de mon cher et jeune ami Friesen ; léger souvenir et hommage de reconnaissance offert à Mlle Ludmilla Assing, noble et spirituel auteur d'*Élisa d'Ahlefeldt*. A. DE HUMBOLDT.

30 juin 1857.

Journal de Varnhagen du 4 juillet 1857: « Humboldt me parlait hier de l'époque où il habitait une maison longeant le jardin de George ; il se livrait avec tant d'assiduité à ses observations magnétiques, qu'il lui arriva, pendant sept jours et sept nuits consécutives, d'aller régulièrement deux fois par heure dans une

petite cabane, pour surveiller les expériences; plus tard, il se fit aider par des collaborateurs. C'était en 1807; il s'est donc écoulé cinquante ans dès lors. Je me rappelle avoir souvent vu la cabane en question, lorsque j'allais visiter Jean de Müller, qui habitait aussi une maison latérale, ou Fichte, qui occupait un pavillon au milieu du jardin. Quand le vieux George — riche distillateur d'eau-de-vie — montrait aux étrangers son jardin, il ne manquait jamais de tirer vanité de «ses savants.» «J'ai ici le célèbre Müller, là Humboldt, et de ce côté Fichte; mais celui-ci n'est, dit-on, qu'un philosophe.»

214.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 6 juillet 1857.

Je connais très-peu la poésie moderne allemande et j'ignore la place qu'y occupe M. ***, originaire du Mecklenbourg, contrée «terriblement ennuyeuse», à ce qu'il dit lui-même; je voudrais donc vous demander, cher ami, quelle dose de politesse je dois mettre dans ma réponse. J'ai devant moi huit volumes, estimés à quarante louis d'or; quatre volumes sont pour moi, quatre pour le roi, comme c'est l'usage. Le tout est accompagné d'une lettre sans rime ni raison. L'individu paraît avoir chanté le grand Napoléon et Ney, mais s'être adressé sans succès à l'empereur actuel, à Stéphanie, à Walewski, à Edgard Ney. Me voilà obligé de lire un Trajan, une Bianca et Henri IV. Il ne paraît pas avoir une haute idée de la générosité du roi à son égard; sinon, je n'aurais pas le courage de remettre au roi ce qui lui est adressé. — J'ai été hier avec Kaulbach à Tegel où l'on a prodigué l'éloge à Elisa d'Ahlefeldt. A Berlin (non à Tegel), on a soulevé la question

de savoir s'il est permis d'avoir un ami à côté de l'époux. Cette thèse ecclésiastique a-t-elle été soutenue par des prédicateurs de la cour ou par des officiers qui voudraient siéger dans le Consistoire? C'est possible. Le Berlinois s'entend à parler de tout et à tout salir.

A. DE HUMBOLDT.

Lundi, dans la nuit.

Je ferai prendre chez vous les deux volumes dans quelques jours.

Mes salutations les plus amicales à Mlle Ludmilla, l'artiste-poëte, qui reproduit avec pureté la nature et habite en même temps les régions de l'idéal.

215.

Varnhagen à Humboldt.

Berlin, 8 juillet 1857.

Les deux petits volumes de poésies que Votre Excellence a eu la bonté de me faire parvenir, témoignent sans doute d'une culture littéraire peu ordinaire, ainsi que d'une certaine habileté à manier la langue et le rhythme; mais voilà tout l'éloge qu'on en peut faire. Le nombre des hommes qui possèdent ce talent, est très-grand; et, s'il ne s'y joint quelque autre distinction spéciale, il faut les ranger dans la catégorie des talents ordinaires. On ne peut apprécier d'une manière régulière les prétentions fondées sur de telles productions; on le peut d'autant moins dans le cas actuel qu'il s'agit, non de reconnaître, mais de rémunérer le talent. Je ne connais pas l'auteur de ces poésies; il a sûrement peu de réputation. Il est regrettable qu'il ait

eu des jours pénibles dans sa jeunesse, et qu'il soit encore maintenant dans la gêne, mais on ne peut approuver cette façon de se tirer d'affaire en encensant les grands et en mettant sa plume au service de toutes les opinions. La lettre qu'il a adressée à Votre Excellence mérite bien l'épithète dont vous l'avez baptisée. Vos sentiments si éprouvés d'humanité et de bienveillance me sont garants que, dans votre réponse, vous saurez adoucir la sévérité de mon jugement.

Ma nièce Ludmilla est profondément reconnaissante de toutes les bontés de Votre Excellence, et elle mettra toujours au nombre de ses plus précieux souvenirs la sympathie que vous lui témoignez.

Nous avons fait hier une visite à Mme Gaggioti Richards, et nous l'avons trouvée, plus belle que jamais, au milieu de ses travaux d'artiste. Toute sa famille vous vénère, ce qui suffirait pour nous la rendre chère; l'amabilité personnelle de la belle artiste est irrésistible.

Une production littéraire, quelque inoffensive qu'elle soit, ne peut voir le jour à Berlin, sans éveiller aussitôt un esprit de jalousie ou de bigoterie frondeuse. L'ouvrage de ma nièce ne pouvait échapper à la commune destinée, et l'auteur compte sur d'autres contrariétés encore. Mais elle a eu le bonheur de «manger son pain blanc le premier»; l'approbation de Votre Excellence lui permettra de ne pas toucher au pain noir.

Nous avons l'intention de partir lundi pour Dresde, et nous espérons, après quelques semaines, retrouver Votre Excellence en parfaite santé.

Je suis, etc. VARNHAGEN VON ENSE.

216.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 16 septembre 1857.

Une question que vous m'adressez au sujet de lettres et de paquets du 8 et du 22 août, me donne l'agréable certitude de votre retour dans notre monacal Berlin, où « *Dieu dans l'histoire*[1] » est accusé de rationalisme et de romanisme pour un inexplicable baiser que M. Merle d'Aubigné s'est vu contraint de lui donner; — et où le pasteur Kind se vante d'avoir été baisé à l'épaule par une jeune servante napolitaine, emportée par l'ardeur d'une demi-conversion. —

L'approche de mon ennuyeux jour de naissance fait que j'ai ouvert, depuis le 8 août, plus de trois cents lettres et paquets, et que je confonds toutes les dates; cependant je me rappelle fort bien avoir reçu, à dater du 15 juillet, une lettre de Madrid, sur papier de deuil; c'était celle de votre parent, Adolfo de Varnhagen, qui m'a envoyé plus tard un fragment de son histoire. J'adresserai d'affectueux remercîments à cet écrivain distingué, dont l'ouvrage est intéressant. —

Vous savez qu'en créant une commission des finances tirée du Conseil d'État, on espérait se débarrasser du ministre Von der Heydt, dont on redoute l'indépendance et l'activité. Mais il a déployé une noble énergie, et le roi a ajourné toute la commission, qui était l'œuvre de Niebuhr.

Mercredi. A. DE HT.

[1] Il s'agit de Bunsen, qui venait de publier un ouvrage sous ce titre. (*Note du trad.*)

Mes respects à votre spirituelle nièce.

Je crois que «*Dieu dans l'histoire*» a été impolitique d'accepter l'invitation réitérée du roi. C'est un homme que j'estime, et on lui attribuera bien des choses dont il est innocent.

217.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 14 octobre 1857.

Grand merci[1]! J'avais déjà reçu les lettres et j'en avais fait mes délices. Rien ne peut être plus utile à la gloire de mon frère. Il est singulier que le pénétrant Gentz ait pu si longtemps se faire illusion sur Ancillon.

A. Ht.

Journal de Varnhagen du 3 décembre 1857: «Visite chez Humboldt. M. d'Olfers nous quitte en disant que Rauch est mort à Dresde. Le général comte de Grœben sort bientôt après; il s'est montré très-aimable et consent avec plaisir que je lui adresse une personne qui va faire une nouvelle édition des poésies de Schenkendorf. Humboldt est plein de prévenances pour Ludmilla et pour moi; il nous parle du roi, de Schœnlein, de la princesse de Prusse, de Friesen, du docteur Lassalle dont il a lu avec attention l'ouvrage[2] en trois nuits; il loue le comte de Grœben et le ministre Von der Heydt, qui veulent prendre leur retraite, l'un par point d'honneur, l'autre par fierté. Il a reçu une lettre de la reine; le roi veut le voir et il part, en conséquence, pour Charlottenbourg. Il est gai et dispos.

J'ai longuement médité le livre de Lassalle. On éprouve déjà un sentiment de respect en jetant un coup d'œil sur ce grand et important travail. Je me sens tout saisi, quand je vois s'écrouler l'une après l'autre ces colonnes de la science qui datent de

[1] Humboldt renvoie les lettres de Gentz et de Garve.

[2] *Philosophie d'Héraclite.*

l'époque de ma jeunesse. Tout homme devenu vieux doit faire les mêmes expériences; mais, à notre époque, les oscillations sont plus rapides et plus vigoureuses que précédemment, et j'y suis particulièrement sensible. Lors même que le sujet ne m'importe guère et que par le fait je n'ai rien à perdre, parce que la matière ne rentre pas directement dans le cercle de mes travaux, même alors je suis péniblement affecté. C'est là ce qui m'arrive maintenant avec Schleiermacher; son écrit sur Héraclite était jusqu'ici à mes yeux le dernier mot sur ce philosophe; les vues opposées de Hegel n'avaient pu ébranler cette conviction ; je m'y reposais comme sur un oreiller bien moelleux; voici maintenant une nouvelle critique qui l'emporte. Il est vrai que Lassalle y en substitue un autre, grand et bien rembourré ; mais l'échange est incommode. Néanmoins, l'infatigable activité d'esprit, la sagacité, l'érudition, le progrès libre et hardi, sont des qualités que je suis heureux de voir à l'œuvre.

218.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 11 janvier 1858.

Moi aussi, mon ami, je suis très-souffrant du retour de mon affection cutanée, suite pénible du grand âge. Vous avez du moins votre liberté et vous pouvez vous soigner ; mais moi qui suis toujours esclave, je suis tourmenté par tout le monde et le plus impitoyablement par la poste, contre laquelle il n'y pas de remède. Le souvenir si affectueux de mistress Sarah Austin est très-honorable pour moi ; je vous en suis redevable, comme de tant d'autres choses. Ne consentirez-vous pas aussi à être l'interprète de ma reconnaissance et de mon respect auprès de cette spirituelle dame et de son frère, M. John Taylor, pour qui j'ai une sincère affection. Les nouvelles de Livingstone m'intéressent surtout à cause

de ses vues sur les dispositions intellectuelles de la race nègre ; car nous vivons à une époque où, sous le masque du travail libre, la France et l'Amérique du nord favorisent encore la traite des nègres en Afrique. Les nouvelles politiques qu'a apportées le capitaine Meadows Taylor sur les Indes, étaient insignifiantes. Il vous est peut-être agréable de posséder dans vos archives des lettres originales du comte Walewski, du prince Napoléon, qui va en Égypte, de lord Stratford de Redcliffe ; — puis, une copie d'une lettre fort correcte du pacha d'Égypte, dont j'ai dû donner l'original au docteur Brugsch.

Le docteur Michel Sachs n'a pas voulu se laisser détourner du projet de me louer en hébreu. Dites beaucoup de choses affectueuses au noble général de Pfuel, que j'irai voir, dès que je le pourrai.

Votre affectionné et toujours illisible

A. DE HUMBOLDT.

219.

Le prince Napoléon, fils de Jérôme, à Humboldt.

(Lettre écrite en français.)

Paris, ce 13 octobre 1857.

Monsieur le baron,

M. Mariette ne m'a remis qu'il y a quelques jours, votre lettre du mois de juillet, dans laquelle vous me parlez de M. le docteur Brugsch et de l'envoi de sa grammaire démotique que je n'ai pas encore reçue. — Je tiens à ce que vous ne m'accusiez pas de négligence à vous répondre ; aujourd'hui je ne me sens guère le

courage de vous parler même de science, votre cœur et votre esprit doivent être bien affligés par la maladie de votre souverain et ami qui nous donne de vives inquiétudes ; je dis *nous*, parce que les quelques jours que j'ai passés à Berlin m'ont fait apprécier les qualités éminentes du roi et m'ont vivement attaché à lui. Que Dieu le conserve, c'est un vœu sincère !

Recevez, Monsieur le baron, l'assurance de mes sentiments de haute estime et considération.

NAPOLÉON.

Journal de Varnhagen du 18 février 1858 : « Je suis allé chez Humboldt. Il pense aussitôt, avec une merveilleuse présence d'esprit, à tout ce que notre présence peut lui rappeler ; il dit à Ludmilla des choses très-flatteuses sur son livre, et se propose de lui donner un fragment sur Friesen, pour la seconde édition qui paraîtra bientôt. Il est vrai qu'il voudrait aussi le communiquer aux gymnastes de Leipzig, qui le lui avaient demandé pour la fête donnée par eux en l'honneur de Friesen ; mais jusqu'ici ils ne sont pas revenus à la charge. Il ne dit pas de bien du grand-duc de Weimar ; ce prince lui a fait plusieurs visites et lui a fait perdre plusieurs heures, ainsi qu'aux frères Schlagintweit ; ils ont bientôt remarqué qu'il cherchait moins à s'instruire dans leur société qu'à — leur avoir parlé ; il a aussi donné à chacun d'eux l'ordre du Faucon. — En ce qui concerne M. X., il a allégué l'excuse que j'avais déjà entendue de sa bouche ; il prétend que des titres de noblesse sont indispensables, motif que Humboldt trouve détestable et conforme, du reste, au préjugé personnel du grand-duc. Le père, qui n'avait non plus rien d'extraordinaire, dissimulait au moins cette façon de penser, mais le fils s'en fait gloire. Un jour qu'un bourgeois venait de quitter la société où il se trouvait, le prince s'écria avec une sorte de soulagement intérieur : « Enfin, nous sommes entre nous ! » Une autre fois, on avait fait la remarque qu'il y avait treize personnes à table. Le grand-duc répliqua que deux bourgeois, qui étaient présents, ne pouvaient compter ; et il dit cela à Humboldt en français, « parce que, ajou-

tait-il, les deux personnes en question ne comprenaient certainement pas cette langue.»

Humboldt se plaint amèrement du fardeau des lettres dont il est accablé; il doit en lire au moins quatre cents par mois. Beaucoup d'entre elles commencent par: «Mon vieillard,» ou «noble et jeune vieillard,» ou encore: «Caroline et moi sommes heureux; notre sort est en vos mains.» — Il loue la princesse Victoria; sans être belle, elle plaît, elle est simple et son regard est plein d'âme.

220.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 19 février 1858.

Vous voyez, mon ami, que votre cousin fait honneur à votre nom, en dépit de toutes les petites susceptibilités de M. d'Avezac, qui a appris de Malte-Brun l'art de citer.

Il est incompréhensible que M. d'Avezac n'ait aucune connaissance de la carte de Juan de la Cose, publiée par moi en 1830 sur le manuscrit qui date de 1500, c'est-à-dire de six ans avant la mort de Colomb; il n'est pas moins singulier qu'il ignore l'existence d'un ouvrage grand in-quarto, publié en 1853 par W. Ghillany et Alex. Humboldt, sous le titre de: *Histoire du navigateur et chevalier Martin Behaim;* il y trouverait l'origine du mot *Amérique.*

Le noble et jeune vieillard *Vecchio della Montagna.*

A. Ht.

Ci-joint le livre que j'ai parcouru en une nuit [1].

[1] *Considérations géographiques sur l'histoire du Brésil. Examen critique d'une nouvelle histoire générale du Brésil*, par M. François-Adolphe de Varnhagen. Rapport fait par M. d'Avezac. Paris 1857, in-8°.

221.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 7 mars 1858.

Je présume, cher ami, que vous n'avez pas lu jusqu'ici l'indiscret et presque insipide ouvrage de Normanby [1]. Je ne le rendrai pas à lady Bloomfield avant de vous l'avoir soumis. Feuilletez-le en vous aidant de la table des matières et renvoyez-le moi, s'il vous plaît, dans quatre ou cinq jours. Il décrit une comédie mal jouée. Votre affectionné A. DE HUMBOLDT.

Dimanche, dans la nuit.

Mes respects à votre aimable nièce.

Journal de Varnhagen du 8 mars 1858 : « Humboldt m'envoie l'ouvrage du marquis de Normanby sur la révolution de 1848. Il l'appelle un livre indiscret et presque insipide ; moi, je l'appelle une stupidité et une trahison ; cette publication prouve combien il est dangereux de se mettre en contact avec la diplomatie, surtout avec une diplomatie non officielle, telle que celle du marquis à cette époque ; Lamartine et Cavaignac en ont fait beaucoup trop de cas. Lord Normanby est l'un des plus obtus et des plus ennuyeux esprits qu'il y ait eu en Angleterre.

222.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 13 avril 1858.

Je suis bien sensible à l'affection dont votre lettre me donne la preuve, et au souvenir de Mlle Ludmilla, votre

[1] *A year of revolution. From a journal kept in Paris in 1848. By the marquis of Normanby*, K. G. London 1857, 2 vol. in-8°.

spirituelle nièce. Comme Illaire a été hier chez moi, j'ai tout disposé pour que le respectable ecclésiastique de la ville de ***, M. *** obtienne un de ces jouets qui ne nourrissent pas, mais qui procurent une agréable distraction, avec la perspective de faire des exercices de voltige et de sortir des bas-fonds de la quatrième classe. Je parlerai à Illaire de la troisième classe, mais je vous prie de me rafraîchir la mémoire. — Quels sont les titres de M. *** ? — Je crois qu'il ne prêche pas, qu'il ne donne même plus l'hostie ; mais c'est, je pense, un gros bonnet de la ville de ***.

Pour votre conversion et pour celle de Mlle Ludmilla, je vous envoie des fantaisies[1] sur la berlinoise sécheresse du monde avant le déluge, et sur la destruction de la terre qui sera produite dans les derniers jours par un peu de potasse indisciplinée, logée dans l'innocent feldspath du granit. C'est de la « géologie hébraïsante », comme je l'ai appelée imprudemment dans le *Cosmos*.

Mardi. A. DE HT.

Journal de Varnhagen du 24 avril 1858 : « Hier, Humboldt a parlé avec beaucoup d'enjouement des lettres qu'il a reçues; un certain nombre de dames d'Elberfeld se sont engagées à travailler à sa conversion au moyen de lettres anonymes, et lui ont annoncé leur intention; ces lettres arrivent de temps en temps. Il a reçu de Nebraska une lettre dans laquelle on lui demande où les hirondelles passent l'hiver. — Cette question n'est-elle pas encore pendante ? ai-je repris. — « Sans doute, a répondu Humboldt; je suis

[1] *Thoughts on the first rainbow, in connexion with certain geological facts.* London, 1852. Cet écrit a pour auteur W. Batemann Byng, mais il avait été envoyé à Humboldt par M. F. A. Fokkes, de Hambourg, capitaine côtier en retraite.

là-dessus tout aussi ignorant que qui ce soit; mais, a-t-il ajouté d'un air de comique importance, je ne l'ai pas écrit aux gens de Nebraska; ce sont là des choses qu'on ne doit pas avouer.»

223.

Humboldt à Varnhagen.

Potsdam, 19 juin 1858.

En somme, ennuyeux et plein de contradictions[1]; mais cet américanisme germanique et mythique est de l'histoire, malheureusement vraie (p. 76-80, et aussi p. 33, 35[2], 75). Charme d'une langue agame: «Fermez les lèvres et serrez les dents[3].» Des articles *der* et *die* on a formé par paresse *de*, d'où est venu enfin le neutre *the*, mot qui tue la vie.

La p. 88[4] explique pourquoi mon ami Frœbel n'a pas été fusillé[5]. A. Ht.

C'est le triste Potsdam qui m'a trop longtemps empêché d'aller chez vous.

[1] *Die deutsche Auswanderung und ihre kulturhistorische Bedeutung* (*L'émigration allemande et son importance pour l'histoire de la civilisation*), par Julius Frœbel. Leipzig 1858. Exemplaire envoyé à Humboldt par l'auteur. (*Note de Varnhagen.*)

[2] Frœbel dit à la p. 35: «Au reste, la langue anglaise et l'allemande ne sont que deux divers dialectes, ou plutôt deux degrés divers de développement. Au point de vue de la civilisation, l'Anglais est supérieur, car chacun sait que le poli des formes grammaticales est l'indice d'une culture intellectuelle supérieure.» Humboldt a écrit en marge: «Oho!» (*Note de Varnhagen.*)

[3] Dans les *Anglaises pour rire* il est dit: «Ouvrez la bouche et serrez les dents, et vous parlerez anglais.» Humboldt a probablement dit par mégarde *fermez* au lieu de *ouvrez*. (*Note de Varnhagen.*)

[4] Frœbel y parle de la grande mission réservée à l'Autriche dans l'avenir. De tels passages, communiqués à propos au prince de Windischgrætz par un aide de camp, sauvèrent Frœbel, tandis que son collègue Robert *Blum* fut fusillé. (*Note de Varnhagen.*)

[5] Humboldt ajoute en parenthèse *erblumet*, c'est-à-dire tué à la façon de Blum. (*Note du trad.*)

224.

Humboldt à Varnhagen.

Berlin, 9 septembre 1858. Dans la nuit.

Grand merci, mon ami, de vos lignes si affectueuses. La reconnaissance de l'excellent *** ne m'est point indifférente ; on ne m'a pas même fait ici la politesse de me dire que ma proposition était acceptée. Comme vous aimez les *curiosa*, vous et Mlle Ludmilla, et qu'à mon âge on ne craint plus depuis longtemps de se louer soi-même, je vous envoie la lettre de la reine Victoria, qui m'avait fait prier, par l'organe de la princesse de Prusse, de copier de ma main quelques passages des *Tableaux de la nature* et du *Cosmos* (description poétique de la nature) ; je vous donne encore une lettre du ministre de la guerre américain, qui a été utile au gendre de mon Seifert, au voyageur Mœllhausen, employé comme dessinateur dans deux expéditions sur les côtes de la mer du Sud. Il est remarquable (*mirabile dictu !*) que ce ministre n'ait gardé aucun ressentiment politique de mes relations avec Frémont. La seconde lettre m'a plus réjoui intérieurement, bien qu'elle accorde beaucoup trop d'importance aux grands noms.

Rien n'est encore décidé au sujet de la régence, que l'honneur du pays rend, hélas ! si nécessaire. Puisse le prince de Prusse tenir ce qu'il promet jusqu'à présent ! Il est résolu à n'accepter que le titre de régent ; mais à qui appartiendra l'initiative, quand le roi vit si retiré que je n'ai pas même pu le voir depuis son retour ? Si on la laisse aux chambres, on fait preuve de trop de

précipitation et d'une crainte ignoble. *Alea jacta*, et la somme d'intelligence qui est en jeu, semble mesurée avec parcimonie.

Que savez-vous, cher ami, de M. Iwan Golowin, qui a l'audace et l'indiscrétion sans exemple d'offrir au public ma photographie, où je suis représenté dans un affreux « négligé de costume? » Il a même été jusqu'à « me doter » de deux fautes de français : — *venaient* au lieu de *viennent*, et *pourrait* au lieu de *pouvait*. Je lui ai écrit ce que j'en pensais. Voilà pourtant ce que les hommes se permettent, quand ils veulent tirer parti de leur prochain!

Je vous prie de me renvoyer avant dimanche matin les trois *curiosa*, la copie de Victoria, la lettre du ministre de la guerre et *Rovira* de Golowin, car je dois aller ce jour-là à Tegel avec le baron Stockmar.

Ma démarche devient de plus en plus cassée; c'est le triste effet de l'âge. Gardez-vous d'une si longue vie! La renommée augmente avec l'imbécillité, et le rôle du « cher et jeune vieillard, du digne senior de tous les savants, du *vecchio della montagna* » devient très-incommode; aussi vais-je établir une jeune demoiselle à Tegel, dans le voisinage de Berlin, afin qu'elle puisse être avertie à temps pour venir me fermer les yeux.

A. de Humboldt.

Mon méchant ami Lassalle — Héraclite le ténébreux — a pourtant été congédié, malgré toutes mes objections, malgré les promesses qui m'avaient été faites par le prince de Prusse et par Illaire[1]. On faisait espé-

[1] Ceci n'est pas entièrement exact, car le ministre Westphalen avait persisté dans cette résolution en l'absence et à l'insu des personnes ici nommées.

rer qu'au bout de quelques mois (après les élections) il retournerait à Pythagore, qui est encore plus ténébreux. Quelle distribution de la justice!

(*Remarque de Varnhagen.* Iwan Golowin avait demandé à Humboldt la permission de lui dédier son drame russe *Rovira*; le *fac-simile* de la lettre française, par laquelle Humboldt accepta la dédicace, est joint à cet opuscule.)

225.

Humboldt à Ludmilla Assing.

Berlin, 12 octobre 1858.

Quel jour d'émotions, de deuil, de malheur pour moi que celui d'hier! J'avais été mandé par la reine à Potsdam, pour prendre congé du roi. Il avait les larmes aux yeux, tant il était ému. Je reviens chez moi à six heures du soir, j'ouvre votre lettre et j'apprends la douloureuse nouvelle, bien chère et spirituelle amie! Il a donc dû être enlevé à cette terre avant moi, qui suis nonagénaire, avant le Vieux de la montagne. Ce n'est pas assez de dire que l'Allemagne a perdu un grand écrivain qui savait adapter toutes les nuances du plus noble style aux sentiments les plus délicats; — qu'est-ce que la forme à côté de tant de pénétration, d'esprit, de noblesse d'âme, de sagesse et d'expérience! Vous seule savez et pouvez apprécier ce qu'il était pour moi, l'isolement complet dans lequel me plonge sa perte. J'irai bientôt vous voir et vous parler de lui.

Je reste, avec une profonde affliction, votre

Al. Humboldt.